# THÉATRE D'ARISTOPHANE,

## TRADUIT EN FRANÇAIS,

PARTIE EN VERS, PARTIE EN PROSE,

AVEC

## LES FRAGMENS DE MÉNANDRE ET DE PHILÉMON;

Par M. POINSINET DE SIVRY, Penſionnaire de Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Duc d'Orléans, & Membre de la Société royale des Sciences & Belles-Lettres de Lorraine.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez
DIDOT jeune, Libr.-Imprimeur, quai des Auguſtins.
BARROIS aîné, MÉRIGOT jeune, ONFROY, BARROIS jeune, Libraires, quai des Auguſtins.
DURAND, Libraire, rue Galande, hôtel de Leſſeville.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

# PLUTUS,

## *COMÉDIE*

EN CINQ ACTES.

CETTE Pièce eſt une des plus ingénieuſes qui nous reſtent d'Ariſtophane. Il en a fait deux du même nom, ſelon l'un de ſes Commentateurs, qui nous apprend que la première fut jouée ſous l'Arkhonte Dioclès, la quatrième année de la XCII$^{e}$ Olympiade, avant la fameuſe réforme des perſonnalités; & que la ſeconde fut repréſentée vingt ans après, ſous l'Arkhonte Antipater, & parconſéquent depuis la réforme, la quatrième année de la XCVII$^{e}$ Olympiade. Ce Skholiaſte prétend que le premier *Plutus* s'eſt perdu, & que c'eſt le ſecond qui nous reſte; mais les perſonnalités très-avérées qui ſubſiſtent contre Bélonopole, Philonide, Patrocle & Néoclide, me font penſer

que le *Plutus* nous eſt parvenu avec une bonne partie des variantes de la première Comédie de ce nom. Toujours eſt-il certain que cette Pièce-ci eſt poſtérieure à la ſuppreſſion du Chœur.

---

## *PERSONNAGES.*

CHRÉMYLE, habitant d'une Bourgade de l'Attique.
CARIE, valet de Chrémyle.
PLUTUS, Dieu des richeſſes.
BLEPSIDÈME, ami de Chrémyle.
MYRRINE, femme de Chrémyle.
LA PAUVRETÉ.
TROUPE DE VILLAGEOIS.
AGATHON, homme de bien.
SYCOPHANTE, délateur.
NÉOCARÈS, jeune homme.
UNE VIEILLE, amoureuſe de Néocarès.
MERCURE.
LE GRAND-PRÊTRE de Jupiter-Sauveur.
UN TÉMOIN.
TROUPE D'ATHÉNIENS.

*La Scène eſt dans Athènes.*

# PLUTUS,

## COMÉDIE.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE *seul.*

PAR Jupiter & tous les Dieux !
C'est un destin bien digne de complainte
Que de servir un homme à qui le cerveau tinte.
En-vain voudriez-vous lui faire ouvrir les yeux ;
Toujours un sort capricieux
S'oppose au bien qu'on cherche à lui faire connoître ;
Et toujours le Valet qui conseille le mieux
Souffre des sottises du Maître.

Car, en vertu d'une bifarre loi,
Des volontés d'autrui ma perfonne eft fujette;
Et, quoique né pour moi, je ne fuis point à moi,
Mais au premier fot qui m'achette....
Ce que Fortune veut, il nous le faut vouloir.
Au furplus, c'eft un trait bien noir
Au feigneur Apollon, qui fait force miracle,
Et dont Chrémyle vient de confulter l'Oracle
De nous le renvoyer, malgré ce grand favoir,
Bien plus fol, ce matin, qu'il n'étoit le foir.
Pouvoit-il lui donner un confeil plus perfide
Que de prendre en chemin cet aveugle pour guide?
Or, la raifon vouloit inconteftablement
Que l'aveugle, au befoin, fe fit frayer la route
Par celui dont les yeux n'ont point eu d'accident.
Ici, tout au rebours; & c'eft le clair-voyant
Qui prend pour conducteur celui qui n'y voit goute.
Il lui plaît de le fuivre, & mon deftin fâcheux
Me force à les fuivre tous deux....

## SCÈNE II.

### CARIE, CHRÉMYLE, PLUTUS.

CARIE.

Oh ! leur lubie enfin commence à me déplaire ;
Encor si j'en pouvois tirer quelque raison !
Mais ce maudit vieillard est plus sourd que Pluton ;
J'ai beau l'interroger ; il s'obstine à se taire.
*( à Chrémyle. )*
Morbleu ! pestez, jurez ; je vous mets à pis faire ;
Je veux savoir pourquoi vous suivez ce barbon,
Ce laurier (*) met mon dos à l'abri du bâton ;
Je ne crains point votre colère.

CHRÉMYLE

Je te ferai quitter ce qui te rend si vain,
Et nous verrons après si je me ferai craindre.

CARIE.

Bagatelle ! je veux savoir votre dessein.
Je vous suivrai par-tout, & prétends vous contraindre
A m'avouer quel est le fin
De ce manége-là.... quel est cet homme enfin.

(*) Quand on alloit consulter Apollon, on se mettoit une couronne de laurier sur la tête ; & c'eût été un sacrilège que de battre un esclave, avant de lui avoir fait quitter cette parure religieuse.

Satisfaites, par grace, un serviteur fidèle,
Et discret.... Oh! c'est-là ma vertu la plus belle.

CHRÉMYLE.

Discret, oui, c'est bien dit, fourbe même au besoin.

CARIE.

Passons; de mon éloge épargnez-vous le soin.

CHRÉMYLE.

Quoiqu'il en soit, je veux reconnoître ton zèle.
Tu sais dans quel état de tout tems j'ai vécu;
Tu sais trop que, malgré l'amour de la vertu,
Quoique sensible, affable, obligeant & modeste,
J'ai toujours été pauvre.

CARIE.

Oui, je le sais de reste.

CHRÉMYLE.

Je suis dans l'indigence! & cependant j'ai vu
Maint scélérat, maint délateur funeste,
Maint faussaire exécrable, & plus craint que la peste,
S'enrichir sous mes yeux.

CARIE.

Il est vrai.

CHRÉMYLE.

J'ai voulu,
Me sentant sur la fin d'une longue carrière,
Consulter Apollon, pour savoir la manière
Dont mon fils, de mes jours unique & cher soutien,
Devoit être élevé;

CARIE.

Fort bien!

CHRÉMYLE.

S'il falloit qu'imittant l'exemple de son père
Il vécut vertueux au sein de la misère;
Ou que, pour s'enrichir franchissant tout lien,
Il s'adonnât au vice & devint un vaurien.

CARIE.

Le scrupule à lever n'étoit pas sans obstacle.
A cette question qu'a répondu l'Oracle?

CHRÉMYLE.

Que le premier mortel que je rencontrerois,
Je n'avois aussi-tôt qu'à le serrer de près,
Et de force ou de gré l'obliger à me suivre.

CARIE.

Et celui qui d'abord à vos yeux s'est offert,
C'est ce pelé?

CHRÉMYLE.

D'accord.

CARIE.

Allez; par Jupiter!
Je suis tenté de vous croire yvre.

CHRÉMYLE.

Quoi?

CARIE.

Peut-on prendre à gauche un Oracle aussi clair?

Ce qu'Apollon vous a dit dans le temple.
Regarde votre fils, & lui prefcrit pour loi
De fuivre en tout point votre exemple.
Cet Oracle n'a point d'autre fens, fur ma foi!

CHRÉMYLE.

Tu crois cela?

CARIE.

Si je le croi?
(*Montrant Plutus.*)
Mais confultez plutôt ce nouveau Tyréfie,
Lui que votre pourfuite à mis tout hors de foi.
Le pauvre aveugle, je parie,
Sera de même avis que moi.

CHRÉMYLE.

Non, non, je n'en crois rien. J'imagine au contraire
Qu'il va bien autrement expliquer ce myftère.
En ma faveur, fi je puis l'adoucir,
Nous allons débrouiller le nœud de cette affaire.

CARIE.

Eh! bien, il faut tâcher d'y réuffir:
(*à Plutus.*)
Voyons, qui diable es-tu? rends-nous la chofe claire...
Il eft fourd!... Hé! l'aveugle!

CHRÉMYLE.

Il faut répondre net,

CARIE.

Hé ! l'homme !

PLUTUS.

Eh ! mes amis, je suis un pauvre hère ;
Je vous l'ai déjà dit.

CARIE.

Êtes-vous satisfait ?
Vous avez entendu.

CHRÉMYLE.

C'est ta voix rauque & dure
Qui l'effarouche. Il faut ménager son esprit.
Tais-toi : je saurai mieux m'y prendre ; & je m'assure
Que j'ai sur ce bon-homme un tout autre crédit.
(*à Plutus.*)
Ça, qui donc êtes-vous ? dites-le-moi, de grace !

PLUTUS.

Hélas ! je vous l'ai dit, je passe
La moitié de mon tems à gémir, à pleurer.

CARIE.

L'heureux augure à rencontrer !

CHRÉMYLE.

Oh ! ç'en est trop, il faut que je me satisfasse,
Et puisque de se taire il s'est fait une loi,
Je veux de ce bâton l'assommer sur la place.

PLUTUS *pleurant.*

Eh ! mes amis, par pitié, laiſſez-moi.

CHRÉMYLE.

Je me moque de ta grimace.

CARIE.

M'en croirez-vous ? menons cet impertinent fou
Au bord de quelque précipice
Où par forme de bon office,
J'aiderai mon vieux ſinge à ſe rompre le cou.

CHRÉMYLE.

Oui, c'eſt bien dit.

PLUTUS *tremblant.*

N'en faites rien.

CHRÉMYLE.

Tu vas donc parler ?

PLUTUS.

Oui ; mais j'appréhende bien
Quand vous me connoîtrez, qu'il ne vous prenne envie
De me claquemurer le reſte de ma vie,
Ou de me maltraiter par quelque autre moyen.

CHRÉMYLE.

Non, je t'en garantis, tu peux parler ſans crainte.

PLUTUS.

Ceſſez d'abord toute contrainte,
Après quoi je m'aviſerai.

CHRÉMYLE.

Te voilà libre, soit.

CARIE.

Agis, parle à ton gré.

PLUTUS.

Puisqu'avec vous je puis sans feinte
Tout avouer, je ne tairai donc plus
Que c'est moi qui suis.....

CHRÉMYLE.

Qui?

PLUTUS.

Plutus.

CHRÉMYLE.

O ciel! qu'ai-je entendu? toi, Plutus!

PLUTUS.

Oui, moi-même.

CHRÉMYLE.

Et tu n'en disois rien!

CARIE.

Ma surprise est extrême.
Plutus!... ô le plus noir des démons infernaux!
Qui l'auroit reconnu sous ces tristes lambeaux?
Ciel! qui peut l'avoir mis dans ce sale équipage?
Quelle crasse, bon Dieu! lui couvre tous les traits!

PLUTUS.

Faut-il s'en étonner? Dans mon dernier voyage
Je me suis arrêté chez certain Patroclès,
Cynique & ladre personnage
Qui depuis qu'il est né ne se baigna jamais.

CHRÉMYLE.

Mais vous avez l'œil trouble, & la vue égarée;
D'où cela vous vient-il?

PLUTUS.

Sous le regne d'Astrée
J'avois les yeux fort clair-voyans.
Aujourd'hui je conviens qu'ils sont tout différens.
Jupiter par cette disgrace
A voulu punir la menace
Que je fis, autrefois, dans mes plus jeunes ans
De n'enrichir jamais que les honnêtes gens.
Il me rendit aveugle; afin qu'avec largesse
Ma main aux seuls pervers fut prodigue d'argent,
Et ne pût verser la richesse
Sur les besoins cachés du mérite indigent.

CARIE.

Il veut par-là, sans doute, éprouver la sagesse.

CHRÉMYLE.

Des seuls bons cependant le Ciel est honoré.

PLUTUS.

J'en conviens.

CHRÉMYLE.

Ainsi donc, si selon votre gré,
Le destin aux vertus devenoit moins contraire,
S'il vous rendoit la vue?

PLUTUS.

Aussi-tôt aux méchants
J'irois retirer mes présens.

CHRÉMYLE.

Et les bons.

PLUTUS.

Ah! pour eux vous me verriez tout faire.
A les bien caresser je mettrois tous mes soins;
Car je n'en ai pas vu depuis mille ans au moins.

CARIE.

Il faut que ces gens-là ne se montrent plus guère,
Ou que le moule en soit perdu;
Car moi, qui, grace au Ciel, ai la vue assez claire,
Si j'en vis jamais un, je veux être pendu.

PLUTUS.

Adieu donc, mes amis; que le Ciel vous conserve!
Vous me l'avez promis, relâchez moi.

CHRÉMYLE.

Qui, nous?

Que Jupiter nous en préſerve.
Nous ne voulons jamais nous ſéparer de vous.

PLUTUS.

Ah ! je l'avois prévu.

CHRÉMYLE.

Je tombe à vos genoux.
Au nom des gens de bien, dont le nombre eſt ſi rare,
De vos dons envers moi ne ſoyez point avare :
Et ſi la probité, l'honneur, la bonne foi,
Pour fixer vos faveurs ſont la route certaine,
Ma maiſon, que voici, vous offre aſſez d'emploi :
Vous chercheriez en vain dans le reſte d'Athène
Un plus honnête homme que moi.

PLUTUS.

Tel eſt de tous les gueux l'ordinaire langage ;
Ont-ils beſoin de mon ſecours ?
L'honneur, la probité, regnent dans leurs diſcours.
Mais de mes dons à peine ils ont connu l'uſage,
Qu'on les voit aux vertus renoncer pour toujours.

CHRÉMYLE.

J'en connois (& ceux-là, je vous les abandonne,)
Dont tel eſt le portrait ; mais il s'en trouve auſſi
Qui....

PLUTUS.

Non, vous dis-je, ils ſont tous faits ainſi,
Et je prétends n'en excepter perſonne.

CARIE

CARIE *brusquement, à Plutus.*

Mais vous qui nous traitez si mal,
Savez-vous que Carie est tant soit peu brutal?
Quand vous plaira-t-il de conclure?

CHRÉMYLE.

Ne brusquons rien; je sais une recette sure
(*à Plutus.*)
Pour le persuader. Si par notre moyen
Vous cessiez d'être aveugle?

PLUTUS.

Hé! bien?

CHRÉMYLE.

Ne nous sauriez-vous pas bon gré d'un tel service?

PLUTUS.

Nullement.

CHRÉMYLE.

Nullement?

CARIE.

Peste soit du caprice!

PLUTUS.

Eh! quoi? ce refus vous surprend?
Promenez vos yeux un instant
Sur le chemin qui conduit aux richesses.
Pour en avoir, les hommes d'à présent
N'épargnent crimes, ni bassesses;

Et Jupiter, si j'étois clair-voyant,
M'auroit déjà puni de leurs scélérateſſes.

CHRÉMYLE.

Bon! quelle erreur! Après vous avoir aveuglé,
En l'offenſant que craignez-vous de pire?

PLUTUS.

Que ſais-je? il a tant de moyens de nuire.
De foudres, de carreaux, j'ai le cerveau troublé.

CHRÉMYLE.

Vous avez, pour un Dieu, des peurs bien ridicules.

CARIE.

Suivez-nous ſeulement; &, quant à vos ſcrupules,
Quand vous ſerez guéri, vous m'en direz deux mots.

PLUTUS.

Quelle rage avez-vous, avec de tels propos,
De m'expoſer à fâcheuſe rencontre?

CHRÉMYLE.

Que de raiſons! Et ſi je vous démontre
Qu'à tort d'un autre Dieu vous craignez le courroux;
Qu'en un mot Jupiter eſt moins puiſſant que vous?

PLUTUS.

Juſte ciel! qu'oſez-vous me dire?

CHRÉMYLE.

Ce que je prétends vous prouver:
Ce Jupiter, que vous n'osez braver,
D'où lui vient, dites-moi, ce pouvoir, cet empire?

PLUTUS.

Je ne sais....

CHRÉMYLE.

C'est de vous?

PLUTUS.

De moi?

CARIE.

Oui; sans Plutus,
Verroit-on tous les Dieux à lui plaire assidus?

CHRÉMYLE.

S'il dispose à son gré de la machine ronde,
Ce n'est que par vous seul, vous, qui lui fournissez
Les trésors, alimens des desirs insensés:
L'intérêt lui soumit le monde;
Et sans vous ses autels seroient tous délaissés.

CARIE.

Eh! qui peut, sans Plutus, rendre les Dieux propices?
C'est par lui, c'est à lui qu'on fait les sacrifices.
Plutus seul est l'objet de nos vœux empressés,
Et nos dons les plus purs sont tous intéressés.

CHRÉMYLE.

Suivez donc notre avis, cessez de vous contraindre;
Rien ne doit plus vous arrêter;
Et c'est folie à vous de craindre
Un maître qui, sans vous, ne sauroit subsister.

PLUTUS.

Est-il vrai, mes amis?

CARIE.

En pouvez-vous douter?
Jupiter, par votre disgrace,
Feroit cesser l'hommage des mortels.
Dès-lors, plus de présens, plus d'encens, plus d'autels.
Nous le verrions demain réduit à la besace.

PLUTUS.

Je suis donc bien puissant?

CHRÉMYLE.

Vous n'avez qu'à vouloir
La fortune à vos vœux n'oppose point d'entrave.

CARIE.

Pourquoi donc m'avoir fait un misérable esclave?

CHRÉMYLE.

Patience! il peut tout réparer dès ce soir.
Plutus fait chaque jour des choses bien plus fortes.
Des femmes de Corinthe on vante la vertu;

Non ſans raiſon; car dès qu'un inconnu
Sans or ſe préſente à leurs portes,
On vous le chaſſe ainſi qu'un malotru.
Mais des dons de Plutus a-t-il ſemé la rôute?
La ſageſſe elle-même eſt dès-lors en déroute;
Et l'ennemi d'abord ſe confeſſe vaincu.

CARIE.

Quel beſoin d'aller à Corinthe,
Pour trouver de ces femmes-là?
Athènes vous en fournira
Plus de mille à citer, ſans compter Philaminthe.

CHRÉMYLE.

Quels diſcours tiens-tu donc? tu ſors de l'entretien:
Tu cites des femmes de bien,
Qui jamais, pour de l'or, ne ceſſeroient de l'être.

CARIE.

Pour de l'or, oui; le fait eſt vrai, peut-être.
Mais pour de bons contrats, des terres, des maiſons,
Des diamans, un équipage?
Croyez-moi; qui refuſe à de bonnes raiſons;
Et c'eſt un piége adroit pour tirer davantage.

CHRÉMYLE.

Tant il eſt vrai, ſeigneur Plutus,
Que vous régnez ſur tous tant que nous ſommes.
Les arts ſe ſont par vous introduits chez les hommes;

Leur luxe, leurs besoins vous les ont tous vendus.
Ce grossier corroyeur assis dans sa boutique,
Ce fondeur qui prépare & fait couler l'airain;
Ce tourneur plus heureux qui d'un seul coup de main
Fait éclore un chef d'œuvre, ornement du portique;
Et ce fripon d'orfévre enfin
Qui s'enrichit par vous aux dépens de l'Attique;
Tous de vous seul attendent leur destin:
Et des enfans de l'art la race famélique
N'a de Dieu, que Plutus; & d'objet, que le gain.

CARIE.

Sont-ce là tous les gens qu'engraisse l'industrie?
Et ne pourroit-on pas citer à ce propos
Un intriguant qui s'approprie
Par adresse le bien des sots;
Un avocat qui plume sa partie,
Un escroc en galanterie;
Tous les fripons, enfin, pour tout dire en trois mots?

PLUTUS.

Ciel! sans en rien savoir, combien d'abus je cause!

CHRÉMYLE.

De quel autre grief ne vous charge-t-on pas?
C'est vous qui du grand Roi recrutez les soldats;
Vous seul faites sa force, & c'est par vous qu'il ose
Nous maîtriser dans nos états.

CARIE.

Dans nos conseils, c'est Plutus qui préside.

CHRÉMYLE.

De nos vaisseaux qui dispose aujourd'hui?

CARIE.

Plutus; c'est-sur-tout là qu'en Oracle il décide.

CHRÉMYLE.

Le traité de Corinthe (*) à qui s'en prendre?

CARIE.

A lui.

CHRÉMYLE.

En faveur de Memphis (**) qui peut armer Athène?

CARIE.

Plutus vous le dira sans peine.

CHRÉMYLE.

Par qui bientôt Pamphile aura-t-il du souci?

---

(*) Les Athéniens venoient de faire un traité avec ceux de Corinthe, par lequel ils s'obligeoient de leur fournir des troupes. Aristophane fait entendre que ceux qui présidoient à la République s'étoient laissé corrompre par l'or des Corinthiens.

(**) Allusion à la flotte envoyée par Athènes au secours des Egyptiens, & qui fut brûlée.

CARIE.

Par qui Bélonopole (*) en aura-t-il auſſi?

CHRÉMYLE.

Qui fait croître à nos yeux l'inſolence d'Argyre?

CARIE.

Par qui Philonidès a-t-il ſoumis Laïs?

CHRÉMYLE.

Qui force Philepſe à nous lire
Des ſtances à Damon, des couplets à Phylis?

PLUTUS.

Vous verrez que je ſuis l'auteur de ſes écrits.

CHRÉMYLE.

Non; mais il eſt par vous payé pour mal écrire.

CARIE.

Et cette tour que d'ici l'on peut voir,
Qu'à nos frais Timothée a, dit-on, fait conſtruire?...

CHRÉMYLE *interrompant Carie.*

Que ſur toi puiſſe-t-elle cheoir!
(*à Plutus.*)
Pour mieux vous faire concevoir

(*) Fameux Traitant, de qui ce trait de ſatyre fit examiner la conduite. On l'obligea de rendre ſes comptes; & tous ſes biens furent confiſqués.

Combien vous avez l'art de plaire & de séduire,
Avez-vous, dites-moi, jamais entendu dire
Qu'on s'ennuyât de vous avoir,
Comme il arrive (ainsi que chacun peut savoir)
De tous les autres biens où notre cœur aspire?

PLUTUS.

Oh! non.

CHRÉMYLE.

L'homme en effet fait peu ce qu'il désire.
C'est un tableau mouvant, changeant du blanc au noir.
Au matin, tel objet l'attire,
Tel autre lui plaira le soir.
Il pleure, il rit, il craint, il s'endort, il soupire....
Tout le lasse; on le voit dégouté tour-à-tour
De la chasse, du jeu, des titres, des Prétures,
Du travail, du repos, des Muses, de l'Amour....

CARIE.

Des ragoûts & des confitures.

CHRÉMYLE.

Plutus seul de l'ennui ne craint point les injures;
La soif dont il nous brûle, augmente chaque jour:
Plus un mortel à de richesse,
Plus il désire en acquérir;
Et quand pour nous le besoin cesse,
La source de nos vœux ne sauroit se tarir.

PLUTUS.

Je conviens, mes amis, que ma puissance est grande;
Mais...

CARIE.

Quoi? mais? Par l'Enfer! je vois peu quel danger
Votre seigneurie appréhende.

PLUTUS.

Franchement, la démarche où l'on veut m'engager,
Mérite encore d'y songer.
Non, je n'y saurois condescendre.

CHRÉMYLE.

Ce n'est pas sans raison qu'on vous nomme peureux.

PLUTUS.

Moi, peureux! à ce point vous pourriez vous méprendre?
Je vois bien qu'il faut vous apprendre
D'où me vient ce surnom fâcheux.
Certain fureteur de cassettes
Voulut de nuit enlever mon trésor;
Mais graces à mes soins il s'en fut les mains nettes;
Car tout étoit fermé sous un bon coffre-fort.
Or admirez l'impudence
De cet insigne voleur,
Il m'osa décrier comme un ladre sans cœur;
Et fit passer ma prudence
Pour un effet de ma peur.

CHRÉMYLE.

A la crainte qui vous talonne
C'eſt donner un aſſez bon tour.
Mais, ſuivez-nous; bientôt vous ne craindrez perſonne;
Vos yeux long-tems privés de la clarté du jour,
Par nous vont la revoir & ſeront, au retour,
Plus clairs que ceux d'un lynx.

PLUTUS.

Ah! ma joie eſt ſincère,
Mais, n'étant tous les deux que de ſimples mortels,
Je conçois peu comment vous pourrez faire.

CHRÉMYLE.

Phœbus, dont à l'inſtant nous quittons les autels,
Nous prêtera ſon miniſtère.
C'eſt par ſon ordre exprès qu'ici nous nous offrons.

PLUTUS.

Si vous croyez ma guériſon certaine,
Diſpoſez de Plutus, & comptez ſur ſes dons.

CARIE.

Croyez qu'à réuſſir nous nous efforcerons,
Duſſions-nous crever à la peine.

CHRÉMYLE.

Sois alerte, Carie, & vole ſi tu peux.
Dis à ces payſans répandus dans la plaine
Qu'ils viennent ſeconder nos vœux.

PLUTUS.

Qu'entens-je? Eh! quoi? ce seroit d'eux
Que j'attendrois ces bons offices?

CHRÉMYLE.

Oui, sans doute; tant qu'ils sont gueux,
On peut compter sur leurs services.
Va, te dis-je, Carie, & ne perds point de tems.

CARIE.

Je ne pense pas qu'ils soient gens
A se faire tirer l'oreille.
J'y cours.

CHRÉMYLE.

Qui te ramène?

CARIE.

Un soin fort important.
Nous avons cinq flacons d'un Lesbique excellent
Dans le fond de cette corbeille;
Je crains pour lui quelque accident.

CHRÉMYLE.

Va toujours; il suffit: j'en prends soin.

CARIE.

A merveille!

(*Carie sort pour aller rassembler les Villageois.*)

## SCÈNE III.

### CHRÉMYLE, PLUTUS.

CHRÉMYLE.

Et vous, charitable Plutus,
Entrez chez moi, sans plus vous faire attendre.
C'est aujourd'hui qu'il s'agit de me rendre
Riche & content comme un Crésus.
Vous ferez, je vous jure, un acte légitime;
Et ne le fût-il point, je prends sur moi le crime.

PLUTUS.

Je frémis de vous suivre & d'entrer sous ce toît.

CHRÉMYLE.

Pourquoi?

PLUTUS.

Chaque fois qu'il m'arrive
De me laisser conduire en quelque endroit,
Le sort veut que toujours nouveau malheur s'ensuive.
Si c'est chez un avare, aussi-tôt avec soin
Au fond de sa cave il m'enterre:
Et si quelque indigent vient au dernier besoin
Le conjurer d'adoucir sa misere,

Il lui proteſte avec d'affreux ſermens
Qu'il n'a jamais connu Plutus, ni ſes préſens.
Eſt-ce chez un prodigue? hélas! c'eſt encor pire.
A peine entré chez lui, je m'y vois le butin
Des joueurs ou d'une Catin :
Gens qui ne ſouffrent pas que Plutus ſe retire
Sans l'avoir mis à ſec & nud comme la main.

CHRÊMYLE.

C'eſt-à-dire, à parler ſans feindre,
Que les trois quarts de votre tems
Vous hantez des fripons. Mais entrez là-dedans;
Vous n'aurez rien de tel à craindre.
Oui, daignez au plutôt habiter ce logis;
Acccordez à mes vœux cette faveur ſuprême :
Je veux vous préſenter à ma femme, à mon fils;
A mon fils, qu'après vous j'aime mieux que moi-même.

PLUTUS.

Je le crois ſans difficulté.

CHRÉMYLE.

Qui pourroit avec vous farder la vérité?

*FIN DU PREMIER ACTE.*

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE, TROUPE DE VILLAGEOIS.

CARIE.

SUIVEZ-MOI, mes amis; Citoyens! camarades!
Quittez vos maiſons, vos bourgades.
Mon Maître vous invite à remplir ce logis.
O vous qui, comme lui, faiſiez ſi maigre chère!
Tout va changer: venez; c'eſt en vous qu'il eſpère.
(*bruſquement*)
Hâtez-vous donc.

UN VILLAGEOIS.

Parbleu! nous courons pour le mieux;
Et beaucoup plus vîte, à vrai dire,
Qu'il ne ſied à des gens haraſſés & ſi vieux.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Mais encor dois-tu nous inſtruire
Pour quel ſujet & dans quels lieux
Tu prétens, de ce train, ſur tes pas nous conduire.

CARIE.

Eh! Messieurs, patience!

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Sais-tu que ce bâton, quand on me pousse à bout...

CARIE.

Doucement....

UN VILLAGEOIS.

Le pendart!

CARIE.

Mais écoutez donc tout!

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Oh! quand verrai-je une sentence
Qui condamne au carcan ce Valet effronté?

CARIE.

Va juger chez Pluton, vieux Minos édenté.

UN VILLAGEOIS.

Quoi? nous faire quitter nos champs & nos laitues,
Pour nous repaître ainsi de visions cornues!

CARIE.

J'achève; calmez-vous Sachez, mes bonnes gens,
Que Plutus, oui Plutus, est arrivé céans.
Il va vous enrichir.

UN VILLAGEOIS.

Merveilles!

Nous serions riches, nous! ne vous trompez-vous pas?

CARIE.

Qui plus que vous a droit aux tréſors de Midas,
Vous, qui lui reſſemblez ſi bien par les oreilles?

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe à ce récit divin :
J'en ſauterois, je crois, ſi j'en étois certain.

CARIE.

Attendez, mes amis, je conduirai la danſe;
Et tel que le Cyclope (*), une guittare (**) en main,
Je chanterai pour mieux vous mettre en train :
» Petits (***) agneaux bêlans, bondiſſez en cadence;
» Et vous, mes petits boucs, ſuivez-moi bien par-tout.

UN VILLAGEOIS.

C'eſt fort bien dit; & nous, avec un zèle extrême,
Contrefaiſant les Grecs qui cherchoient Polyphême,
Nous prendrons un long pieu tout brûlé par un bout
Dont nous lui créverons ſon œil à l'inſtant même;
Sans reſpect pour le ſac (****) d'herbes fades rempli,
Dont cet Ogre frugal fait ſon mets favori.

---

(*) C'eſt-à-dire, tel que Polyphême, dans le Drame compoſé par le Poëte Philoxene, celui que Denis le tyran envoya aux carrières.

(**) Ariſtophane ſe moque de Philoxene, qui avoit repréſenté Polyphême jouant de la guittare.

(***) Ces deux vers ſont tirés du Drame de Philoxene ſur les amours de Polyphême & de Galatée.

(****) Ariſtophane ſe moque de Philoxene, qui faiſoit manger des herbes à un Antropophage tel que Polyphême.

CARIE.

Et moi, j'imiterai cette Circé (*) perfide
Qui dans Corinthe a ſu, par des philtres nouveaux,
Métamorphoſer en pourceaux
Les compagnons (**) de Philonide.
Car de Meſſieurs les Porcs on ſait aſſez le goût;
Et qui connoît Circé ſuit leur méthode en tout.
» Allez (***) donc, mes enfans, vautrez-vous pour
» me plaire;
» Mes cher petits pourceaux, imitez votre mère.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Et nous, pour réprimer les impertinens tons
Qu'oſe prendre avec nous cette Circé (****) ſi fière,

---

(*) Ariſtophane nomme ici *Circé* cette même maîtreſſe de Philonide, qu'il a plus haut nommée *Laïs* ou *Naïs*; & cela, pour amener la comparaiſon des pourceaux.

(**) C'eſt-à-dire, qui a métamorphoſé en compagnons d'Uliſſe (ou ce qui revient au même, en pourceaux) Philonide & ſes compagnons. Il y a beaucoup d'artifice dans la tournure de ce ſarcaſme.

(***) Ce ſont les deux vers de Philoxene, dont Ariſtophane a déjà fait uſage plus haut; mais cette fois, il y change quelque choſe. Le grand art de toute cette Scène, c'eſt que les railleries que Carie paroît ne faire qu'aux Payſans, avec qui il ſe diſpute, tombent adroitement ſur tel ou tel des Spectateurs.

(****) Les injures adreſſées en apparence à Carie, regardent directement la Corinthienne en queſtion. Comme cette cour-

Plus courageux qu'Ulisse & que ses compagnons;
Par les deux pieds nous pendrons la sorcière:
Puis de son philtre, & de tous ses onguens,
Nous masquerons la face à cette honnête fille.
Après cela, tu peux, discret, sage, prudent,
Et modeste comme Aristylle (*);
Reprendre ton refrain charmant;
Et le long du chemin chanter à ta manière:
» Mes chers petits pourceaux, suivez bien votre mère.

CARIE.

Terminons un procès qui devient trop piquant.
Reprenez, mes amis, votre première forme.
Moi je vais, (aux dépens de Chrémyle, s'entend)
Soulager ici près le scrupule pressant
D'un appétit que je puis dire énorme.
C'est un vol qu'à son maître on peut faire en passant;
J'ai bien des pas à faire en cette circonstance;

---

tisane venoit faire recrue de dupes à Athènes, Aristophane attire ici sur elle l'attention de la République, & semble indiquer la correction & l'avanie qu'il conviendroit de lui faire. Si par hasard la pauvre créature se trouva assister à la première représentation de *Plutus*, on conçoit qu'elle dût être fort embarrassée de sa figure.

(*) Poète contemporain d'Aristophane. C'étoit une sorte de tartufe, fort débauché chez lui, fort circonspect ailleurs.

La friandise est l'ame des travaux :
Et jamais, moi, je ne suis plus dispos,
Que quand j'ai bien soigné ma panse.

(*Carie sort de la Scène*).

---

## SCÈNE II.

CHRÉMYLE, LES VILLAGEOIS de la Scène précédente.

CHRÉMYLE.

SALUT à tous ceux que je vois ;
Car vous dire bon jour, ce seroit trop bourgeois.
Souffrez donc, Citoyens, que je vous rende grace,
D'être vîte accourus, sachant ce qui se passe.
Courage, allons, vous m'aiderez
A bien garder Plutus.

UN VILLAGEOIS.

Ce seroit grande honte
Si nous, qui bien souvent pour le moindre mécompte
Nous écharpons l'un l'autre en vrais désespérés,
Quand nous tenons Plutus, le laissions fuir.

CHRÉMYLE.

Entrez.

Mais non. Quelqu'un survient; demeurez, je vous prie.
Eh ! quoi ? c'est Blepsidème ! il faut
Qu'on l'ait instruit de tout, ou qu'il ait vu Carie,
Puisqu'il se rend vers nous sitôt.

## SCÈNE III.

### CHRÉMYLE, BLEPSIDÈME, TROUPE DE VILLAGEOIS.

BLEPSIDÈME, *sans voir personne.*

Dieux ! qu'est-ceci ? comment a-t-il pris ses mesures
Pour sitôt s'enrichir ?... C'est fable assurément.
Cependant toute Athène en parle ouvertement,
Et met au rang des choses les plus sûres
Cet incroyable événement.
Pour comble de prodige, on soutient, on atteste
Qu'en dépit de l'usage & des mœurs du pays,
Ce nouveau financier reconnoît ses amis.
Quoi ? Chrémyle à la fois opulent & modeste !

CHRÉMYLE.

Mon cher voisin, réjouissez-vous fort,
Hier pauvre, aujourd'hui j'ai des trésors de reste.
Je vous en réserve un, prenez part à mon sort.

BLEPSIDÈME.

Vous seriez riche, vous ?

CHRÉMYLE.

Oui, comme je l'eſpère;
A quelque riſque près.

BLEPSIDÈME.

Hem? comment dites-vous;
Vous courez des dangers?

CHRÉMYLE.

Moins que rien; cette affaire,
Un ſeul riſque paſſé, ſe tourne en or pour nous (*).

BLEPSIDÈME *à part.*

Ouais! cela ſonne mal. S'être enrichi ſi vîte,
Et craindre pour ſon chef... Pauvre Chrémyle, hélas!
Tu t'es mis, je le vois, dans un bien piteux cas.

CHRÉMYLE.

Comment? qu'entendez-vous?

BLEPSIDÈME, *toujours à part.*

Convoitiſe maudite!

(*) Chrémyle dit, ou du moins veut dire que le ſeul riſque qu'il coure, c'eſt qu'Eſculape ne réuſſiſſe pas à rendre la vue à Plutus. Mais Blepſidème, jaloux de la fortune ſubite de Chrémyle, veut à toute force ſe perſuader que celui-ci a fait quelque grand vol, ne pouvant pas ſe réſoudre à croire qu'il ait trouvé un autre moyen de s'enrichir. Il y a dans cette Scène une grande connoiſſance du cœur humain, & un trait comique de ſituation.

Il aura nuitamment, de quelque riche autel
Enlevé le tréfor... La crife eft un peu dure.
Ce que c'eft que de nous !

CHRÉMYLE.

M'en préferve le Ciel !
Qui, moi? voler un Temple !

BLEPSIDÈME.

Allons; fans fiel
Expliquons-nous; je fais à moitié l'aventure.

CHRÉMYLE.

Quoi? vous foupçonneriez que j'aurois pu...?

BLEPSIDEME.

Grands Dieux!
Contre l'appas du gain nulle ame n'eft donc fûre!
Sage, ou non, c'eft à qui fripponnera le mieux.

CHRÉMYLE *impatienté.*

Oh! vous extravaguez, c'eft vérité très-pure.

BLEPSIDÈME.

Voyez; ce n'eft plus lui. Que fes mœurs ont changé!

CHRÉMYLE.

C'eft vous dont le cerveau s'eft foudain dérangé.

BLEPSIDÈME.

Le remords de fon vol eft peint fur fa figure.

CHRÉMYLE.

Ce radoteur, si j'en ai bien jugé,
S'obstine à m'imputer une riche capture
Pour en avoir sa part.

BLEPSIDÈME.

Ma part, de quoi?

CHRÉMYLE.

Je jure
Qu'au grand corps des voleurs, n'en déplaise à Mercure,
Par nul larcin je ne suis engagé.

BLEPSIDÈME.

Tel néglige un larcin, qui vole avec fracture.

CHRÉMYLE.

Mais vous êtes un enragé.

BLEPSIDÈME.

L'homme étrange! on ne sait de quel biais s'y prendre
Pour lui tirer l'aveu de ses méfaits.

CHRÉMYLE.

Eh! quoi? toujours m'accuser sans m'entendre?

BLEPSIDÈME.

Ecoutez; on pourroit, je pense, à peu de frais
Calmer les premiers bruits, étouffer le procès,
Et de nos Orateurs enchaîner les paroles.
Confiez-moi des fonds, je réponds du succès.

CHRÉMYLE, *à part.*

Je conçois : il voudroit m'accrocher mes pistoles.

BLEPSIDÈME, *à part.*

Je pense déjà voir aux portes du Sénat,
La femme & les enfans du malheureux Chrémyle
Demander à genoux sa grace ou son rachat,
Et jouer tristement la Scène de Pamphile (*) ;
Triste Scène en effet.

CHRÉMYLE.

Vous mentez, impudent!
Et mon innocence est si claire
Que je rassemble ici, pour finir leur misère,
Tous ceux des gens de bien qui sont pressés d'argent.

BLEPSIDÈME.

Quoi donc? auriez-vous fait un vol assez énorme
Pour en pouvoir ainsi faire part aux passans?

CHRÉMYLE.

Tuez-moi!

BLEPSIDÈME.

J'ai plutôt pitié de vos vieux ans :
Et vous ne périrez, hélas! que trop en forme.

---

(*) C'est-à-dire la Scène des Supplians, dans la Tragédie des Héraclides du Poëte Pamphile, dont Aristophane se moque ici.

CHRÉMYLE.

Non, prophète infernal ! non ; il n'en sera rien ;
Car j'ai chez moi Plutus.

BLEPSIDÈME.

O ciel ! entens-je bien ?
Quel Plutus auriez-vous ?

CHRÉMYLE.

Plutus, Dieu des richesses.

BLEPSIDÈME.

Où donc ?

CHRÉMYLE.

Chez moi.

BLEPSIDÈME.

Plaît-il ?

CHRÉMYLE.

Chez moi-même.

BLEPSIDÈME.

Chez vous !

CHRÉMYLE.

Je vous le ferai voir.

BLEPSIDÈME.

De semblables promesses,
Chrémyle, n'ont de poids que dans l'esprit des fous.

CHRÉMYLE.

Mais si c'est vérité ? si....

BLEPSIDÈME.

Quoi ? ç'en feroit une ?

CHRÉMYLE.

Oui.

BLEPSIDÈME.

Jurez par Vesta.

CHRÉMYLE.

J'en jure par Neptune.

BLEPSIDÈME.

Neptune le marin ?

CHRÉMYLE.

Marin, terrestre, ou tel
Qu'il vous plaira choisir ; c'est par lui que je jure.
M'en croirez-vous après ce serment solemnel ?

BLEPSIDÈME.

Embrassez-moi... vraiment, vous m'aviez fait injure ;
Je dois me plaindre.

CHRÉMYLE.

Eh ! de quoi, s'il vous plaît ?

BLEPSIDÈME.

De ce qu'ayant pour vous l'estime la plus forte,
Etant votre voisin, votre ami, qui plus est,
Vous n'avez pas d'abord fait frapper à ma porte.

CHRÉMYLE.

Oh ! de par Jupiter ! nous n'en sommes pas-là.

BLEPSIDÈME.

Mais le partage, à quand ?

CHRÉMYLE.

Le partage viendra.

Il faut auparavant....

BLEPSIDÈME.

Que faut-il ?

CHRÉMYLE.

Faire ensorte

Que l'aveugle Plutus par nous revoie encor;
Et recouvre les yeux qu'il eut au siècle d'or.

BLEPSIDÈME.

Il est donc vrai ? Plutus est aveugle !

CHRÉMYLE.

Oui, sans doute.

BLEPSIDÈME.

Je ne m'étonne plus qu'il ait fui ma maison.

CHRÉMYLE.

S'il retrouve la vue, il en prendra la route.

BLEPSIDÈME.

Pour opérer sa guérison,
Cherchons un Médecin.

CHRÉMYLE.

En eſt-il dans Athène ?
Cet art n'eſt exercé qu'où l'or vient à foiſon.

BLEPSIDÈME.

Cherchons toujours.

CHRÉMYLE.

Vous perdez votre peine.
Il n'en eſt point, vous dis-je.

BLEPSIDÈME.

Oui, vous avez raiſon.

CHRÉMYLE.

Sans doute ; il n'en eſt point, je le répète encore.
Le plus prudent eſt donc, comme c'eſt mon projet,
De conduire Plutus vers le Dieu d'Epidaure,
Au temple voiſin.

BLEPSIDÈME.

Oui, c'eſt plus ſage en effet.
Ne différez donc plus, & tenez-moi parole.

CHRÉMYLE.

J'y vais.

BLEPSIDEME.

Courez.

CHRÉMYLE.

J'y cours.

BLEPSIDÈME.

Plus vîte encor.

CHRÉMYLE.

J'y vole.

## SCÈNE IV.

CHRÉMYLE, BLEPSIDÈME, TROUPE DE VILLAGEOIS, LA PAUVRETÉ.

LA PAUVRETÉ.

COUPLE prophane, imbéciles Mortels!
Où courez-vous? qu'osez-vous entreprendre?
Où fuyez-vous, malheureux criminels?
Répondez-moi sans plus attendre.

CHRÉMYLE.

Dieux! sauvez-nous.

LA PAUVRETÉ.

Eh! quoi? pensez-vous porter loin
L'excès d'une audace maudite?
Croyez-vous échapper au dépit qui m'irrite?
Non, vous périrez tous; j'en prens sur moi le soin.

CHRÉMYLE.

Quel est ce spectre affreux, si pâle & si livide?
De tragiques lambeaux il marche enveloppé.

BLEPSIDEME.

Seroit-ce Tisiphone, ou quelque autre échappé
De l'antre d'Euripide?

CHRÉMYLE.

Je le crois; mais sans torche elle marche vers nous.

BLEPSIDÈME.

C'est un méchant Acteur qu'il faut rouer de coups.

LA PAUVRETÉ.

Qui donc me croyez-vous?

CHRÉMYLE.

Mais quelque Harengère,
Peut-être même pis; car nous ne pouvons guère
Mieux présumer de toi, quand tu viens sans sujet
Injurier ceux qui ne t'ont rien fait.

LA PAUVRETÉ.

Sans sujet, dites-vous? Et l'infâme projet
De me chasser d'Athène entière?
Le comptez-vous pour rien?

CHRÉMYLE.

Oh! nous nions le fait;
Car à tes vœux nous laissons la rivière.

BLEPSIDÈME.

Va, fuis, qui que tu sois.

CHRÉMYLE.

LA PAUVRETÉ.

Prophanes, je ſuis celle
Qui de vos attentats vous ferai repentir ;
Je ſuis la Pauvreté.

BLEPSIDÈME.

Juſte ciel ! où s'enfuir ?

LA PAUVRETÉ *affectueuſement.*

C'eſt moi de tous vos pas la compagne fidèlle.

BLEPSIDÈME.

Sauvons-nous.

CHRÉMYLE.

Arrêtez ! où voulez-vous courir ?
Blepſidème, poltron ! n'oſez-vous revenir ?

BLEPSIDÈME.

Ah ! penſez avec qui nous ſommes.

CHRÉMYLE.

Une femme aujourd'hui fera donc fuir deux hommes ?
Conſentirez-vous bien à cette lâcheté ?

BLEPSIDÈME.

Eh ! qui pourroit tenir devant la Pauvreté ?

CHRÉMYLE.

Demeurez, je vous en conjure.

BLEPSIDÈME.

Non ferai-je, par tous les Dieux!

CHRÉMYLE.

Mais ne feroit-ce pas imbécilité pure
D'abandonner Plutus en cette conjonćture,
Et de n'ofer combattre une femme à nous deux?

BLEPSIDÈME.

Ah! comment repouffer fon atteinte mortelle?
Avec quelle arme attaquer la cruelle?
Nous qui n'en avons plus, grace au foin qu'elle a pris
De nous en dépouiller (*).

CHRÉMYLE.

Un Dieu plus puiffant qu'elle,
Plutus, va s'élever fur fes affreux débris.

LA PAUVRETÉ.

Qu'ofez-vous dire encor fcélérats que vous êtes,
Dans un crime odieux par moi-même furpris?

CHRÉMYLE.

Mais, ô monftre! dis-nous pour quels forfaits commis
Viens-tu faire effuyer tes fureurs indifcrettes
A d'innocens vieillards dans les vertus blanchis?

---

(*) C'eft-à-dire, grace à l'obligation où la pauvreté nous a mis de mettre en gages jufqu'à nos armes.

LA PAUVRETÉ.

Vertueux, vous? dont l'ame à Plutus est vendue;
Vous, par qui dans ce jour il recouvre la vue!

CHRÉMYLE.

Ne peut-on, ô Furie intraitable & hautaine,
Sans irriter ta haine,
Servir l'humaine espèce & son propre pays?

LA PAUVRETÉ.

Eh! quel seroit le but d'une entreprise vaine?

CHRÉMYLE.

D'abolir dans ces lieux ton regne & tes autels.

LA PAUVRETÉ.

Quel dommage plus grand peut-on faire aux mortels?

CHRÉMYLE.

Te connoître & t'avoir pour reine,
Voilà de tous les maux, les maux les plus cruels.

LA PAUVRETÉ.

Mais si je vous démontre, ô cervelles débiles,
Que ce n'est qu'avec moi qu'on trouve les vrais biens;
Que j'ouvre seule les moyens
De couler des destins fortunés & tranquilles:
Poursuivrez-vous encor vos absurdes desseins?

CHRÉMYLE.

Voyez si quelque frein retiendra l'impudente.

LA PAUVRETÉ.

Je prétends vous convaincre ; écoutez seulement :
Je prouverai d'abord par un bon argument
Que c'est une démarche hasardée, imprudente,
De vouloir enrichir le mérite indigent.

BLEPSIDÈME.

Dieux ! quelle effronterie ! & par quel châtiment
Punir une telle insolence ?

LA PAUVRETÉ.

Tous ces cris auront peine à m'imposer silence ;
Et je vous tiens tous deux battus dans un moment.

BLEPSIDÈME.

Qui retiendroit son flegme en cette circonstance ?
Qui se tairoit ?

LA PAUVRETÉ.

Qui ? tout homme qui pense.

CHRÉMYLE.

Eh ! bien, écoutons-la. Oui nous allons t'entendre.
Mais si tu prouves mal ce que tu soutiendras
Dis-nous, à quoi dois-tu t'attendre ?

LA PAUVRETÉ.

La peine est à ton choix, & tu prononceras.
Avec vous jusques-là je veux bien condescendre.

Mais si vous succombez tous deux dans le combat,
(Car enfin nous courons ici même fortune),
Parlez net, à quel châtiment
Voulez-vous vous soumettre en cas d'événement?

BLEPSIDÈME.

Périssé-je vingt fois!

CHRÉMYLE.

Tout beau; c'est assez d'une.

LA PAUVRETÉ.

Soit; tenons-nous en là. Sur ce pied, mes amis,
Préparez-vous de bonne grace
A vous voir sans remise étrangler sur la place;
Puisqu'en moins d'un instant confondus, interdits,
Au pied du mur par moi vous allez être mis.

UN VILLAGEOIS *aux deux Vieillards.*

Evertuez-vous bien.

UN SECOND VILLAGEOIS.

Soutenez la querelle.

UN TROISIÈME VILLAGEOIS.

N'employez, croyez-moi, rien de foible contr'elle.

CHRÉMYLE.

Tout le monde, je crois, m'accordera ce point
Que lorsqu'à la vertu la richesse se joint,

C'est chose juste & profitable :
Qu'au contraire il est convenable.
Que l'homme impie & frauduleux
Soit seul privé des biens qui nous rendent heureux.
Pour parvenir à ce but désirable,
Je me suis, grace au Ciel, avisé d'un moyen
Également honnête, & louable, & certain.
Car si Plutus guérit & recouvre la vûe,
L'opulence suivra le mérite & l'honneur.
La richesse sera leur compagne assidue;
Les seuls méchants alors vivront dans le malheur.
Que dis-je? la vertu désormais bienfaitrice,
Sous ses aimables loix rangera tous les cœurs.
Contraints pour s'enrichir de renoncer au vice,
Tous les hommes suivront les pas de la justice;
Et leur propre intérêt va les rendre meilleurs.
Citez-nous un projet aux humains plus propice.

BLEPSIDÊME.

Le fait parle de soi; qu'a-t-elle à répliquer?

CHRÉMYLE.

Au train dont aujourd'hui vont les choses du monde,
Que voit-on, qu'injustice & misère profonde?
Eh ! quel plus triste abus se peut-il remarquer
Que le vice impuni nageant dans l'abondance
Au sein de la félicité;
Tandis que la vertu gémit dans l'indigence,

N'attendant que toi ſeule, auſtère Pauvreté,
Pour compagne & pour récompenſe.
Mais ſi jamais Plutus peut retrouver ſes yeux,
Tout mal s'en va ceſſer, l'univers eſt heureux.

LA PAUVRETÉ.

O cerveaux endurcis qui niez l'évidence!
O Vieillards travaillés d'une éternelle enfance!
Si vos déſirs jamais viennent à s'accomplir,
A votre perte, hélas! vous les verrez remplir:
Car ſi Plutus voit clair, une égale opulence
Va de tous les humains couronner l'eſpérance;
Ce Dieu de ſes bienfaits fera d'égales parts:
Dès-lors plus d'induſtrie; & ç'en eſt fait des arts.
Par qui ſera conſtruit votre moindre navire,
Le toît de vos maiſons, ou l'eſſieu de vos chars?
Qui forgera le fer ſoutien de vos remparts?
Un ſoulier s'uſe, un habit ſe déchire;
Qui ſera déſormais cordonnier ou tailleur?
Où trouver même un corroyeur?
Enfin qui forcera la terre
A fournir à nos vœux les moiſſons qu'elle enſerre,
Si chacun ſe targuant d'une lâche fierté,
Comme dans l'opulence, eſt dans l'oiſiveté?

CHRÉMYLE.

Tout cela, nos valets pour nous le ſauront faire.
La belle objection vraiment que tu nous fais!

LA PAUVRETÉ.

Mais où prendrez-vous des valets?

CHRÉMYLE.

Nous en acheterons, puisqu'ils sont à l'enchère.

LA PAUVRETÉ.

Mais qui vous en vendra, s'il n'a besoin d'argent?

CHRÉMYLE.

Quelque Thessalien. Ces gens-là sans mystère,
Vendent l'espèce humaine à beau denier comptant.

LA PAUVRETÉ.

Mais si chacun est opulent,
Nul ne voudra sans doute, au péril de sa vie,
Exercer cette infâme & risqueuse industrie.
Vous-même il vous faudra retourner votre champ;
Piocher, labourer, faire aussi tout le reste:
Ainsi, malgré Plutus, le sort qui vous attend
Vous paroîtra plus dur que votre état présent.

CHRÉMYLE.

Monstre! garde pour toi ce pronostic funeste.

LA PAUVRETÉ.

J'oubliois d'ajouter encor,
Qu'en vain chercheriez-vous un lit pour vous étendre,
Ou le moindre tapis dans ce beau siècle d'or.
Si pour quelque beauté votre cœur devient tendre,

Sans parfums vous ferez l'amour;
Et l'hiver ſans manteau vous paſſerez le jour.
Oui, s'il faut que chacun en richeſſes abonde,
Le commerce & les arts vont ceſſer dans le monde.
L'or qui les détruira vous en tiendra-t-il lieu?
Laiſſez donc là Plutus, cet inutile Dieu.
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui produis l'induſtrie;
C'eſt moi qui vais chaque matin,
Maîtreſſe impérieuſe & pire qu'un lutin,
Dire à chaque artiſan; » Songe à gagner ta vie,
» Travaille, ou tu mourras de faim.
Par-là je lui fournis ſa ſubſtance & ſon gain.

CHRÉMYLE.

Qui, toi? que pourrois-tu nous fournir autre choſe
Qu'empoules que l'on gagne à ſe chauffer au (*) bain?
Si cette veuve en pleurs, ſi ce jeune orphelin
Sont réduits à jeûner, n'en es-tu pas la cauſe?
Sur tes pas les ſoins dévorans
Sous la forme importune
D'inſectes toujours renaiſſans,
Bourdonnent au chevet de la triſte infortune:
» Debout! dégourdis-toi; l'heure t'appelle aux champs.

---

(*) Les pauvres, à Athènes, alloient ſe chauffer dans l'endroit où l'on faiſoit bouillir l'eau pour les bains des riches, & bien ſouvent il leur arrivoit d'être échaudés. Ariſtophane fait pluſieurs fois, dans ſes Pièces, alluſion à cet uſage.

Quel eſt d'un pauvre enfin la peinture ſincère?
Pour vêtement quelque haillon,
Pendant l'hyver, pour lit de la vieille litière;
Pour tapis, dans l'été, le premier paillaſſon
Pour tout traverſin une pierre;
Pour pain quelques navets, des raves pour ragoûts;
Pour ſiége un vieux baril défoncé par un bout;
La moitié d'un tonneau pour hôtel ordinaire.
Voilà les rares dons qu'il te plaît de lui faire.

LA PAUVRETÉ.

Qui reconnut jamais le pauvre à ce portrait?
Tu nous peints un gueux qui mendie.

CHRÉMYLE.

Quoi? ne dit-on pas en effet:
*Pauvreté ſœur de gueuſerie.*

LA PAUVRETÉ.

Ce proverbe inſenſé prit naiſſance chez vous.
Chez vous, qui confondez Denis & Thraſibule (*).
Ah! ſans doute, le ſort du vrai pauvre eſt bien doux.
Il dément de tout point ce tableau ridicule.

---

(*) Confondre Denis & Thraſibule, c'étoit confondre les deux extrêmes. L'un étoit un républicain zélé qui avoit chaſſé les trente Tyrans d'Athènes; l'autre étoit le tyran de Syracuſe, & un tyran juſtement déteſté à cauſe de ſa cruauté & de ſes vices.

Vieillards ! connois, connois combien
Le pauvre que j'entends eſt différent du tien.
Celui qui ſuit mes loix, ſobre, mais ſans crapule,
Subſiſte de travail, eſt ſon propre ſoutien,
N'a jamais rien de trop, & ne manque de rien.

CHRÉMYLE.

Par la grande Cérès ! le but où tu nous mènes
A de quoi nous tenter, vraiment !
Après s'être donné bien des ſoins, bien des peines,
Ne pas laiſſer un ſou pour ſon enterrement.

LA PAUVRETÉ.

Toutes ces défaites ſont vaines :
Raiſonnons, ne plaiſantons point.
Et pour toucher un autre point,
L'œil n'eſt-il pas choqué de ces lourdes bedaines
Que portent de Plutus les mignons racourcis ?
On ne voit rien de tel chez mes chers favoris.
Leurs muſcles ſont diſpos, on peut compter leurs veines,
Et leur démarche libre impoſe à l'ennemi.

CHRÉMYLE.

Je ſais bien qu'en jeûnant, de gras on devient maigre ;
Voyez le beau ſecret pour devenir alègre !

LA PAUVRETÉ.

Hé bien ! laiſſons le corps & paſſons à l'eſprit.
Le pauvre eſt ingénu, ſage, honnête & modeſte ;

Le riche eſt impudent, entêté, circonſcrit.
Et toujours aveuglé par un orgueil funeſte.

CHRÉMYLE.

L'honnêteté du pauvre a cela de fâcheux,
Que ſouvent le beſoin qui de près le talonne,
Peut rendre au coin d'un bois ſon abord dangereux.

BLEPSIDÈME.

Mais le vol a ſon prix, du moins à bien des yeux,
(Répondra-t-elle), & ſi perſonne
Ne vous prend ſur le fait, qu'auroit-il de honteux?

LA PAUVRETÉ.

Ailleurs que dans ces jeux cherchez votre défenſe.
Je reviens à la différence
Des mœurs de la Richeſſe & de la Pauvreté.
Jettez l'œil ſur votre Cité:
Voyez cet Orateur voiſin de l'indigence;
Il eſt affable & juſte & rempli de bonté;
Il néglige ſon bien pour s'occuper (*) du vôtre.
Contemplez à préſent cet autre
Tout fier d'une opulence acquiſe à vos dépens:
Voler, piller, ſucer les gens,

(*) Il faut ſe ſouvenir qu'à Athènes, l'éloquence influoit ſur la politique & ſur le ſort de l'État. L'Orateur le plus adroit faiſoit ou déclarer la guerre, ou conclure la paix, ou rompre un traité, &c. &c. &c.

Léser les droits du Peuple, & trahir sa défense,
Voilà ses mœurs & ses talens;
Voilà l'effet de l'or sur les hommes du tems.

CHRÉMYLE.

Tu ne mens pas d'un mot en cette circonstance;
Il faut en convenir; mais ta rare éloquence
N'en sera pas moins vaine, à vouloir sur tes pas
Nous faire abandonner Plutus & ses appas.

LA PAUVRETÉ.

Détours & fuites inutiles.
Songez à mettre à part ces réponses futiles,
Car je ne me rendrai qu'à forte objection.

CHRÉMYLE.

Soit; si ton joug est doux, dis, pourquoi le fuit-on?

LA PAUVRETÉ.

C'est que l'homme est pervers & fuit qui le corrige;
A devenir meilleur il craint qu'on ne l'oblige:
Dès son enfance même il fuit le précepteur
Qui vers la vertu le dirige:
Tant l'honnête est loin de son cœur!

CHRÉMYLE.

A coup sûr, selon toi, Jupiter n'est pas sage;

Car il garde pour lui Plutus,
Et nous laisse en retour la misère en partage.

LA PAUVRETÉ.

Sachez donc, ô cerveaux perclus!
Que Jupiter est pauvre, oui pauvre, & je m'engage
A vous en rendre convaincus.
Dites-moi, quand dans Olympie
Il voulut que les Grecs, par un concours nombreux,
Célébrassent ses jeux;
Pour rendre la fête accomplie,
Son Oracle ordonna que le nom du vainqueur
Par la voix des Hérauts, au champ même d'honneur,
Fût proclamé devant la Grèce entière;
Et que sa tête altière
Fût ceinte par leurs mains de feuilles d'olivier.
Or, pouvez-vous nier
Que le grand Jupiter, s'il avoit été riche,
N'eût fait don au vainqueur d'une couronne d'or?

CHRÉMYLE.

Cela ne prouve rien encore,
Si ce n'est toutefois, qu'il est avare & chiche;
Et que plus il a d'or, moins il veut l'employer
Aux prix des jeux qu'il couronne en Élide.

LA PAUVRETÉ.

Je ne le fais que pauvre, & tu le fais sordide,

CHRÉMYLE.

Puiſſe-t-il te confondre & tes prix (*) d'olivier!

LA PAUVRETÉ.

Hé bien! oſez-vous encor dire
Que les vrais biens ne viennent pas de moi?

CHRÉMYLE.

A vuider la diſpute Hécate (**) peut ſuffire;
Sachons d'elle quel ſort il convient mieux d'élire,
D'être le favori de Plutus, ou de toi:
Hécate nous dira que les riches d'Athène
Lui font chaque mois un feſtin;
Mais que tes nourriſſons (ſi preſſante eſt leur faim)!
L'ont vu ſervir à peine

---

(*) Ariſtophane, en bon patriote, cherche à décréditer les jeux Olympiques qui ſe célébroient en Elide, & dont la pompe engageoit beaucoup de riches Athéniens à aller dépenſer de l'argent hors leur territoire pour ſe trouver à ces jeux. C'eſt-pourquoi il eſſaye de jetter du ridicule ſur les prix qu'on y diſtribuoit. C'eſt ce que n'a point compris Madame Dacier.

(**) Hécate ou Proſerpine, Déeſſe ſuffiſamment connue: le ſoir de chaque premier jour du mois, les riches d'Athènes lui préſentoient dans le carrefour le plus voiſin de leur maiſon, un feſtin myſtique; & comme les pauvres admis à ce feſtin ne laiſſoient rien dans les plats, on débitoit que la lune avoit tout mangé, qu'Hécate avoit grand appétit, & autres mauvaiſes plaiſanteries de ce genre.

Qu'il n'en reſte pas même une miette de pain.
Ceſſe donc au plutôt ta harangue importune.
Va-t-en à la mal'heure, & crois
Que tu nous convaincras cent fois,
Mais ſans nous perſuader une.

LA PAUVRETÉ.

Argos (*)! ô ma Cité! vous venez de l'ouir,
Cette menace déſaſtreuſe!

CHRÉMYLE.

Je renonce à tes dons, Pauſon (**) peut en jouir.

LA PAUVRETÉ.

Que ferai-je, hélas! malheureuſe?

CHRÉMYLE.

Puiſſes-tu, loin de nous, être en proie aux corbeaux!

LA PAUVRETÉ.

Quel aſyle m'attend?

CHRÉMYLE.

Le plus noir des cachots,
Il nous tarde bien fort de te voir en tel gîte.
Par le plus court chemin va t'y rendre au plus vîte.

---

(*) Vers d'une ancienne Tragédie.

(**) Pauſon, peintre Athénien, fort vain & fort gueux. Il donna lieu au proverbe : *plus gueux que Pauſon.*

LA

LA PAUVRETÉ.

Vous me chassez ; un jour j'aurai tous vos regrets.

CHRÉMYLE.

Alors, tu reviendras : maintenant disparois ;
Et tandis qu'à loisir tu pleures ta détresse,
Laisse-moi t'oublier au sein de la richesse.

BLEPSIDÈME.

Par Jupiter! désormais je prétends
Avec ma femme & mes enfans,
Parmi les festins & la joie,
Passer des jours sereins tissus d'or & de soie.
Allons! force parfums, force bains, grande chère.
Songeons à devenir & vermeils & contens;
Et périssent cent fois, aussi bien que leur mère,
Les arts & les travaux enfans de la misère!

## SCÈNE V.

### CHRÉMYLE, BLEPSIDÈME, CHŒUR DE VILLAGEOIS.

CHRÉMYLE.

Enfin ce monstre est donc parti,
Croyez-moi, le meilleur parti
C'est de mener Plutus au temple d'Esculape.....

BLEPSIDÈME.

Et de nous dépêcher, de crainte qu'il n'échappe,
Ou que quelqu'un encor ne nous arrête ici.

CHRÉMYLE.

Carie ! allons, fais voir ta diligence extrême
A transporter dans le temple au plutôt
Un bon lit pour Plutus, & tout ce qu'il nous faut;
Sans oublier Plutus lui-même.
Va, cours vîte, & va voir si tout est prêt là-haut.

*Fin du deuxième Acte.*

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE, TROUPE DE VILLAGEOIS.

CARIE.

VIEILLARDS Athéniens, quel bonheur eſt le vôtre!
O vous, qui de tout tems, même aux jours de régal,
En dépit de Théſée avez dîné ſi mal,
Votre deſtin eſt devenu tout autre.
Vivent les gens de bien! ce jour les rend heureux.

UN VILLAGEOIS.

Mon brave, que dis-tu? les charmantes nouvelles?

CARIE.

Apprenez, apprenez un fait miraculeux:
Plutus a recouvré ſes premières prunelles;
Plutus eſt clair-voyant.

UN VILLAGEOIS.

Qu'entens-je? quel bonheur!
Dois-je croire un récit que nul eſpoir ne fonde?

CARIE.

Il vient. Vous verrez bien ſi je ſuis un menteur.

LES VILLAGEOIS.

Vive Eſculape! il eſt la lumière du monde.
Célébrons, mes amis, ſa ſcience profonde.

## SCÈNE II.

CARIE, MYRRHINE femme de Chrémyle, VILLAGEOIS.

MYRRHYNE.

Quel bruit ai-je entendu? l'augure en eſt-il bon?
Fort impatiemment j'étois dans la maiſon.
Mais enfin j'apperçois notre valet Carie :
Parle-moi; l'entrepriſe eſt-elle réuſſie?

CARIE.

Notre Daronne, allez tout de ce pas
Tirer du meilleur vin. Vous ne haïſſez pas,
A ce qu'on dit, de viſiter (*) la cave.
Exercez cet emploi, le plus doux des emplois.

(*) Ce ſont ici des mœurs grecques. Il feroit injuſte d'exiger qu'Ariſtophane eût prévu la diſparate qu'elle pourroient faire un jour avec les mœurs françoiſes.

Votre fidèle esclave
Vous apporte en ce lieu tous les biens à la fois.

MYRRHINE.

Où sont-ils?

CARIE.

Je vous vais raconter nos exploits.

MYRRHINE.

Parle donc; ne mets point mon esprit à l'entrave.

CARIE.

Je vous ferai toucher au doigt ainsi qu'à l'œil...

MYRRHINE.

Ne me fais rien entrer dans l'œil (*), je te supplie.

CARIE.

M'écoutez-vous, ou non? Ceci mérite accueil.

MYRRHINE.

Sur-tout point de longueurs, car j'en suis ennemie (**).

---

(*) Ce méchant calambour, (car c'en est un) est du très-petit nombre de ceux qu'Aristophane s'est permis. Ils sont beaucoup plus fréquens chez Plaute, à qui Horace les a reprochés.

(**) Les bavardes n'aiment point que d'autres parlent long-tems; ce trait de vérité est comique & naturel.

CARIE.

Vous nous vîtes partir, nous conduisions alors
Un Dieu, s'il faut le dire, en fort piétre équipage;
Mais vous le reverrez, graces à mes efforts,
Joyeux, heureux, content, on ne peut davantage.
D'abord, droit à la mer, nous le menons laver.

MYRRHINE.

Quoi? baigner en eau froide un vieillard de cet âge?
C'étoit, par Jupiter! pour le faire crever.

CARIE.

Delà nous l'emmenons au temple d'Esculape;
Nous offrons sur l'autel, parfums, encens, gâteaux:
Nulle cérémonie enfin ne nous échappe.
Ensuite nous dressons un bon lit de repos
A Plutus, qu'à coucher nous nous montrons dispos.

MYRRHINE.

Étoit-il le seul invalide
Que l'espoir de guérir eût conduit vers le Dieu?

CARIE.

Non vraiment; j'ai fort bien remarqué Néoclide (*),
Que le même sujet conduisoit en ce lieu.

---

(*) Un des Orateurs d'Athènes, grand fripon, & grand parjure, au dire d'Aristophane.

MYRRHINE.

Néoclide l'aveugle?

CARIE.

Oui, ce vieux ſycophante,
Qui, quoiqu'il ait la vue infirme & languiſſante,
Paſſe en tours de filou le plus fin clair-voyant.
Plus loin; vous euſſiez vu la cohorte plaignante
De maint autre vieillard podagre & chancelant.
Cependant le Grand-Prêtre à nos yeux vint éteindre
La lampe qui nous éclairoit,
Nous prévint que dans peu certain bruit s'entendroit,
Et qu'à ne ſouffler mot il falloit nous contraindre.
Chacun ſe couche donc ainſi qu'il convenoit.
Pour moi, je ne dormois ni n'en avois envie.
J'avois vu ſur l'autel certain plat de bouillie;
Et je formois deſſein de me jetter deſſus.
Le Miniſtre ſoudain rentre à pas ſuſpendus.
Malgré l'obſcurité je ſais le reconnoître.
Je le vois de l'autel s'approcher, le bon prêtre;
Et mettre dans un ſac, qui pend à ſon côté,
Tout le régal qu'au Dieu nous avions préſenté:
Figues, raiſins, gâteaux entrent dans ſa valiſe....;
Reſtoit donc la bouillie; elle étoit à ma guiſe:
Ce qu'un ſaint prêtre fait pouvant être imité.
Je m'en mets juſques-là; le tout par piété.

MYRRHINE

Malheureux! ſans reſpect pour le Dieu d'Épidaure!

CARIE.

Quelque dupe, ma foi! ſi je tardois encore,
Le Miniſtre, à coup ſûr, alloit me prévenir:
J'ai donc fait comme lui, j'ai couru me garnir.
Il eſt vrai qu'une vieille étoit en ſentinelle
Tout auprès de ce mêts friand.
Elle veut de ſa main m'arrêter en paſſant:
Mais moi je mords le doigt de ma ſempiternelle,
Et ſiffle tout-à-coup comme eût fait un ſerpent.
La ſorcière à ce bruit me prend pour Eſculape,
Renferme de frayeur ſa tête ſous ſa cape,
Et me laiſſe emporter ma proie impunément.
Auſſi-tôt tourmenté d'un appétit ſtrident,
Sans me faire prier j'uſe du droit d'étape.

MYRRHINE.

Et le Dieu?

CARIE.

Quand il vint, de plaiſante façon
Je ſaluai ſa bien-venue.
La bouillie eſt venteuſe: auſſi, comme à foiſon
J'en avois pris... Parbleu! vous devinez l'iſſue (*).

(*) Nous laiſſons aujourd'hui à Polichinelle & à ſon compère, le droit excluſif de ces poliſſonneries. Cependant elles étoient encore d'uſage au tems de Bourſaut; & le comique de toute la Scène de l'énigme, dans ſa Comédie du Mercure galant, eſt aſſurément de ce genre.

MYRRHINE.

Esculape en courroux sans doute t'a puni?...

CARIE.

Nullement. Iaso (*) seulement a rougi,
Et sa sœur Panacée, en pinçant sa narine,
S'est plainte que l'encens n'étoit pas d'odeur fine.

MYRRHINE.

Mais Esculape encor?

CARIE.

Il n'a rien témoigné.

MYRRHINE.

C'est un Dieu bien grossier d'approuver ces manières.

CARIE.

Non, mais en Médecin habile & rafiné,
Je pense qu'il prend goût à de telles (**) matières.

---

(*) Je ne sais pourquoi Madame Dacier ne donne que trois filles à Esculape, savoir, Iaso, Panacée, & Eygeia : le tableau célèbre de Socrate, cité par Pline, L. 35 chap XI. fait mention de quatre, savoir, les trois précédentes & une quatrième nommée Églé. Tous ces noms sont symboliques & signifient la santé, la guérison, la vigueur, la beauté, &c. &c.

(**) Aristophane (comme a fait, depuis, Molière) se moque ici des Médecins d'urines, & en général de tous les Médecins,

MYRRHINE.

Impudent!

CARIE.

De frayeur, dès que je l'apperçus,
Dans mon manteau j'enveloppai ma tête.
Le Dieu, vient, va, revient, visite nos perclus;
Les repasse en revue, à chacun d'eux s'arrête.
Son garçon porte devant lui
Sa trousse, son pilon, son mortier de porphyre....

MYRRHINE.

De porphyre(*)! une trousse? Eh! quoi? tu veux donc rire?

CARIE.

Je parle du mortier & non de son étui;
Je crois que cela va sans dire.

MYRRHINE.

Mais comment, scélérat, voyois-tu de si loin;
Ayant de ton manteau la tête enveloppée?

CARIE.

L'étoffe en tant de lieux par le tems s'est coupée,
Qu'à travers on verroit toute Athène, au besoin.
J'apperçois donc le Dieu qui d'un certain mêlange

(*) Très-froide plaisanterie indigne d'Aristophane. Mais ce Poète étoit sans doute obligé d'insérer de ces traits là dans ses Pièces, pour contenter la lie des Spectateurs.

Compose à Néoclide un cataplasme étrange :
Trois têtes d'ail pilées dans un suc de benjoin,
Où du plus fort vinaigre il infuse une dose,
Le tout amalgamé d'un jus d'oignon marin ;
Tel est le lénitif qu'il fait à mon vilain :
Après quoi sur le mal lui-même il vous l'appose,
Non sans lui commander de bien ouvrir les yeux,
Afin que la douleur se fit ressentir mieux.
Celui-ci pousse un cri, veut fuir & se débattre;
Mais le Dieu le retient & lui dit en riant :
» Alte-là beau malade errant !
» Où prétends-tu courir? Reste avec ton emplâtre:
» Ceci t'empêchera de hanter le Barreau,
» Et de t'aller encor parjurer de nouveau.

MYRRHINE.

On voit bien qu'Esculape aime la République.

CARIE.

Ensuite il entreprend Plutus.
Il lui touche la tête, & sur ses yeux applique
Certaine bandelette ayant maintes vertus.
La sage Panacée étale par-dessus
Un grand voile de pourpre ainsi qu'il se pratique.
Après ce bel arrangement,
Le Dieu siffle. Aussi-tôt sortent du sanctuaire
Deux énormes serpens.

MYRRHINE.

Événement prospère.

CARIE.

Ils se glissent tout doucement
Sous le voile sacré qui couvroit ce mystère.
Du bon Plutus, je pense, ils ont léché les yeux.
Quoiqu'il en soit, ce Dieu s'est levé tout joyeux.
Et sa prunelle s'est ouverte à la lumière.
En moins de tems que vous n'en mettez, vous,
A vuider quatre pots du nectar le plus doux.
Lors en proie aux transports que ce jour fait renaître
Je me mets à battre des mains,
Et réveille en sursaut mon Maître.
Le puissant Esculape & sa reptile cour
Ont déjà disparu du temple:
Mais peignez-vous Plutus, peignez-vous à l'entour
Notre empressement sans exemple;
Comme chacun de nous à l'envi le contemple.
Nous n'eûmes d'autre soin jusqu'au lever du jour,
Jour fortuné, par qui notre front se déride!
Jour propice où le Dieu qui guérit les perclus,
En rendant la vue à Plutus,
Aveugle à jamais Néoclide!

MYRRHINE.

Vive Esculape en qui brille un si grand pouvoir!
Mais, dis, que fait Plutus?

CARIE.

Dans peu vous l'allez voir;
Suivi d'une honnête recrue.

Il lui faut bien le tems de percer la cohue
De tous les gens de bien, mourans de faim jadis,
Et par lui tout-à-coup dans ce jour enrichis.
Celui-là, pour le voir, sur son voisin se rue;
L'un se pend à son cou, l'autre baise ses mains.
J'ai distingué, pourtant, tels de nos Publicains,
Qui, d'un œil envieux, contemplant la fortune,
Enrageoient dans leur cœur de la voir si commune.
Tout le reste se livre au plus charmant transport.
L'air retentit de cris, & la terre au loin tremble.
Sous tant d'écervellés qui courent tous ensemble,
Et sautent sans mesure, ou chantent sans accord.
Allons, unissons-nous à leur bande joyeuse.
Couronnons-nous de fleurs; la Disette ennuyeuse
Ne s'en viendra plus nous crier
Que les grains manquent au grenier.

MYRRHINE.

Oui, c'est bien dit, de par Hécate!
Je prétends au plaisir me livrer en ce jour;
Et comme aux bons avis je ne suis point ingrate,
Tu feras du gâteau que je vais mettre au four.

CARIE.

Ils viennent; hâtez-vous; & trève de langage.

MYRRHINE.

Je te laisse & vais là-dedans
Leur apprêter les dons qui sont d'usage.

CARIE.

Courez, tandis que moi je recevrai nos gens.

## SCÈNE III.

### CARIE, PLUTUS, CHRÉMYLE, suite.

PLUTUS.

Avant tout, je t'adore, ô source de lumière!
Soleil, & toi divinité guerrière,
Redoutable Pallas!
Et toi divin Cécrops, dont je vois les États.
Sans mentir, je rougis de ma honte passée.
Quels gens j'avois choisis pour leur verser mes dons!
Hélas! sans le savoir & contre ma pensée,
Entouré de méchans, je rejettois les bons.
Ce train-là va cesser & je ferai connoître
Qu'à regret j'engraissois le parjure & le traître.

CHRÉMYLE, *à la foule.*

La peste vous étouffe! au diable les amis,
Qui nous viennent sitôt qu'on nous fait enrichis!
Ils m'ont brisé, je pense, à force de caresse.
De couronnes, de fleurs, je suis presque accablé.
Que de cliens fâcheux! quel concours! quelle presse!
Qui ne m'a point souri? Qui ne m'a point parlé?
Qui ne m'a point fêté, complimenté, foulé?

## SCÈNE IV.

MYRRHINE, les Acteurs précédens.

MYRRHINE.

Soyez le bien venu dans ce jour d'allégresse,
Mon cher, mon bien-aimé mari;
Vous que non moins fort je chéri,
Notre hôte! permettez (l'usage le commande)
Qu'avant tout à vos pieds je mette cette offrande.

PLUTUS.

Non, je ne saurois m'y prêter.
Je dois porter chez vous, & non rien emporter.

MYRRHINE.

Souffrez du moins que je répande
Sur vous, à pleines mains, ces bagatelles-ci.

PLUTUS.

Non pour le présent, grand merci.
Quand nous serons chez vous je promets d'y souscrire.
Mais ici, ne faisons pas dire
Qu'à l'exemple de cet Auteur
Qui fait jetter des noix (*) au nez d'un Précepteur,

(*) On ne sait plus sur quelle Comédie ni sur quel Auteur tomboit cette satyre. Mais on voit qu'en général Aristophane

Nous cherchons du Public à flatter le délire ;
Et que, par ce moyen, peu propre à faire honneur,
Nous visons à le faire rire.

MYRRHINE.

L'avis est bon, seigneur Plutus,
Je remporte mes fruits, & sans bruit me retire :
Aussi bien, je vois Xénicus (*)
Qui déjà s'apprêtoit à se jetter dessus.

*Fin du troisième Acte.*

---

blâmoit tous ces ressorts étrangers au sujet & à l'art, qu'employent les Poètes sans génie pour captiver les suffrages de la multitude.

(*) Je fais, comme Madame Dacier, un nom propre de Xénicus. Cependant un Interprète latin traduit *hospes*, c'est-à-dire un étranger. Je ne sais même trop si ce ne seroit pas là le vrai sens, & si Aristophane n'a pas voulu dire :

Aussi-bien j'apperçois un benêt d'étranger
Qui, &c.

ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE *aux Spectateurs.*

QU'IL eſt doux de ſe voir, ſans s'expoſer à rien,
Devenir tout-à-coup un riche citoyen!
Car, quoique nous tenions la fortune en perſonne,
Thémis n'a rien à voir à tout l'immenſe bien
Qu'en ce moment Plutus nous donne!
Cette façon de s'enrichir
Eſt rare, Athéniens, il en faut convenir.
Cérès, de nos greniers occupe tout l'eſpace,
De l'huile plein le puits, de l'or plein des bahus.
Nos tonneaux ſont remplis du nectar de Backhus.
L'air en eſt parfumé juſqu'au bout de la place.
Nous marchons ſur l'ivoire, & notre toit vermeil
Eſt couvert de doux fruits qui ſéchent au ſoleil.
Le baril de vinaigre eſt rempli d'or potable.
Juſqu'au moindre poëlon, la batterie eſt d'or.
Même aux petits palets, ſi nous jouons encor,
C'eſt pièce d'or en main qu'ici l'on y procéde.
Du reſte, grande chère: & quant à ces oignons

Dont jadis nous nous régalions,
De très-grand cœur je vous les cède.
Le front orné de fleurs, mon Maître fait aux Dieux
Un riche & pompeux ſacrifice.
Mais je l'ai laiſſé ſeul en achever l'office;
Car la fumée eſt forte & m'offuſque les yeux.

## SCÈNE II.

CARIE, AGATHON, UN ESCLAVE.

AGATHON.

Suis-moi, garçon; courons au Dieu de la richeſſe.

CARIE.

Ouais! quel eſt celui-ci!

AGATHON.

Un homme qu'autrefois
Vous avez vu dans la détreſſe,
Dont le ſort aujourd'hui comble tout les ſouhaits.

CARIE.

C'eſt quelque homme de bien qu'enfin Plutus careſſe.

AGATHON.

Ami, vous dites vrai.

CARIE.

Mais que deſirez-vous?

AGATHON.

Rendre grace à Plutus des biens versés sur nous.
Car voici mon histoire : à la mort de mon père,
Gros héritage fut mon lot.

CARIE.

Comment usâtes-vous de ce bien?

AGATHON.

En vrai sot;
Né généreux, sensible au cri de la misère,
J'assistai mes amis, je prévins leurs besoins;
A m'épuiser en dons, je mettois tous mes soins;
Et pensois ne pouvoir mieux faire.

CARIE.

J'entens; votre ruine à-peu-près s'en suivit?

AGATHON.

Ruine très-complette.

CARIE.

Et le bon cœur servit
A vous faire éprouver vous-même la misère.

AGATHON.

Vous l'avez deviné. Tant que le sort me rit,
Je ne doutai de rien; je me dis à moi-même :
» Donnons; rien n'est plus doux; rien n'est plus sensé
» même;
» Car si quelque infortune un jour vient m'assaillir,
» J'aurai semé pour recueillir.

J'en fis, hélas! l'épreuve la plus dure;
Je me vis ruiné. Dans cette conjoncture
J'implorai mes amis, mais j'en fus éconduit.
L'un m'envisage & feint de ne me pas connoître;
L'autre, à mon seul aspect se détourne & s'enfuit.

CARIE.

De vos malheurs, encor, ils plaisantoient peut-être.

AGATHON.

Oui, j'en ai vu plus d'un rire perfidement
Quand on vendit mes biens.

CARIE.

Tant mieux. Présentement,
Dans cet état pompeux vous voyant reparoître,
Ils ne riront plus tant.

AGATHON.

Ah! que ne dois-je pas
A Plutus, qui me venge ainsi de ces ingrats?

CARIE.

Mais, par la barbe d'Esculape!
A quoi bon, dites-moi, cette méchante cape (*)
Que porte ce Valet? C'est donc un *qui-pro-quo*?

(*) Le Valet d'Agathon porte sous son bras & laisse voir en partie une méchante capotte & une méchante chaussure.

AGATHON.

Non ! je viens à Plutus en faire un *ex-voto.*

CARIE.

J'entends, j'entends ; en un tems plus propice,
C'eſt avec ce manteau, qui pour lors étoit bon,
Qu'on vous reçut novice aux grands myſtères?

AGATHON.

Non ;
Mais avec lui j'ai ſu diſcerner plus d'un vice ;
Et voir mes faux amis ſous un aſpect nouveau,
J'ai paſſé treize hivers ſous ce méchant manteau.

CARIE.

Les vieux ſouliers auſſi ſeront-ils de l'offrande ?

AGATHON.

Étant de même date, ils ſuivront le cadeau.

CARIE.

A venir voir vos dons, la preſſe ſera grande,
La peſte ! pour Plutus le rare & fin morceau !

## SCÈNE III.

SYCOPHANTE, les Acteurs précédens; UN TÉMOIN.

SYCOPHANTE.

O Dieux! que je ſuis miſérable!
Je cède au poids du revers qui m'accable.
O fortune! ô du ſort trop déplorable jeu!
Oui, cent maux, mille maux, c'eſt dire encor trop peu;
Cent mille & mille maux ont fondu ſur ma tête.
Comment ſoutenir ſeul une telle tempête?

CARIE.

Par Apollon, & tous les Dieux
Préſervateurs des maux contagieux!
Qu'a donc ce pauvre homme à ſe plaindre?

SYCOPHANTE.

Quoi donc? je me tairois! Je pourrois m'y contraindre?
Lorſqu'on me ravit tout, lorſque j'ai tout perdu,
Grace à votre Plutus clair-voyant devenu.
Ç'en eſt fait de toute juſtice,
S'il ne devient aveugle une ſeconde fois.

AGATHON.

Je vois pourquoi cet homme eſt réduit aux abois:

C'eſt quelque ſcélérat. Il eut le ſort propice
Quand Plutus vit moins clair à placer ſes préſens.
Ce jour, pour ſes pareils, n'eſt pas de bon auſpice.

CARIE.

Si la choſe eſt ainſi, Plutus eſt d'un grand ſens.

SYCOPHANTE.

Où donc eſt-il ce Dieu dont on chantoit merveilles;
Dont on crioit à nos oreilles,
Qu'il alloit combler tous nos vœux?
Combien, plutôt, par lui vont être malheureux!

CARIE.

Malheureux? eh! qui donc?

SYCOPHANTE.

Moi, vous dis-je.

CARIE.

En ce cas;
Foin de toi! car Plutus n'en veut qu'aux ſcélérats.

SYCOPHANTE, *enviſageant Agathon.*

Par Jupiter! c'eſt vous qui fûtes ſon complice;
Tous les biens que j'avois en vos mains ont paſſé.

CARIE.

Le hardi Sycophante!

AGATHON.

Il faut qu'il ſoit preſſé
De quelque urgente faim.

SYCOPHANTE.

Je prétends en Justice
Vous aller dénoncer. Allons ; qu'il soit gêné.

CARIE.

Pleure seul, malheureux ! & lamente à ton aise.

AGATHON.

Protecteur des humains, Jupiter ! qu'il te plaise
Punir ainsi tout délateur.
Jamais plus justement la Grèce, en ton honneur,
N'aura brûlé l'encens.

SYCOPHANTE.

Faut-il donc qu'on m'affronte,
Après m'avoir indignement pillé ?
Dis-moi, peux-tu nier, pendart, avoir volé
Ce riche vêtement ? toi qu'on voyoit, sans honte,
Porter hier encore un habit en lambeaux.

AGATHON.

Je te laisse aboyer sans craindre ta morsure.
Tiens, vois-tu cet anneau, le meilleur des anneaux
Que fabrique Endamon (*) ?

(*) Charlatan qui fabriquoit & débitoit fort cher des anneaux d'une certaine composition à laquelle il attribuoit de grandes vertus contre la rage ; de même à-peu-près que de nos jours d'autres charlatans débitent des anneaux qu'ils assurent guérir de la migraine.

CARIE.

Oui, la recette eſt ſûre
Contre la rage; mais contre les délateurs
Je ne m'y fierois pas.

SYCOPHANTE.

Eh! quoi? nouvelle injure?
Forgeons, pour m'en venger, contre eux quelqu'impoſture.
(*à ſon Témoin.*)
Je te prens à témoin que voici deux filoux
Qui du plus noir complot, comme je conjecture,
S'occupoient en ſecret: parlez; que faiſiez-vous?

CARIE.

Nous formions le complot de te rouer de coups.

SYCOPHANTE, *affectant de ſentir quelque bonne odeur.*

Que ſens-je?... A mes dépens ils vont ſouper je penſe.
(*Il va flairer à la porte.*)

CARIE.

Bientôt, tu vas nous voir occupés de ce ſoin.
Que puiſſes-tu crever, ainſi que ton témoin,
A l'aſpect de notre abondance!

SYCOPHANTE.

(*faiſant l'acte de flairer.*)
Ils ne le nieront pas, hum! hum!
Car d'ici je ſens le parfum

Des mêts exquis qu'on porte ſur leur table.
Hum! hum! hum! hum! hum! hum! le fumet délectable!

AGATHON.

Je t'y prends à flairer la cuiſine d'autrui.

CARIE.

Eh! non, c'eſt qu'il (*) friſſonne: il fait froid aujourd'hui!
Et le manteau qu'il a, paroît de vieille date.

SYCOPHANTE.

Par Jupiter! & par Hécate!
Dois-je me voir en bute à cette indignité,
Moi, qui de ma Patrie ai ſi bien mérité?

AGATHON.

Patriote, qui, toi?

SYCOPHANTE.

Je le ſuis, ou perſonne.

AGATHON.

Réponds aux queſtions qu'on va te faire.

SYCOPHANTE.

Eh! bien?

(*) Carie dit: Sycophante ne *flaire* pas, mais *friſſonne* parce qu'il a froid. Cette plaiſanterie, ſi ç'en eſt une, n'eſt aſſurément pas des meilleures: auſſi n'eſt-ce pas ſur de pareils traits qu'il faut ſe former une idée d'Ariſtophane.

AGATHON.

Comment, pourquoi, par où te crois-tu citoyen?
Te devons-nous les fruits de l'été, de l'automne?
Es-tu cultivateur?

SYCOPHANTE.

Vous me la donnez bonne!

CARIE.

*Il détaille* peut-être, il a quelque trafic.

SYCOPHANTE.

Oui, je vis de (*) détails; c'eſt aſſez là mon tic.

AGATHON.

Dans quel corps de métier?

SYCOPHANTE.

Mais, dans aucun, j'eſpère.

AGATHON.

Eh! de quoi donc vis-tu faquin! de ne rien faire?

SYCOPHANTE.

Je ſuis le ſurveillant, l'Argus de la Cité.

---

(*) *Ce jeu de mots*, tout *jeu de mots* qu'il eſt, n'a rien de trivial; & même il produit un effet très-comique. Pourquoi? c'eſt qu'il fait ſcène; c'eſt qu'il naît moins des mots, que des choſes & de la ſituation.

AGATHON.

Qui, toi?

SYCOPHANTE.

Oui, moi, vous dis-je; & mon récit l'éclaire
Sur tous les gens de probité.

AGATHON.

Vil eſpion ! il te ſied bien
A toi, traître, impudent, fauſſaire,
De te donner ici pour un bon citoyen.

SYCOPHANTE.

Dites un citoyen à l'État néceſſaire,
Et dont on doit louer le noble ſavoir faire.

AGATHON.

Quoi? fouiller, fureter, dans les ſecrets d'autrui,
C'eſt un art que l'on doit eſtimer aujourd'hui?

SYCOPHANTE.

Pourquoi non? n'eſt-il pas & louable & proſpère
D'être le défenſeur & des loix & des mœurs?

AGATHON.

Mais ce glorieux miniſtère,
Dans notre Ville & dans tous les États,
Appartient aux ſeuls Magiſtrats.

SYCOPHANTE.

Qui donc accuſera, ſelon vous?

AGATHON.

Que t'importe?

SYCOPHANTE.

Oh! cela m'importoit de ſorte,
Que d'un tel ſoin mon zèle a voulu ſe charger.

AGATHON.

Voilà nos intérêts entre des mains bien pures!
Ah! ſans te dévoüer aux noires impoſtures
Que n'es-tu reſté libre au coin de ton foyer?

SYCOPHANTE.

Je hais l'inaction, je crains de m'ennuyer.

AGATHON.

Quoi? tu veux perſiſter dans ta vile induſtrie?

SYCOPHANTE.

Je n'en changerois pas, quand aux dons de Plutus,
Je joindrois le produit des États de Battus (*).

AGATHON *indigné.*

Sur l'heure, manteau bas.

CARIE *à Sycophante.*

C'eſt-à-vous que s'adreſſe
Un tel propos, mon bel ami.

---

(*) C'eſt-à-dire, quand vous joindriez encore, pour me tenter, aux richeſſes de Plutus, tout ce que la Cyrénaïque tire de l'étranger par le commerce du benjoin. La capitale de la Cyrénaïque étoit Cyrène, fondée jadis par Battus.

AGATHON.

Ces souliers sont de trop aussi.

CARIE *à Sycophante.*

C'est vous, ne vous déplaise, oui, vous que l'ordre presse.

SYCOPHANTE.

Ciel! à l'aide! eh! quoi? nul ne vient me secourir?

CARIE *le détroussant.*

Vous êtes un ingrat, voyant à vous servir
Combien je mets & de zèle & d'adresse.

SYCOPHANTE.

En plein jour se voir nud! O sort plein de rigueur!

CARIE.

Digne prix de l'emploi dont tu te fais honneur.

SYCOPHANTE.

Prenez garde à ce que vous faites....
(*Il regarde autour de lui.*)
Encor, si j'avois mon Témoin!

CARIE.

Ton exemple l'effraye; il est déjà bien loin.

SYCOPHANTE.

Ah! mes disgraces sont complettes!
A l'aide! à l'aide! à l'aide!

CARIE.

Il ose encor crier?

SYCOPHANTE.

Au secours! au secours!

CARIE.

Laissez-moi déployer
Ce vieux manteau troué qu'à Plutus on réserve,
A couvrir ce faquin autant faut-il qu'il serve.

AGATHON.

Comment faire? A ce Dieu, c'est un don consacré.

CARIE.

Eh! dites-moi, pouvez-vous à son gré
Mieux placer ce présent, cet habit de misère,
Que sur le dos d'un scélérat?
Quant à Plutus, il faut lui faire
Un don où brille plus d'éclat.

AGATHON.

Quoi? la chaussure aussi?

CARIE.

C'est un point nécessaire.
Il faut la pendre au col de ce bon citoyen.....
( *Il lui pend la chaussure au col.* )
Voilà le vœu rempli.

AGATHON.

Tu m'acquittes fort bien,

SYCOPHANTE.

Allons; il faut vuider la place,
Puiſque ceux-ci ſont les plus forts,
Mais ſous le grand figuier ſi, dans cette diſgrace,
Je puis trouver quelqu'un de mes conſorts,
Je ſaurai de Plutus tirer prompte vengeance.
Nous verrons de quel droit il change ainſi l'Etat,
Sans conſulter ni Peuple ni Sénat,
Oui, pour le déférer, courons en diligence.

(*Il ſort.*)

AGATHON *au Sycophante qui ſe retire.*

Te voilà revêtu de mon ancien harnoi,
Va te chauffer aux bains; c'étoit-là mon emploi.

CARIE.

Oui, c'étoit bon pour vous, qu'on ſavoit honnête homme;
Mais celui-ci, je veux bien qu'on m'aſſomme,
Si le baigneur ſouffre un moment
Un tel fripon chez lui paroître ſeulement.
Mais puiſque le déſir vous preſſe
D'aller remercier le Dieu de la Richeſſe,
Que tardez-vous? Entrez dans cet appartement.

SCÈNE

## SCÈNE IV.

### UNE VIEILLE, CHRÉMYLE, TROUPE DE VILLAGEOIS.

LA VIEILLE.

Mes bonnes gens, il me feroit utile
De favoir en quelle maifon
Plutus à choifi fon afyle.

UN VILLAGEOIS.

La belle enfant, c'eft chez Chrémyle.
Tenez ; vous y voilà tout juftement.

LA VIEILLE.

Ah ! bon !
Faut-il frapper ?

CHRÉMYLE.

Il n'eft pas néceffaire,
Là ! me voici. Sus donc ; contez-moi votre affaire

LA VIEILLE.

Mon bon ami, je viens vous porter mes regrets.
Oui, depuis que Plutus a recouvré la vue,
Je fouffre.... vous voyez une femme éperdue....
Je fuis malheureufe à l'excès.

CHRÉMYLE.

Quoi donc étiez-vous délatrice,
Comme celui qu'on vient d'éconduire à l'inſtant ?
On dit que de Plutus il eſt fort mécontent.

LA VIEILLE.

Ah ! vous me faites injuſtice
Qui, moi? de ces gens-là? fi donc!

CHRÉMYLE.

Je m'étois trompé ; oui ſans doute....
Mais vous m'avez bien l'air d'aimer un peu la (*) goute,
Eh ! que ne parlez-vous ? entrez céans.

LA VIEILLE.

Non, non.

CHRÉMYLE.

Mais....

LA VIEILLE.

Ce n'eſt pas Backhus qui trouble ma raiſon.

CHRÉMYLE.

Oh ! oh ! quel eſt donc ce myſtère?

---

(*) Une femme adonnée à l'ivrognerie, ne feroit guères de miſe ſur notre Théâtre : mais Ariſtophane, quoi qu'on en puiſſe dire, n'a pu & n'a du peindre que les mœurs de ſon tems.

LA VIEILLE.

C'eſt bien une autre paſſion.

CHRÉMYLE.

Vous auriez une tendre affaire?
Contez, contez cela.

LA VIEILLE.

Je ne veux rien vous taire.
J'aimois certain adoleſcent,
Beau, doux, charmant, frais comme roſe,
Il eut fort peu d'argent comptant:
Mais il étoit ſi complaiſant!
Auſſi diſpoſoit-il chez moi de toute choſe.

CHRÉMYLE.

Encor, qu'exigeoit-il?

LA VIEILLE.

Hélas! ſi peu que rien;
Et preſque autant que ma perſonne,
Il ſembloit reſpecter mon bien.
Tantôt il me diſoit: *mignonne,*
*Sous un bel habit neuf je vous plairois bien mieux;*
Tantôt: *vénérable matrone,*
*J'ai regret quelquefois de paroître à vos yeux*
*Dans un équipage auſſi vieux:*
Tantôt enfin: *j'aurois des emplettes à faire;*
*Je voudrois bien à ma ſœur, à ma mère*

G ij

*Donner des robes de saison:*
*Et puis j'attends du bled qui vient pour la maison.*
Moi, de tout mon argent payant sa retenue,
J'admirois chaque jour sa conduite ingénue.

CHRÉMYLE.

Ce garçon-là, par Apollon!
Eut beaucoup de discrétion.

LA VIEILLE.

Quand pour prix de sa complaisance,
Je lui voulois offrir quelque don d'importance,
Il le refusoit: j'insistois:
De ses refus je me désespérois;
Alors se faisant violence,
Il acceptoit; mais me laissoit sentir
Que c'étoit pour garder long-tems mon souvenir.

CHRÉMYLE.

A quel excès ce jeune homme vous aime!

LA VIEILLE.

Il n'en est rien, à l'instant même
J'en ai fait l'épreuve.

CHRÉMYLE.

Comment?

LA VIEILLE.

Oui, je viens d'envoyer à ce perfide amant
Un présent, que j'avois composé dès l'aurore

Du mêlange des dons de Pomone & de Flore,
Le faisant prévenir qu'au soir
Il m'attendit; que je le viendrois voir.

CHRÉMYLE.

La réponse au message?

LA VIEILLE.

Elle est dure & superbe.
Il a tout rejetté bien loin avec mépris,
En ajoutant par forme de proverbe,
*Que les Milésiens étoient braves* (*) *jadis*.

CHRÉMYLE.

Le gaillard n'est pas sot, pressé par la famine,
D'aimer la vieille Dame il a su faire mine.
Mais graces à Plutus, ayant changé d'état,
Il se montre aujourd'hui d'un goût plus délicat.

LA VIEILLE.

J'atteste tous les Dieux qu'avant cette journée
Sa vue à mes regards paroissoit enchaînée,
On le voyoit chez moi, venir à tout instant.

CHRÉMYLE.

Dites qu'il y venoit courtiser votre argent.

LA VIEILLE.

S'il me voyoit quelque tristesse,
Il ne savoit quelle caresse

(*) Comme qui diroit : *le tems passé n'est plus.*

Employer à ma guérison;
Il m'appelloit son chou, son petit canneton.

CHRÉMYLE.

Tout cela finissoit (ici soyons sincères)
Par vous faire un honnête emprunt.

LA VIEILLE.

Un jour que dans mon char j'allois aux grands mystères,
Ayant remarqué que quelqu'un
Me regardoit beaucoup, & témoignoit s'y plaire,
Il me fit au logis retourner de colère,
Là, se livrant à ses transports jaloux,
Par un excès d'amour il m'assomma de coups.

CHRÉMYLE.

Il étoit très-jaloux, la preuve en est complette,
Non, tout-à-fait, de vous; mais de votre cassette.

LA VIEILLE.

La beauté de mes mains sur-tout lui plaisoit fort.

CHRÉMYLE.

Oui, quand il vous voyoit les mettre au coffre fort.

LA VIEILLE.

Il leur trouvoit (du moins paroissoit-il le croire)
Le vrai goût du nectar....

CHRÉMYLE.

Quand vous versiez à boire.

LA VIEILLE.

Dans ma perſonne il idolâtroit tout;
Et de la tête aux pieds je lui ſemblois parfaite.

CHRÉMYLE.

Au moins ſavoit-il bien déguiſer ſon dégoût:
C'eſt ainſi qu'on empaume une vieille coquette.

LA VIEILLE.

Je venois donc ici me plaindre au Dieu Plutus.
Puiſque parmi ſes attributs
La bienfaiſançe a la première place,
De lui, par votre appui, j'oſe attendre une grace.

CHRÉMYLE.

Eſpérez tout; Plutus ne ſait rien refuſer.

LA VIEILLE.

Je ceſſerai de l'accuſer
Quand il m'aura rendu ma charmante conquête.

CHRÉMYLE.

Vous aviez donc bien lieu d'en être ſatisfaite?

LA VIEILLE.

Il me juroit que ſes amours.
Dureroient autant que mes jours,
Tant pour moi ſa flamme étoit forte!

CHRÉMYLE.

Ah! vous verrez qu'il vous croit morte.

LA VIEILLE.

En effet, je péris, je suis morte déjà.
Regardez-moi plutôt.

CHRÉMYLE *se bouchant le nez.*

Mais, oui; je sens cela

LA VIEILLE.

Je séche, je languis, & ma maigreur est telle,
Qu'en un besoin par un anneau
Vous me feriez passer.

CHRÉMYLE.

Dites par un cerceau.

LA VIEILLE.

Ah! j'apperçois mon infidèle,
Il est prié, je pense, à quelque grand repas,
Où le vin ne manquera pas.

CARIE.

Oui, car il tient en main, la torche fortunée,
Et s'avance, de fleurs la tête couronnée.

## SCÈNE V.

LA VIEILLE, CHRÉMYLE, NÉOCARÈS, TROUPE DE VILLAGEOIS.

NÉOCARÈS, *à la Vieille froidement.*

Ah ! ah ! c'est vous, je crois, ... bonjour.

LA VIEILLE.

Que dit-il là?

NÉOCARÈS.

Mignonne surannée,
Qu'en peu de tems vous vous êtes fanée !

LA VIEILLE.

Malheureuse !... Voyez les affronts qu'il me fait.

CHRÉMYLE.

Depuis long-tems, sans doute, il ne vous a point vue.

LA VIEILLE.

Le traître hier encore à ma table buvoit.

CHRÉMYLE.

Le vin sur ce galant fait un étrange effet :
D'autres en prennent la berlue,
Mais lui, je pense, en voit plus net.

NÉOCARÈS.

Par Neptune, & Saturne, & l'antique Cybele !
Que de rides je trouve à présent dans vos traits

LA VIEILLE, *pleurant.*

Hi! hi! hi! hi! hi! hi! quelle injure cruelle!
N'avancez pas du moins ce flambeau de si près.

CHRÉMYLE.

Elle a raison. La vieille mèche,
Comme on dit, s'enflamme de peu;
Toute sa personne est si sèche,
Qu'approchez d'elle une flammèche,
Et vous allez la voir en feu.

NÉOCARÈS.

Amusons-nous plutôt à quelque petit jeu.

LA VIEILLE.

Où donc?

NÉOCARÈS.

Là-même

LA VIEILLE.

A quels jeux?

NÉOCARÈS.

Aux gageures.

LA VIEILLE.

Comment?

NÉOCARÈS.

Oui, nous jouerons des bagatelles pures;
Nous parierons, aux noix, le compte de vos dents.

CHRÉMYLE.

Soit, j'en ferai; parbleu! j'aime ces passe-tems.
Je parie un triton que, sans en rien rabattre,
Le nombre complet de ses dents
Se monte encore à trois ou quatre.

NÉOCARÈS.

Allons, payez.

CHRÉMYLE.

Comment?

NÉOCARÈS.

Oui, vous avez perdu.

CHRÉMYLE.

Il faut....

NÉOCARÈS.

Vous payerez; la chose est toute claire:
Vous gagez pour trois dents?

CHRÉMYLE.

C'est un point convenu.

NÉOCARÈS.

La belle vous dira qu'elle est à sa dernière.

LA VIEILLE.

Mon visage, perfide, est tout baigné de pleurs.
Faut-il que tant de Spectateurs
Soient les témoins de ma disgrace?

NÉOCARÈS.

Ne vous contraignez pas; inondez-vous la face;
Baignez bien ce museau charmant.

CHRÉMYLE.

Oui, mais mon embarras est de savoir comment
Le plâtre & le carmin, dont ce minois de rose
Chaque jour se compose,
Tiendront contre un pareil torrent.

LA VIEILLE *se fâchant des railleries de Chrémyle.*

Mais vous, pour un barbon, vous aimez bien à rire!

NÉOCARÈS *prenant occasion de ces dernières paroles, pour contrefaire la jalousie.*

Qu'est-ceci? je pense en effet
Qu'il vous caressoit, le bon sire.

LA VIEILLE, *ingénuement.*

Eh! non, de par Vénus! personne n'y pensoit.

NÉOCARÈS, *à Chrémyle.*

Pardonnez, je craignois que votre humeur badine,
Près de cette beauté....

CHRÉMYLE.

Non, de par Proſerpine !
A cela près, ſavez-vous bien
Que je prends part à ce qui la chagrine ?
Au vrai, pourquoi briſer un ſi charmant lien ?
Pourriez-vous bien haïr cette aimable orpheline ?

NÉOCARÈS, *jouant le paſſionné.*

La haïr ! je l'adore, & mes tranſports jaloux....

CHRÉMYLE.

Elle ſe plaint pourtant amèrement de vous.

NÉOCARÈS.

Surquoi ſa plainte roule-t-elle ?

CHRÉMYLE.

Sur l'offenſe la plus cruelle.
Comment ? à ſon billet répondre avec mépris ;
Que *les Miléſiens étoient braves jadis* ?

NÉOCARÈS, *ſur le ton tragique.*

Vous prenez, je le vois, le parti de la belle,
Un ſi vif intérêt aiſément vous décèle ;
Ceci fort loin, Seigneur, pourroit être porté....
Mais nous n'en viendrons point à cette extrêmité.

CHRÉMYLE.

Comment donc ? Que voulez-vous dire ?

NÉOCARÈS, *toujours héroïquement.*

Je respecte votre âge ; un autre assurément
Ne m'eût fait reculer que difficilement ;
J'aurois su disputer la conquête où j'aspire :
Mais, si c'est vous, Seigneur, je me retire,
Je vous la cède donc, quelques soient ses appas.

CHRÉMYLE.

Il est à parier que vous en êtes las.

NÉOCARÈS.

Franchement, quand je suis près d'elle, seul à seule ;
Je me crois, peu s'en faut, avec ma trisayeule,

CHRÉMYLE.

Cependant, d'un grand goût, vous buviez de son vin ;
Un buveur, de la cruche aime jusqu'à la lie.

NÉOCARÈS.

Mais non pas quand elle est aigrie.

CHRÉMYLE.

Là-dedans vos débats prendront peut-être fin.

NÉOCARÈS.

Le dessein qui chez vous m'amène,
C'étoit de venir à Plutus
De ces fleurs présenter l'étrenne.

LA VIEILLE.

Il faut aussi que j'entre.

NÉOCARÈS.

Oh ! je n'entre donc plus.

CHRÉMYLE.

Bon! bon! ne craignez rien; vous prendra-t-on de force?

NÉOCARÈS, *à Chrémyle.*

Sous cette caution, je ſuivrai donc vos pas.

LA VIEILLE, *à Néocarès.*

Traître! je ne te quitte pas.

CHRÉMYLE.

Par Jupiter! je penſe que l'écorce
A l'arbre tient moins fermement,
Que cette vieille folle à ſon volage amant.

*FIN DU QUATRIÈME ACTE.*

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CARIE, MERCURE.

CARIE.

Quel bruit ai-je entendu ? Qui donc à cette porte
Peut heurter de la ſorte ?
*( Il ouvre.)*
Perſonne ne paroît !... ſeroit-ce quelque eſprit ?

MERCURE, *inviſible à Carie.*

Hola! Carie, hola!...
*( Il touche Carie de ſon caducée & ſe fait voir.)*
Qu'eſt-ce qui t'ébahit ?
Eh ! bien ? commences-tu bientôt à me connoître ?

CARIE.

*(ſurpris.)* *(revenu à lui.)*
C'eſt Mercure!... Il paroît que vous vous gênez peu.

MERCURE.

J'allois briſer porte & fenêtre,

Pour

Pour peu qu'on eût tardé de m'ouvrir... Ventrebleu !
Qu'on se hâte ; à mes yeux fais descendre ton maître.

CARIE.

Cela presse-t-il fort ?

MERCURE.

Amène aussi ses gens.

CARIE.

Est-ce tout ?

MERCURE.

Non, sa femme, ses enfans,
Son chien, son chat, son âne & toute sa famille,
Et toi-même, sur-tout, bon drille !

CARIE.

Eh ! pourquoi faire, s'il vous plaît ?

MERCURE.

C'est que de votre engeance entière,
Jupiter veut ici ne faire qu'un paquet
Et vous envoyer tous au fond de la rivière.

CARIE.

J'ai vu le tems qu'on fustigeoit
Les porteurs indiscrets de semblable nouvelle ;
Mais, dis-nous, depuis quand, comment, à quel sujet,
L'ire de Jupiter contre nous s'arme-t-elle ?

MERCURE.

Depuis qu'un crime affreux vous rend tous à ses yeux
Également ingrats, profanes, odieux.
Oui, depuis que Plutus a recouvré la vue,
Nos autels sont déserts : pas un seul grain d'encens,
Pas le moindre gâteau, pas la moindre laitue,
Et tous les Dieux au croc peuvent pendre leurs dents.

CARIE.

Ma foi, c'est de leur part le parti le plus sage;
Et, crois-moi, cet antique usage
De charger leurs autels d'offrandes, de présens,
Entre nous, ne doit pas revenir de long-tems.
Aussi, Messieurs de l'Empirée,
Pourquoi, quand de nos dons vous vous engraissiez tous,
Tranquillement assis sur la voûte azurée,
A peine à nos besoins seulement pensiez-vous?

MERCURE.

Je t'abandonne mes confrères;
Prenne qui veut leur cause en main,
J'ai bien assez, vraiment, de mes propres affaires,
C'est pour moi que je parle; & pour tout dire enfin,
Si j'ai quitté le Ciel, c'est que j'y meurs de faim.

CARIE.

Ce Dieu-là n'est pas sot.

MERCURE.

Avant l'heure maudite

Où Plutus du soleil à revu la clarté,
Dès la pointe du jour, combien j'étois fêté!
Étoit-il hôtellière à s'enrichir instruite,
Qui dans le doux espoir de duper bien des sots,
Négligeât de m'offrir les plus exquis gâteaux?
Aujourd'hui, ç'en est fait, plus de dons, plus d'offrande.

CARIE.

Tu mérites ton sort; car dès qu'il arrivoit
Pour ces honnêtes gains qu'on fut mis à l'amende,
Mercure, bien repû, dans sa barbe en rioit.

MERCURE.

Bontems, reviendrez-vous? table toujours friande,
Biscuits où dominoit le parfum de l'amande,
Gâteaux du Mercredi, qu'êtes-vous devenus?

CARIE.

La mode en est passée & ne reprendra plus.

MERCURE.

O vous que j'avalois, éclanches non légères!

CARIE.

Cela te rendoit lourd: danse & saute aujourd'hui.

MERCURE.

Vous que j'engloutissois, entrailles victimaires!

CARIE.

Quel convive! à juger de ses plaintes amères,
Le mal d'Érésicthon s'est emparé de lui.

MERCURE.

Et vous, jus de Backhus, qu'on me versoit par muid.

CARIE.

Tantpis ; ce qu'il te faut, c'est de l'eau toute claire.
Le vin ne peut que nuire à cerveau mal timbré.

MERCURE.

Dis-moi, veux-tu me rendre un service sincère?

CARIE.

Oh ! parle, deux plutôt ; j'oblige de bon gré.

MERCURE.

Va-t-en là-dedans, pour me plaire,
Dérober sur l'autel quelque quartier d'agneau.

CARIE.

A cela près, pour toi je suis prêt à tout faire.

MERCURE.

Quoi ? tu me refuses maraud !
Pourtant, quand certain soir tu dégarnis l'office,
Mercure à ton larcin ne fut-il pas propice ?

CARIE.

C'est que tu comptois bien avoir part au gâteau.

MERCURE.

Oui, mais tu mangeas tout, jusqu'au dernier morceau,
Sans rien garder pour moi, ton fidèle complice.

CARIE.

Complice tant que tu voudras;
Quand je reçois les coups, nous ne partageons pas.

MERCURE.

De ces misères-là, quoi, t'occuper encore?
Maintenant riche & des plus opulens,
Tel souvenir te déshonore.
Laisse-moi donc entrer.

CARIE.

Pour habiter céans
Tu quitterois les Cieux?

MERCURE.

Les Cieux les plus brillans;
Pour entrer chez Chrémyle, oui, c'est toi que j'implore.

CARIE.

Déserter ton pays? Le méchant citoyen!

MERCURE.

La patrie est aux lieux où l'on se trouve bien.

CARIE.

Mais à quoi t'employer?

MERCURE.

A garder votre porte.

CARIE.

Va, va, de nous garder nous n'avons plus besoin;
Plutus est éclairé.

MERCURE.

Je vendrai votre vin.

CARIE.

Nous boirons tout, mon cher.

MERCURE.

Eh! bien; fais donc en sorte,
Puisque Plutus enfin vous comble de présens,
Que je devienne un de vos intendans.

CARIE.

Plutus n'a pas lui-même une caisse assez forte,
Pour suffire à de tels brigands;
Et ce Dieu désormais ne veut dans son escorte
Que des honnêtes gens.

MERCURE.

Mais vous allez avoir des jeux outre mesure,
Des luttes, des concerts, des divertissemens:
Pour présider à vos amusemens,
Croyez-moi, mes amis, faites choix de Mercure.

CARIE.

Il a plus d'une corde à son arc: touche-la,
L'industrie est utile, & te profitera.

Tu fais comme celui qui, dans l'Aréopage,
Du rang de juge étant exclus, dit : *Quoi ?*
*J'en jeûnerois pour cela davantage ?*
*Non ; faisons-nous huissier ; c'est toujours un emploi.*

MERCURE.

Or sus, entrerai-je ?

CARIE.

Entre ; & pour apprentissage,
Lave au puits cette tête & ces pieds de mouton ;
Afin qu'on sache à quoi tu peux nous être bon.

## SCÈNE II.

CARIE, LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER-SAUVEUR, TROUPE DE VILLAGEOIS.

CARIE.

A ce que vous cherchez puis-je vous être utile ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pourriez-vous m'enseigner où demeure Chrémyle

CARIE.

C'est ici-même.

LE GRAND-PRÊTRE.

Bon ; tant mieux !
Depuis que de Plutus il a guéri les yeux,
Je meurs de faim.

CARIE.

Qui donc pouvez-vous être ?

LE GRAND-PRÊTRE.

L'ami, le confident de Jupiter-Sauveur,
Et du temple voisin le Sacrificateur.

CARIE.

Mourir de faim étant Grand-Prêtre !
Apprenez-moi comment.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hélas ! il le faut bien :
Je vivois de l'autel, l'autel ne rend plus rien.

CARIE.

Eh ! depuis quand ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Depuis que tout le monde,
Grace à votre Plutus, en richesses abonde.
Autrefois un Marchand, qui rentroit dans le port,
Offroit des dons aux Dieux protecteurs de son sort ;
Cet autre appréhendant les yeux de la Justice,
A Jupiter-Sauveur faisoit un sacrifice ;

On me fêtoit auſſi ; c'étoit un grand haſard,
Si des meilleurs repas je n'avois pas ma part.
Que les tems ſont changés ! c'eſt fait de mon office,
Aujourd'hui les humains ont ceſſé le ſervice,
Et les parfums qu'au temple ils portent en préſens,
Sentent un peu plus fort, mais moins bon que l'encens.

CARIE.

Et dans ces nouveaux dons, prenez-vous part encore?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il me vient un projet.

CARIE.

Quel eſt-il ?

LE GRAND-PRÊTRE.

De quitter
Ce je ne ſais quel Jupiter,
Cet inutile Dieu qu'aujourd'hui nul n'implore,
Et de prendre Plutus pour ma Divinité.

CARIE.

C'eſt fort bien fait ; en vérité,
Voilà parler en homme habile,
Le Dieu digne d'encens, c'eſt le Dieu du bonheur ;
Et le vrai Jupiter-Sauveur
Eſt celui qu'on voit chez Chrémyle.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu dis vrai; vive l'or!

C A R I E.

Et quant à Jupiter,
Je suis d'avis qu'on le déplace
Pour loger en son lieu Plutus.

LE GRAND-PRÊTRE.

Sans hésiter;
J'embrasse ce conseil.

C A R I E.

Faites-nous donc la grace
De prendre en mains ces deux flambeaux,
(*aux Villageois.*)
Vous ouvrirez la marche. Et vous qu'on se dispose
A nous suivre, à pas bien égaux,
Vers le temple où Plutus à son apothéose
Va joindre des honneurs nouveaux.
Bon! j'apperçois nos gens, & Plutus suit leurs traces.

## SCÈNE DERNIÈRE.

CARIE, LE GRAND-PRÊTRE, PLUTUS, toute la maison de Chrémyle, VILLAGEOIS, LA VIEILLE, TROUPE D'ATHÉNIENS.

LA VIEILLE, *d'un ton plaintif.*

Moi, que ferai-je (*)?

CARIE.

Allons, la doyenne des Graces!
Prenez-moi ce panier de fleurs,
Qu'il siéra bien sur votre tête!

LA VIEILLE, *inquiette.*

Oui, mais, Néocarès?

CARIE.

Qui? ce tyran des cœurs?
Marchez, marchez toujours; il sera de la fête.

(*) C'est-à-dire : *Quel parti prendrai-je? malheureuse! à quoi me résoudrai-je, &c.* mais Carie affecte de prendre les paroles de la Vieille dans un autre sens, & fait semblant de croire qu'elle demande de l'occupation dans la cérémonie qu'on prépare.

LA VIEILLE.

Puis-je bien m'en flatter ?

CARIE.

Il n'y manquera pas :
Plutus & vous, pour lui vous avez trop d'appas.

LA VIEILLE.

En ce cas, mon cher, je ſuis prête
A porter, de bon cœur, tout ce que tu voudras.

CARIE *la conſidérant affublée de la corbeille.*

La belle ! vous ſavez parer la marchandiſe ;
Et pour parler avec franchiſe,
Tout ce qui ne vaut rien, vous le cachez deſſous.

(*La proceſſion défile, Plutus eſt conduit en pompe au temple de Jupiter*).

TROUPE D'ATHÉNIENS *ſe mettant en devoir de ſuivre & de fermer la marche.*

Ne reſtons pas ici tandis qu'ils s'en vont tous,
Partageons à l'envi le zèle qui les preſſe ;
Et plaçons ſur l'autel le Dieu de la Richeſſe.

*FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.*

# LES GUÊPES,

## COMÉDIE

## EN TROIS ACTES.

CETTE Pièce fut jouée à deux reprifes, la feconde année de la LXXXIX<sup>e</sup> Olympiade, la première fois aux Fêtes Olympiques, & la feconde aux Fêtes Lénéenes, fous l'Arkonte Amynias. On fait le parti que l'immortel Racine a tiré de cette Comédie, de l'aveu même de Molière. C'eft à propos des *Guépes* d'Ariftophane que Racine, dans fa Préface des *Plaideurs*, qui en eft une imitation ingénieufe, a fait obferver à fes Lecteurs François, *qu'ils n'euffent point à rougir de s'être amufés à fa Pièce; & que s'il leur arrivoit par hafard de rire des mêmes chofes que les Athéniens, ils pourroient être à peu près fûrs de n'avoir point ri d'une fottife.*

# PERSONNAGES.

SOSIE, esclave.

XANTHIE, esclave.

PHILOCLÉON, l'un des Juges Athéniens.

BDELYCLÉON, fils de Philocléon.

CHŒUR DE VIEILLARDS, déguisés en Guêpes.

UN HUISSIER.

UN ACCUSATEUR.

UN AUTRE ACCUSATEUR.

UN CHIEN du Bourg Cydathénien, Accusateur.

LABÈS, Chien accusé.

LES PETITS du Chien accusé.

UN ESCLAVE de Philocléon.

ENFANS qui accompagnent les Juges leurs pères.

*La Scène est dans Athènes.*

# LES GUÊPES,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE

SOSIE, *debout*; XANTHIE, *étendu sur le pavé.*

SOSIE.

MALHEUREUX Xanthie; à quelle gêne es-tu là condamné?

XANTHIE.

A faire un apprentissage de sentinelle nocturne.

SOSIE.

Tes côtes devoient ſans doute cette expiation; & ton *ex voto* s'accomplit. Mais, dis-moi, connois-tu bien l'étrange animal qu'on nous a donné en garde?

XANTHIE.

Je ſais combien la conſigne eſt rigoureuſe; mais que veux-tu? un ſommeil invincible s'empare de moi.

SOSIE.

Hélas! mon confrère, ma peau ne court pas moins de danger que la tienne. Je ſens de doux pavots s'emparer malgré moi de mes yeux.

XANTHIE.

Quel conte, ami? quelqu'un t'a donc enforcelé, ou t'a donné quelque philtre?

SOSIE.

Nullement : mais je penſe que c'eſt le Dieu Sabaſius (*) qui m'a envoyé un aſſoupiſſement de cette force.

XANTHIE.

Il appert que nous ſommes tous les deux de la confrairie Sabaſienne; car, en dormant, je viens tout-à-l'heure d'avoir un ſonge extraordinaire, & digne du cerveau d'un Mède ivre.

(*) *Sabaſius* étoit le nom de Backhus chez les Thraces.

SOSIE.

Et moi auſſi, je viens d'avoir une viſion inouie. Mais parle, parle le premier.

XANTHIE.

Je voyois un grand oiſeau de proie, dont le vol paroiſſoit des plus rapides, qui de ſa ſerre tenace eſt venu dans la place aux armes enlever un énorme bouclier que je ſuivois attentivement des yeux: mais au moment où ce bouclier a été abandonné par le raviſſeur, il s'eſt trouvé que ce n'étoit plus un aigle, mais Cléonyme qui jettoit cette arme à terre.

SOSIE.

Ce Cléonyme eſt à-coup-ſûr quelque griphon déguiſé; car ſans cela, comment, je te prie, concevoir un animal, qui, lorſque le danger le preſſe ait la faculté de jetter ſon bouclier ſoit ſur terre, ſoit ſur mer, ſoit dans l'air.

XANTHIE.

Foin de ton rêve, il n'annonce rien de bon à la Cité.

SOSIE.

Eh! quel inconvénient, par tous les Dieux, veux-tu qu'il en arrive?

XANTHIE.

Quoi? un Athénien qui jette ſes armes, n'eſt

pas un fléau pour la République? Mais paſſons à ton rêve.

SOSIE.

Il eſt tel qu'il n'en eſt point qui ait menacé d'un plus grand péril le vaiſſeau de Cécrops, depuis la poupe juſqu'à la proue, depuis la quille juſqu'aux antennes.

XANTHIE.

Dis-nous ſeulement ce qui menace le fond de cale (*); je te tiens quitte du reſte.

SOSIE.

Comme j'étois plongé dans mon premier ſomme, j'ai vu un grand troupeau de moutons s'aſſembler dans la place des Comices, vêtus d'habit bourgeois, & appuyés chacun ſur un bâton. Enſuite eſt monté dans la tribune pour les haranguer une baleine rapace, dont la voix reſſembloit à celle d'un porc, au moment où on lui grille les ſoies.

XANTHIE.

Ah! malheureux!

SOSIE.

Qu'eſt-ce?

XANTHIE.

Ceſſe, ceſſe ce récit. Ce rêve-là ſent le cuir, & le cuir (**) de l odeur la moins ſaine.

(*) Le fond-de-cale étoit volontiers le poſte des eſclaves.

(**) Alluſion au corroyeur Cléon.

SOSIE.

Enſuite, cette vilaine baleine a pris une balance, & a contraint le Peuple, d'y apporter un bœuf gras.

XANTHIE.

Et quand les bœufs manqueront, qu'y mettra-t-elle? le Peuple lui-même à ce que je puis prévoir.

SOSIE.

Et puis, Alcibiade eſt venu m'accoſter, & me dire en glaceillant; *tiens regarde donc* THEOLUS qui a la tête de COLBEAU.

XANTHIE.

Ah! bon, ceci. Le gentil Alcibiade n'a jamais mieux blaiſi.

SOSIE.

N'eſt-ce pas un prodige de mauvais augure que Théorus ſoit ainſi devenu corbeau?

XANTHIE.

Au contraire; rien de plus avantageux que cette viſion.

SOSIE.

Pourquoi?

XANTHIE.

Tu le demandes?

SOSIE.

Eh ! qui jamais avoit oui dire qu'un homme fût devenu de l'espèce croassante ?

XANTHIE.

Eh ! quoi ? ne vois-tu pas l'effet infaillible de ton rêve ? Il signifie expressément que les Athéniens ne cesseront point d'élever Théore, qu'ils n'aient mis sa tête à portée d'être visitée par les corbeaux (*).

SOSIE.

Pour le coup, j'admire ton savoir ; & je te tiens pour dupe si désormais tu n'exiges pas mieux de deux oboles par songe, dont on te demandera l'explication.

XANTHIE.

Attends, j'ai quelque chose à dire aux Spectateurs, à titre d'avant-propos :

Messieurs, je commence par vous prévenir que nous ne nous proposons point de vous donner aujourd'hui rien de transcendant. Nous n'irons point, par un plagiat répréhensible, mettre sur le Théâtre comique les Scènes des traiteaux de Mégare ; & quoique nous fassions, Sosie & moi, le person-

---

(*) Allusion au dicton grec : *Va-t-en aux Corbeaux*, qui revient à notre : *va te pendre*.

nage d'Esclaves, nous ne sommes point venus ici avec une corbeille de noix pour les jetter à l'assemblée. Attendez-vous encore moins à voir servir à Hercule un grand banquet, dont il ne tâtera que d'une dent, & qu'il trouvera dévoré par les plus gloutons d'entre vous. Nous ne nous proposons point d'accabler une seconde fois Euripide de ridicules. Et si même il nous revenoit que Cléon est plus insolent que jamais de l'éclat de sa fortune, nous ne vous en ferons point un salmi comique. Cette Pièce-ci, Messieurs, n'est rien de tout cela. C'est un mets frugal, peut-être au-dessous de l'exquise sagacité de goût du Peuple Athénien, mais que vous ne serez point tentés toutefois de mettre sur la même ligne que certaines rapsodies qu'on vous donne quelquefois. Le sujet de la Pièce, en voici une idée. Celui qui occupe l'appartement de de là-haut, est Bdelycléon, un grand jeune homme, dont nous sommes les valets. Il nous a confié la garde de son père Philocléon, qu'il tient soigneusement enfermé là-dedans, dans la crainte qu'il ne franchisse le pas de la porte. Or c'est une étrange & incroyable maladie que celle dont ce vieillard est travaillé. Il n'est personne qui soit en état de voir clair dans son fait : non, Messieurs, non, vous ne le devinerez pas, si je ne vous dis le fin mot. On s'est épuisé là-dessus en conjecture. Consultez Ameinias, fils de Pronape, il vous dira que la

maladie de Philocléon, est la philo-cubie, ou la fureur des dez : eh ! bien, Ameinias n'y entend rien.

SOSIE.

Que veux-tu ? Par Jupiter ! il juge des autres par lui-même.

XANTHIE.

Tu te trompes ; encor que je ne nie pas qu'il ne puisse bien y avoir du *Philo* (*) dans le fait d'Ameinias. Mais pour en revenir à notre vieillard, j'entendois ces jours derniers Sosias qui disoit à Dercyle, je parierois que la Philo-craterie (**) est le qui le tient.

SOSIE.

Ni l'un ni l'autre n'a pu dire pareille chose, puisque le mal dont tu parles est celui des (***) honnêtes gens.

XANTHIE.

Et Nicostrate fils de Scambon, devine qu'elle est sa conjecture sur la maladie du père de notre

(*) Le Poète fait entendre qu'il y avoit accointance vicieuse entre Ameinias, & un certain personnage dont le nom commençoit par *Philo*.

(**) L'amour de la boisson.

(***) Trait de satyre contre Sosias & Dercyle, deux Juges d'Athènes. Le Poète vient d'établir que dans les conjectures on juge d'autrui par soi. Par le même trait, Aristophane insinue qu'en général les Athéniens étoient enclins à l'ivrognerie.

Maître. Attends ; il nomme cela être Philothyte, ou Philoxène, ce qu'il explique être amateur des cérémonies réligieuses, ou passionné pour l'exercice de l'hospitalité.

SOSIE.

Quant à la seconde qualification, tu peux être certain qu'elle cache une insigne injure, car je connois un Philoxène qui fait le métier demignon.

XANTHIE, *aux Spectateurs.*

Eh bien, Messieurs ? vous ne trouvez rien, vous autres ? allez, c'est en vain que vous chercheriez ; je viens donc à votre secours si vous voulez bien me prêter silence. Sachez donc que notre vieux Maître est un philêliaste, un homme possédé de la fureur de juger, tel qu'on n'en vit jamais de semblable. Il faut qu'il juge, Messieurs, & même il se dépite s'il n'arrive assez tôt pour occuper le haut du banc. La nuit, il n'entre pas plus de pavots dans son œil qu'il n'en tiendroit sur un grain de sable. Ou s'il vient par hasard à s'assoupir, son ame alors prend congé de son corps, & va errer autour de la clepsydre de Thémis. Sitôt qu'il s'éveille, ses doigts, d'allongés qu'ils étoient, se contractent pour saisir à vuide des cailloux imaginaires, de ces cailloux qui servent aux suffrages des jugemens. Il les empoigne avec le même zele & le même culte qu'une dévote au tems de la nouvelle lune saisit une poi-

gnée de grains d'encens pour mettre dans l'encensoir. S'il voit écrit sur quelque porte VIVE LE PEUPLE D'ATHÈNES ! il écrit à côté VIVE LES JUGES D'ATHÈNES ! un beau matin :

(*) Il fit couper la tête à son coq de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il disoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal,
Avoit graissé la pate à ce pauvre animal.

Un autre jour, à peine il eut soupé qu'il demanda ses souliers pour s'en aller à la colonne aux jugemens, où le lendemain matin on le trouva collé comme une huître à son rocher, & ronflant de la meilleure grace. Tout plaideur pauvre, il honore sa requête d'une longue ligne, qui le déboute de toute prétention. Quand il retourne au logis, il y rentre comme l'abeille à la ruche, les doigts chargés de butin. Dans la crainte de manquer de cailloux pour les suffrages, il en a fait amonceler chez lui de quoi couvrir une grève entière. Telle est la manie qui le travaille; & si vous lui faites quelque

(*) Ces quatre vers que j'ai cru devoir employer, & qui, comme on sait, sont des *Plaideurs* de Racine, sont une traduction très-fidele du grec. On y observe même une grace, une bonne fortune de notre langue, qu'on cherche en vain dans l'original : c'est ce *graisser la pate à un coq*. Dans le grec il n'est question que *d'un coq corrompu par une somme d'argent.*

représentation, vous ne ferez qu'empirer son mal, & qu'accroître sa fureur de juger. C'est pourquoi nous le gardons par dehors, claquemuré en dedans sous de fortes serrures, dans la crainte qu'il ne vienne à s'échapper; car la maladie du père fait le désespoir du fils. Que n'a point fait le brave jeune homme pour venir à bout de sa guérison; il lui a fait prendre les bains; il l'a purifié selon le rit des Corybantes, en lui mettant en main le tambourin mystique. Mais baste! à peine le branle commençoit, que notre Initié s'est enfui à toutes jambes & a été juger en agitant ses grelots. Le fils voyant que l'ensorcellement de son père résistoit aux exorcismes Crétois, a pris le parti de l'embarquer pour Ægine, & la conduit delà au temple d'Esculape, pendant la nuit. Malheureusement, à ce temple communique un tribunal où se rend la justice. Notre enragé s'y sauve en trouvant le moyen d'en ouvrir la porte. Nous l'y suivons pour le ramener; mais lui passe par une fenêtre, gagne les goutières & met notre poursuite en défaut. Nous comptions l'investir, en bouchant toutes les lucarnes & toutes les issues du toit; vaines précautions! Il trouve un lévier, fait tomber une pierre du mur, & s'évade par cette brèche, comme auroit pu faire un geai. Ce dernier accident nous a fait prendre le parti de l'enfermer cette fois-ci plus strictement encore, & de barricader toute la

maison. Vous vous souviendrez, Messieurs, que le nom du vieillard que nous avons en garde est Philocléon, & que le nom de son fils est Bdelycléon, jeune homme de bonne mine & vraiment superlicocantieux (*) dans toutes ses manières.

---

## SCÈNE II.

### BDELYCLÉON, XANTHIE, SOSIE, PHILOCLÉON.

BDELYCLÉON.

Xanthie! Sosie! je crois que ces canailles dorment.

XANTHIE, *à Sosie.*

Hola, hé!

SOSIE.

Hé bien? qu'est-ce?

XANTHIE.

Voilà Bdelicléon sur pied.

---

(*) Il falloit une expression aussi étrange, & de cette longueur au moins, pour rendre celle d'Aristophane qui forge ici à plaisir un mot emphatique & ridiculement composé de neuf syllabes. Ce mot est *ophryagrosemnakoustinos*; ce que Laurent Chrétien traduit *caperofrontipervicus*. Andreas Divus traduit *superbus*.

BDELYCLÉON.

Ne viendrez-vous donc pas à moi, l'un ou l'autre ? Je soupçonne que mon père s'est introduit dans le four. Quiconque est entré là, est un rat bon à prendre. Toi, guette-le bien au sortir de ce trou que je vois; & toi, tiens bon le verrouil de la porte.

SOSIE.

Ouais, notre maître! qu'apperçois-je?

XANTHIE.

O grand Neptune! quel étrange bruit mène le conduit de la cheminée! alte-là, qui es-tu?

SOSIE.

Je suis la fumée qui sors.

BDELYCLÉON.

De quel bois, cette fumée?

PHILOCLÉON.

De figuier.

BDELYCLÉON.

Ah! c'est de toutes les fumées la plus âcre. Ne rentrerez-vous point, mon père?... Que quelqu'un me passe le crible (*) pour boucher cet orifice.

(*) Afin que la fumée réelle puisse passer mais non la fumée de contrebande.

Rentrez, vous dis-je. Qu'un autre me donne une traverse de bois pour assujettir le crible. Ah ! bon. Présentement, beau prisonnier, cherchez une autre échappée. Ciel ! oh ! ciel ! que je suis malheureux ! je vais désormais passer pour le fils d'un ramoneur.

XANTHIE, *à Sosie.*

Camarade, oppose-toi à son passage. Résiste avec vigueur en brave antagoniste. Je viendrai te secourir au premier signal. Examine bien l'état des serrures & des barres. Prends bien garde que dans sa rage il ne ronge les verrouils.

PHILOCLÉON.

Scélérats ! quelle est votre audace. Ne me laisserez-vous point aller au jugement ? Voulez-vous que Dracontide échappe aux mains de Thémis.

BDELYCLÉON.

Eh ! mon père, que vous importe ?

PHILOCLÉON.

Ignores-tu l'Oracle qui me concerne, l'Oracle que j'ai reçu d'Apollon en personne au Temple de Delphes ?

» Le jour qu'un accusé ta griffe échappera,
» Ce même jour la mort de toi disposera.

Grand Apollon, préservateur des maux prédits par tes propres Oracles, écarte de moi l'instant funeste ; enleve-moi d'ici par ta toute-puissance.

BDELYCLÉON.

Par Neptune ! j'empêcherai que votre vœu ne s'exauce.

PHILOCLÉON.

Je vais mordre & mettre en pièces cette cloison.

BDELYCLÉON.

Vous n'avez plus de dents.

PHILOCLÉON.

Est-il mortel plus à plaindre que moi. Je voudrois, oui je voudrois tuer de ma main ce scélérat de fils. Qu'on me donne une épée; ou bien pour toute arme, qu'on m'apporte mes tablettes de jugement.

BDELYCLÉON.

Il devient maniaque. Je crains bien qu'il ne lui arrive de faire quelque mauvais coup.

PHILOCLÉON.

Eh ! bien ne crains rien de tel, mais laisse-moi sortir. Mon dessein est uniquement d'aller vendre mon âne au marché avec son bât & ses paniers, car j'ai une dette, mon fils, & voici la nouvelle lune.

BDELYCLEON.

J'approuve cette vente, mon père; mais c'est moi-même qui m'en charge.

PHILOCLÉON.

Tu ne feras pas un marché auſſi avantageux que moi.

BDELICLÉON.

Meilleur encore, mon père. Ainſi amenez-moi l'âne.

SOSIE.

Quelle bourde a-t-il pu vous donner, pour vous faire conſentir à ce qu'il s'écartât ?

BDELYCLÉON.

Ne crains point qu'il me dupe. J'ai compris ſa fineſſe. Bon! je vois ſortir l'âne..... Malin vieillard, cette école-ci t'apprendra à ne plus tenter de telles ruſes avec moi.... Mon cher petit ânon, qu'as-tu donc à pleurer? eſt-ce parce que je vais te vendre aujourd'hui?... veux tu bien trotter vîte? qui te fait braire ainſi? Eſt-ce que tu porterois quelque Uliſſe?

SOSIE.

Par Jupiter! cet honnête baudet cache quelque contrebande ſubreptice.

BDELYCLÉON.

De quoi veux-tu parler ?

SOSIE.

Ne le voyez-vous pas ?

BDELYCLÉON.

BDELYCLÉON.

Quelle étrange viſion! ( *à ſon Père.* ) Parle; quel homme es-tu? quel eſt ton nom?

PHILOCLÉON.

Perſonne.

BDELICLÉON.

De quel pays viens-tu?

PHILOCLÉON.

Je ſuis un Ithacien du fauxbourg de Fugacie.

BDELYCLÉON.

PERSONNE, mon ami, ceci vous réuſſira mal. ( *à ſes Eſclaves.* ) Qu'on me le retire promptement de deſſous cette monture. Et toi, maudite Pécore, je vois bien que tu étois complice du crime. Il faut que cet animal-là ſoit originaire de quelque huiſſier.

PHILOCLÉON.

Tout doux! tout doux! Si vous le trouvez bon, nous entamerons enſemble une diſpute de controverſe.

BDELYCLÉON.

Une diſpute! Eh! ſur quel point?

PHILOCLÉON.

Sur l'OMBRE DE L'ANE.

BDELYCLÉON.

Méchant Vieillard, vous êtes un renard madré.

PHILOCLÉON.

Tu m'appelles méchant ! mais tu changeras de langage, & tu ne parleras que de ma bonté si tu me laisses sortir; car je te rapporterai un cochon de lait qu'un de mes confrères est convenu de partager avec moi.

BDELYCLÉON.

Rentrez, rentrez là-dedans. Toi, Xanthie, ramène l'âne où tu l'as pris.

PHILOCLÉON.

O Juges, mes confrères ! ô vous, sur-tout, Cléon ! accourez tous à mon secours.

BDELYCLÉON.

Bon. Le voilà rentré, & logé en lieu sûr. Sosie, amoncéle force pierres contre la porte de sa chambre, pour qu'il ne puisse l'enfoncer. Assure le verrouil avec une cheville; & roule ici le grand mortier pour qu'il serve d'arrêt à cette poutre, que tu placeras entre le mortier & la porte.

SOSIE.

Hai ! hai ! il vient de me tomber du gravat dans les yeux.

BDELYCLÉON.

C'est quelque rat qui aura fait cheoir sur toi quelques débris de tuiles en passant sur le toit.

SOSIE.

Non, non, par Jupiter! c'est quelque Juge des gouttieres (*) qui a fait ce coup.

BDELYCLÉON.

Oh! ma peine est à son comble. Mon père, pour m'échapper, se métamorphose en oiseau. Mes filets, apportez-moi mes filets.... accourez; accourez; accourez donc. Par Jupiter! j'aime ois mieux, je crois, avoir à garder la ville de Scione (**) que cet homme-là.

SOSIE *après s'être assuré que Philocléon n'est point sur le toit.*

Présentement, notre Maître, le captif ne peut plus nous échapper. Que n'allons-nous dormir six bonnes heures au moins?

---

(*) Racine a saisi ce trait en disant:

» Vous verrez qu'il va juger les chats.

(**) Ville de Thrace qui étoit sous le pouvoir des Athéniens, & qui trouva le moyen de se donner aux Lacédémoniens. Ce fut devant cette place forte que Brasidas, chef de ceux-ci, & Cléon, général des Athéniens, se tuèrent mutuellement. Voyez le quatrième livre de Thucydide, & la Comédie de la Paix par notre Auteur, dans une scène entre Mercure & Trygée, sur l'antiquité de la ville de Scione, consultez Méla.

BDELYCHÉON.

Mais, ô cervelle groſſière ! ſes confrères, les autres Juges, vont venir en foule l'appeller, & s'efforcer de l'emmener avec eux.

SOSIE.

Que dites-vous, Maître ? nous ſommes encore en pleine nuit.

BDELYCLÉON.

Ainſi m'aime Jupiter ! je les trouve aujourd'hui plus pareſſeux que de coutume. Car rentrant chez nous au milieu de la nuit, j'ai toujours coutume de les rencontrer avec des lanternes, & d'être ſalué d'eux par une chanſon Melodo-Phrynikho-diluvienne.

SOSIE.

Oh ! bien, s'ils ſe préſentent, je ſuis tout prêt à les lapider, ſi vous le jugez néceſſaire.

BLELYCLÉON.

Malheureux ! à quoi penſes-tu ? Ne connois-tu pas le naturel de cette claſſe de Vieillards ? figure-toi que ce ſont autant de Guêpes en fureur. Ils ont comme elles un aiguillon dont ils piquent & bleſſent tout venant. Tiens, les voici. Tu vas les entendre bourdonner, tu vas les voir ſauter. Prends garde à leurs piqûures qui brûlent comme autant de flammeches.

SOSIE.

Je me moque bien d'eux. Voici un tas de pierres avec lequel je ſuis en état d'exterminer tout le Guêpier.

## SCÈNE III.

CHŒUR DE VIEILLARDS, *affublés en Guêpes ;* ENFANS qui accompagnent leurs Pères.

LE CHŒUR.

COMIAS (*), allons; ferme du jarret. Quelle lenteur tu mets dans ta marche ! Eſt-ce-là cette roideur que tu montrois dans ta jeuneſſe, & qui te faiſoit comparer à une courroie de peau (**) de chien ? Préſentement Kharinade (***) même te paſſeroit de vîteſſe.

O Strymodore du bourg de Konthyle ! ô toi, la

(*) *Comias*, nom d'un vieillard, Juge Athénien.

(**) Les épithètes tirées de la peau de chien étoient, chez les Grecs, ſynonime de *fort*, de *robuſte*, de *roide*, &c. &c.

(***) *Kharinade*, nom d'un jeune homme mou, flaſque, lambin dans ſon allure. C'eſt le ſel Attique du trait dont il s'agit ici. Les Commentateurs ont été ſe figurer que c'étoit le nom d'un Vieillard. Quel contre-ſens !

fleur des Juges de l'Attique ! dis-nous, je te prie, où peut-être Évergide (*). Je vois auſſi qu'il nous manque Khabès, du bourg de Phlie. Eux deux exceptés, par Jupiter ! notre nombre eſt complet.

Vous ſouvenez-vous, compagnons, du tems où, pleins de force & de jeuneſſe, nous portions les armes à Biſance ? comme nous fauſſions le poſte qui nous étoit aſſigné en garde, pour aller dérober aux boulangères des petits pains tout chauds, & quelques poiſſons aux harangères?

Dépêchons-nous, compagnons; dépêchons-nous. C'eſt aujourd'hui que ſe fait le procès au Général Lakhès, qu'on prétend avoir amaſſé une ſomme prodigieuſe de deniers. Auſſi Cléon, ce curateur de la République, nous a recommandé hier de nous trouver tous au jugement à l'heure préciſe, avec une colère invétérée, tel que celui qui la garde dans ſon cœur depuis trois jours. Il veut abſolument que les fautes que lui-même a commiſes, ce ſoit

(*) *Évergide*, nom d'un des Juges. Par cet Évergide il faut entendre Philocléon, c'eſt-à-dire qu'Ariſtophane ſuppoſe que Philocléon eſt fils d'*Evergès*, nom qui ſignifie *bonus operator*; c'eſt un nom filial, fictif, du genre de ceux qui ſe ſubſtituoient volontiers au nom réel. C'eſt ainſi qu'Agamemnon étoit appellé *Atride*, à cauſe de ſon père Atrée ; Diomède *Tidide*, à cauſe de ſon père Tidée; Ajax *Télamonide*, à cauſe de ſon père Télamon, &c. &c. Ce qui appuye notre conjecture, c'eſt qu'il eſt dit qu'Évergès & Khabès exceptés, il ne manque plus aucun Juge.]

Lakhès (*) qui les expie. Empressons-nous donc, mes confrères, de nous trouver avant le jour à l'assemblée; & chemin faisant, furetons la route à l'aide de nos lanternes, de crainte que les partisans de l'accusé ne nous apportent quelque empêchement.

UN ENFANT.

Mon père, voici un bourbier; prenez garde à vous.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ramasse à terre un bouchon de paille, & l'allume présentement, en soufflant la lanterne.

L'ENFANT.

Je trouve plus à propos d'allonger la meche de la lampe qui y est suspendue.

LE MÊME PERSONNAGE, *en repoussant rudement son fils.*

Que fais-tu? impertinent! ne sais-tu pas de quelle rareté est devenue l'huile; & tu remontes cette meche avec ton doigt! Comment n'as-tu pas de scrupule de me ruiner ainsi?

L'ENFANT.

Mon père, je vous préviens que si vous me don-

(*) Lakhès fut envoyé en Sicile par les Athéniens avec une flotte de vingt vaisseaux, pour porter secours aux Léontiens, opprimés par les Siciliens. Voyez l'histoire de cette expédition chez Thucidide, L. 3 & 4.

nez encore des leçons à coups de poing, mes camarades & moi nous allons éteindre toutes les lanternes, & nous en retourner seuls au logis. Alors il pourra bien vous arriver d'aller patauger dans la première mare avec les Grenouilles. Vous voyez que les enfans ne manquent pas de moyens de rendre à leurs pères correction pour correction.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

En effet, en voulant doubler le pas, je m'apperçois que je me suis engagé assez avant dans la boue. Je serai fort surpris si Jupiter n'est résolu de nous envoyer de la pluie quatre grands jours de suite. J'en ai pour garants les champignons opaques qui coëffent ces lumignons; phénomène qui annonce infailliblement de plantureuses chûtes d'eau. Au surplus, mes amis, savez-vous que les fruits des arbres, fruits déjà avancés, demandent de l'humidité, & qu'ensuite il vienne un vent sec du septentrion pour les ressuyer?

*Un autre* PERSONNAGE DU CHŒUR.

Mais dites-moi donc ce qui peut être arrivé à notre ami & notre confrère, le maître de cette maison. Pourquoi n'est-il point encore parmi nous? Il avoit coutume d'être toujours à la tête de notre troupe, & d'entonner la chanson de Phrinikhus, car Philocléon est un amateur en musique. Que vous en semble mes amis? chantons en chœur à sa

porte pour le réveiller, & le forcer par le charme de notre mélodie à se produire au-dehors.

LE CHŒUR.

Où se cache-t-il donc ? & que ne paroît-il,
Ce vieillard, ce Juge subtil ?
Durant la nuit obscure
Auroit-il à peine trouver sa chaussure ?
Faute de lampe ou du soleil,
Se seroit-il blessé l'orteil.
La toux, la goute ou la gravelle
Auroient-elles, d'un Juge actif,
Osé saisir le corps maigre & chétif ?
Certes ! nul d'entre nous n'égalera son zele.
Etoit-il par hasard requis,
Pour raison de santé, de rester au logis ?
Il répondoit sur l'heure à la bénigne troupe :
*Je vous croirai, mes chers amis,*
*Quand votre Cuisinier, de deux grais bien choisis,*
*Aura rencontré l'art de vous faire une soupe.*
Ou plutôt le chagrin le retient dans son lit,
Cet étranger lui cause du dépit ;
De son ennui voilà la cause en somme :
Sans doute il ne sauroit pardonner à cet homme
D'avoir à son arrêt échappé par trois mots,
En révélant le nœud des trames de Samos.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Il est très-capable d'avoir pris la fievre pour la raison dont vous parlez.

LE CHŒUR.

Allons, mon brave Philocléon, prenez ſur vous de vous lever; & ne vous conſumez point ainſi de triſteſſe; car il eſt bon que vous ſachiez qu'un homme qui nous a trahi en Thrace, & qui s'eſt énormément enrichi à ce métier, vient d'arriver à Athènes.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR *à ſon Enfant.*

Va-t-en préſentement, mon mignon; va-t-en.

L'ENFANT.

Mon cher papa, ſi je vous demandois quelque choſe pour la peine de vous avoir éclairé, feriez-vous d'humeur à me l'accorder?

LE PÈRE.

Je me figure, mon poupon, que ce ſont des oſſelets que tu me pries de t'acheter.

L'ENFANT.

Point du tout, mon papa; j'aimerois beaucoup mieux un petit panier de figues. Cela eſt bien plus régalant.

LE PÈRE.

Non ferai-je, mon bel ami; quand tu devrois t'aller pendre.

L'ENFANT.

Oui dà! oh! bien, cherchez un autre porte-lanterne.

LE PÈRE.

Avec la chétive paye de trois oboles qui me reviennent par ma présence dans chaque assemblée, il faut que j'entretienne mon ménage, de bois, de pain & de bonne chère; & tu viens me parler de t'acheter des figues!

L'ENFANT.

Dites-moi, mon papa; si l'Arkhonte venoit à défendre les assemblées & à faire cesser les jugemens, avec quoi nourririez-vous votre famille? Avez-vous quelque bon espoir qu'alors un tribut imposé à la Grèce entière par la République, y suppléeroit?

LE PÈRE.

Ah! juste ciel! quelle question désastreuse tu agites-là! Par Jupiter! mon cher enfant, si les jugemens cessoient, je ne sais plus où je prendrois de quoi te donner seulement à déjeûner.

L'ENFANT.

O ma mère! ô femme infortunée! pourquoi donc m'avez-vous mise au monde? pour être malheureux comme les pierres? l'escarcelle que vous me mettez chaque jour au côté, ne représente donc qu'un ornement inutile? Hélas! hélas! les pleurs, les soupirs seront mon partage.

*FIN DU PREMIER ACTE.*

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCLÉON *enfermé*, LE CHŒUR.

PHILOCLÉON.

Mes amis, il y a long-tems qu'à travers les fentes de la porte votre voix se fait entendre à mes oreilles. C'est ce qui me fait sécher d'ennui & de regret. Mais quel parti voulez-vous que je prenne? je suis observé, étroitement gardé, par des Argus sevères, qui me privent du plaisir de me joindre à votre troupe, & d'aller avec vous renverser quelque fortune, & faire quelque malheureux. O puissant Jupiter! fais tomber sur moi ta foudre afin que je puisse m'évader en fumée, comme les promesses & les engagemens de Proxeniade, & de Sellus le forfanteur; ou bien réduis-moi tout-à coup en cendre subtile par l'action de tes carreaux fulminans, & souffle ensuite violemment sur moi, pour que l'air m'emporte par toutes les issues qui se présenteront: ou, tout au moins, métamorphose moi en petite

pierre à suffrages, afin que quelque Juge se serve de moi pour condamner quelqu'un en jugement.

LE CHŒUR.

Et quel est, cher confrère, celui qui te retient en esclavage? Ne crains point de t'ouvrir à nous, qui sommes tes amis.

PHILOCLÉON.

Le croiriez-vous, mes amis? mon geolier c'est mon propre fils, qui couche là tout près pour me mieux garder. Ainsi parlez plus bas, & faites le moins de bruit que vous pourrez.

LE CHŒUR.

T'empêcher de juger, t'empêcher de nous suivre! Eh! quel peut être son motif?

PHILOCLÉON.

Il ne veut pas que je juge, il ne me permet pas de faire le moindre tort à mes concitoyens; il croit m'indemniser de cette contrainte en faisant couvrir ma table de tout ce que mon appétit peut désirer! quelle atrocité, mes amis!

LE CHŒUR.

N'y auroit-il pas du Cléon dans la cause de ta disgrace? Et ce vain harangueur du Peuple, ne craindroit-il pas que tu ne voulusses dire deux mots en public, sur l'objet des trirèmes?

PHILOCLÉON.

Certes, si Cléon ne trempoit pas dans la conjuration dont vous parlez, il n'oseroit pas tenir en public des propos aussi inconcevables.

LE CHŒUR.

Il nous reste à chercher quelque ruse bien subtile, quelque expédient tout neuf, pour te tirer clandestinement de cette gêne, & te mettre en liberté.

PHILOCLÉON.

C'est de vous, mes amis, que j'attends cet effort généreux; & je vais de mon côté y correspondre de mon mieux. J'y tendrai toutes les cordes de mon génie, j'y appliquerai toutes les facultés de mon ame, tant je brûle d'aller siéger avec vous!

LE CHŒUR.

Il y a sans doute, quelque trou que tu pourrois déboucher, & par où tu pourrois sortir revêtu d'une peau d'emprunt, comme faisoit Ulisse, cet habile trompeur.

PHILOCLÉON.

Il n'y a pas ici une seule chatière, un seul trou de souris, un seul trou de fourmi, que mes guichetiers n'aient bouché hermétiquement. C'est à vous de me procurer une issue. Je ne vois pas même de passage à un vent-coulis.

LE CHŒUR.

Souviens-toi de ta jeunesse, du tems où tu portois les armes devant Naxos, du tems où, montant par-dessus le mur d'un Pâtissier, tu repassois par-dessus le même mur, avec un biscuit de forme pyramidale ?

PHILOCLÉON.

Je me rappelle encore ces prouesses. Mais que faire aujourd'hui ? on ne me laisse aucun moyen d'exercer une pareille industrie. Le tems dont vous me parlez étoit celui de mon adolescence. J'étois dans la vigueur de l'âge, dans l'effervescence primitive des forces. Et puis, volant sans témoins, je me sauvois sans observateurs & sans gardiens. J'étois libre de m'évader à gauche, à droite, ou devant moi. Présentement, ce n'est plus le même régime. Je suis gardé par des sentinelles sous les armes, qui de leur guérite observent d'un œil espion tous les débouchés possibles de la prison où je gémis. Tenez, voyez-vous ces deux satellites armés de longues broches, & qui me guettent comme un chat qui vient d'enlever un morceau de lard.

LE CHŒUR.

Mon doux ami, trouve quelque expédient ingénieux, au moyen duquel tu puisses promptement t'émanciper ; car voici la pointe du jour.

PHILOCLÉON.

Je ne vois d'autre expédient, que de ronger à belles dents le filet dont ils m'ont investi comme une bête sauvage. O Reine du mont Dictis, ô Diane ! pardonne si je dévore un filet qui peut-être a servi à l'une de tes expéditions.

LE CHŒUR.

Voilà agir en homme curieux de sa liberté. Allons, ferme ! courage ! n'épargne pas tes mâchoires.

PHILOCLÉON.

Voilà le filet rongé. Mais chut ! point de bruit. Prenez garde de réveiller mon fils Bdelycléon.

LE CHŒUR.

Ne crains rien de tel ; nous sommes prudens : & si nous pouvons obtenir du Ciel que son sommeil soit de la durée nécessaire, nous espérons que quelqu'un se mordra les doigts à son réveil, & se repentira d'avoir fait la guerre sur le terrein de Thémis. Que tardes-tu donc, puisque le filet est franchi & que la fenêtre est desobstruée, de tendre une corde le long de laquelle tu puisses descendre ? Allons, remplis-toi d'une confiance, d'une audace plus qu'humaines.

PHILOCLÉON.

O vous, qui cherchez à me tirer d'ici, dites-moi, si mes surveillans viennent à me surprendre

en

en flagrant-délit, & à me retirer par mon manteau, que deviendrai-je? quelle ressource me reste-t-il?

LE CHŒUR.

Nous viendrons tous à ton secours; & nous mettrons tous les opposans en défaut. Tu nous verras opérer.

PHILOCLÉON.

Vous me rendez le courage. Sûr de votre appui, je vais me risquer. Mais s'il m'arrivoit de me rompre le col, ne poussez, je vous prie, aucun gémissement, & daignez, sans bruit, m'enterrer sous le banc où j'ai coutume de juger.

LE CHŒUR.

Nous te certifions que tu n'as rien à craindre, avec nous. Laisse-toi couler dans nos bras prêts à te recevoir; avec l'unique précaution d'invoquer en tombant ton bon Génie & nos Dieux, protecteurs de l'Attique.

PHILOCLÉON.

O Héros voisin de mon banc; ô Lycus, ma Divinité tutélaire! O toi dont le simulacre, placé au sanctuaire des jugemens, se repaît des larmes & des soupirs des accusés. S'il y a toujours eu sympathie entre tes goûts & les miens, prends pitié de ton plus fervent prosélyte; prête les mains à la déli-

vrance de ton féal voisin. Si tu n'exauces pas ma priere, je suis résolu à ne plus fréquenter ton piedestal; je ne voudrois pas même alors que mon chien levât la cuisse dessus.

## SCÈNE II.

BDELYCLÉON, Acteurs précédens, SOSIE, XANTHIE.

BDELYCLÉON *à Sosie.*

HOLA! hé! pendart, t'éveilleras-tu?

SOSIE.

Qu'est-il donc survenu, notre Maître?

BDELYCLÉON.

Je viens d'entendre dialoguer, converser. Il y a là-dessous quelque complot.

XANTHIE.

Est-ce que notre vieux renard nous seroit échappé?

BDELYCLÉON.

Courez, l'un par ce côté-ci, l'autre par ce côté-là. Armez-vous de branches d'arbres munies de leurs feuilles, pour lui offusquer la vue; & s'il a l'insolence de les écarter, substituez leurs de bonnes houssines, & frappez sans miséricorde.

PHILOCLÉON.

O mes amis, ne me secourrez-vous point? on m'entraîne, on me replonge dans les fers, si vous ne venez à mon aide. A moi, Smicythion, Tisiade, Chrêmon, Phérécyde!

LE CHŒUR.

Compagnons, que tardons-nous de jouer de l'aiguillon & de déployer cette haine, cette colère envenimée dont nous sommes si abondamment pourvus? Enfans, prenez nos manteaux, & les portez promptement à Cléon pour lui faire connoître la crise où nous sommes. Annoncez-lui ces étranges nouvelles. Apprenez-lui qu'il y a dans Athènes un jeune homme remuant, séditieux, novateur, ennemi des Juges & des jugemens.

BDELYCLÉON.

Mes bons Vieillards, épargnez-vous ces cris; écoutez-nous tranquillement.

LE CHŒUR.

Qui, nous? nos cris vont au contraire retentir jusqu'aux Cieux. Quoi? ceci n'est-il pas une barbarie, une tyrannie manifeste? O Cité en butte à des impiétés dignes de Théore & des autres scélérats qui flattent & perdent cette République!

XANTHIE.

Par Hercules! ils sont armés d'aiguillons. Maître, y avez-vous pris garde?

BDELYCLÉON.

Tu dis vrai ; oui ; des mêmes aiguillons dont ils ont fait sentir l'atteinte à Philippe, fils de Gorgias, le jour où ils l'ont condamné.

LE CHŒUR *à Bdelycléon.*

Attends-toi au même sort. — Allons, camarades ; évertuons-nous, redoublons de rage, faisons sentir nos atteintes cuisantes à cet ennemi de la judicature. Qu'il apprenne à ses dépens quelle ruche il a remuée.

XANTHIE.

Ces apprêts guerriers ne me plaisent point, par Jupiter ! je hais les combats, & leur nom seul me fait trembler de tous mes membres.

LE CHŒUR *à Xanthie.*

Rends-nous notre confrère ; ou prends la précaution de changer promptement ta peau contre une écaille de tortue.

PHILOCLÉON.

Courage, mes braves compagnons. Souvenez-vous que vous êtes des Guêpes en furie. Pointez à droite, à gauche ; devant, derrière, sans miséricorde. N'épargnez point les yeux ; n'épargnez point les mains des coupables.

BDELYCLÉON *à ses gens.*

Midas! Phryx! Masyntias! à moi, sur l'heure. Venez tous à mon secours; retenez le prisonnier; & faites main basse sur quiconque entreprendroit de le délivrer. S'il faut qu'il vous échappe, ou si vous lâchez pied devant les assiégeans, je vous fais jetter, chargés de chaînes, au fond d'un cachot, où je vous laisserai périr de faim. Certes! je ne me trompe point; je viens d'entendre le bruit des joncs (*).

LE CHŒUR.

Si tu ne nous rends point l'homme que tu détiens, l'épiderme va te cuire.

PHILOCLÉON.

O Cécrops, notre fondateur! ô Héros terminé en queue de dragon! quoi tu m'abandonnes aux mains des barbares, à des coquins d'esclaves que j'ai plus de quatre fois fait mettre à la gêne.

LE CHŒUR.

O vieillesse! que de maux tu traînes à ta suite! cet homme-ci en est bien la preuve, lui que, sur ses vieux jours, ses esclaves mettent dans de dures entraves, sans reconnoissance pour les manteaux,

---

(*) Proverbe de pêcheur; comme nous disons: *Il y a quelque anguille sous roche.*

les bonnets fourés & les chaussures qu'il leur a donnés, pour les garantir des rigueurs de l'hiver! Il faut qu'ils aient perdu à la fois toute mémoire & toute pudeur.

PHILOCLÉON *à un Esclave.*

Bipède malfaisant! quoi? tu peux oublier que je t'ai surpris volant des grappes de raisin; & que, par l'intérêt que je prenois à ton éducation, je t'ai fait lier à un olivier sauvage; que là, je t'ai corrigé à coups d'étrivières, de manière à te rendre l'exemple de tes jeunes compagnons, & même à faire envie aux jeunes gens d'extraction libre? Et après cette preuve de ma bienveillance, tu pourrois te montrer ingrat envers moi! Allons, toi, lâche mon bras; & toi aussi, laisse-moi promptement aller en liberté, avant que mon fils ne survienne.

LE CHŒUR *aux Esclaves & à Bdelycléon lui-même.*

Vous allez expier tous ces attentats; & vous connoîtrez de quelle humeur sont des Vieillards, confits en jurisprudence, & dont l'œil est accoutumé à démêler le cresson d'avec les autres herbes.

BDELYCLÉON.

Xanthie, frappe; frappe ferme, te dis-je; délivre-nous de ce guêpier.

XANTHIE.

C'est à quoi je m'applique. Mais vous, Maître,

ſecondez-moi ; excitez une grande fumée. C'eſt-là, ſur-tout, ce qui met en fuite ces vilains animaux.

SOSIE, *ſe joignant à Xanthie.*

Vieillards maudits, allez vous pendre tous. Xanthie, à quoi penſes-tu, avec la fumée du bois? C'eſt le bois même, c'eſt force bâtons de coterets qu'il faut mettre en uſage pour expulſer cette engeance.

XANTHIE.

Laiſſe-moi faire; la fumée ſeule ſuffira. Fais ſeulement brûler ſur un brâſier ſuffiſant Æſchine, le fils de Sellus. (*au Chœur.*) Eh! bien? mes braves! étions-nous deſtinés à vous faire montrer les talons?

BDELYCLÉON.

C'eſt à quoi, ſans contredit tu ferois parvenu, ſi tu avois pu joindre à cette fumigation efficace, la brûlure des œuvres tout-à-fait âcres & rebutantes du Poëte Philoclès.

LE CHŒUR.

Mes amis, n'eſt-il pas démontré préſentement que le joug de la tyrannnie preſſe ſur tous les gens foibles? Comme cette uſurpatrice s'eſt inſinuée ſourdement! comme préſentement elle nous nargue avec effronterie! C'eſt toi, homme (*) ſuperbe,

(*) Ceci regarde l'Arkhonte Amynias, s'il en faut croire Biſet le Skholiaſte, & Florent Chrétien.

homme méchant que je ne nomme pas, c'eſt toi qui renverſes ainſi toutes les loix de notre Cité ; & ces excès, tu les excerces ſans raiſon, ſans prétexte, ſans être requis par les concluſions d'aucun Orateur, non pas même par un bon mot indiſcret échappé à quelque Citoyen. Tu préſides, tu commandes ſeul ; voilà ton droit.

BDELYCLÉON, *au Chœur des Juges.*

Meſſieurs, pour ce qui me regarde, je ne prétends point recourir à la violence. C'eſt, au contraire, à la perſuaſion, à la controverſe oratoire que j'eſpère devoir le gain de ma cauſe, ſi vous daignez agréer que je diſpute avec vous.

LE CHŒUR.

Nous ! écouter tes paroles ? Ne ſavons-nous pas que tu as pris en haine le Peuple Attique ? Ne connoiſſons-nous pas tes correſpondances avec Braſides ? Enfin ne te voit-on pas le plus ſouvent ceint d'une couronne de banquet ; & t'eſt-il encore pouſſé le premier poil de ta barbe ?

BDELYCLÉON.

Je vois préſentement à quels antagoniſtes j'ai affaire ; & je ne ſais, tout bien conſidéré, ſi je n'aurois pas mieux fait d'abandonner la garde de mon vieux fou de père.

LE CHŒUR.

Jeune homme, tu voudrois te donner pour un habile botanifte ; & je vois bien, à ton air niais, que tu ne diftingues pas encore parfaitement le perfil d'avec la rhue, ces bordures bannales de tous les jardins ; car je me ferois fcrupule de te citer d'autres plantes. Mais qu'as-tu befoin de cette fcience ! tu ne reffens encore aucune douleur. L'inftant va venir : un Orateur va t'accufer, & tes complices feront impliqués dans le procès.

BDELYCLÉON.

Eft-ce ainfi que vous répondez à ma requête ? En ce cas, prenez garde au ferment que je fais. J'attefte ici les Puiffances céleftes que fi vous ne vous retirez, vous allez être moulus de coups.

LE CHŒUR.

Certes ! c'eft abfolument fait de nous ; nous ne fommes plus, puifque la tyrannie ofe auffi infolemment lever la crête.

BDELYDLÉON.

Ne parlez point de tyrannie ; c'eft vous qui l'exercez dans Athènes ; c'eft vous qui confpirez contre la liberté publique. J'en attefte votre conduite dans tous vos jugemens, foit qu'un Magnat, foit qu'un fimple Plébeien foit cité à votre tribunal. Aucun des deux, je le fuppofe, n'a fait parler de lui

depuis plus d'un demi-siecle; mais le moment est venu qu'on parle de lui, & qu'on le saumure de la bonne sorte. Si donc il se présente au marché, & que négligeant d'acheter des feuilles de parchemin, il marchande de ces poissons à gros yeux que nous nommons des orphes, aussi-tôt le parcheminier regarde cet acheteur inconnu d'un œil de courroux, & l'accuse hautement d'acheter des orphes avec de l'argent fourni par ceux qui prétendent à la tyrannie. S'il se présente un autre citoyen pour acheter des ciboules, propres à relever un assaisonnement d'anchois, la fruitière dit à sa voisine: *Cet homme-là est encore un des suppôts de la tyrannie. Est-ce que le régime d'Athènes permet de ces friandises? Qu'en dis-tu, ma voisine?*

XANTHIE.

Ceci m'explique ce qui m'est arrivé hier. Je vais voir une fille de bonne composition; je lui propose de jouer avec moi à l'hippiade, c'est-à-dire au jeu d'équitation. Ne voilà-t-il pas qu'elle prend le change, & qu'elle me dit d'un air renfrogné: *Es-tu soudoyé par quelque nouvel Hippias* (*)?

BDELYCLÉON.

Faut-il que je me trouve exposé aux mêmes

(*) Hippias, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes. Hippias est un nom propre, équivalent de chevalier, & qui est dérivé du grec *Hippos*, cheval.

imputations, & qu'on m'accuſe de complots & d'uſurpation dans la République, parce qu'en fils raiſonnable & zélé, je veux retirer mon père d'un genre de vie qui le rend miſérable, & lui faire ſuivre le régime bienheureux & ſouverainement déſirable de Morykhus (*)?

PHILOCLÉON.

Qu'on te décrette ; j'en louerai le Ciel. Car ce n'eſt point *lait* (**) *de poule* que je te demande ; ce n'eſt point chair d'anguille, ce n'eſt point chair de *batis* (***), que j'ambitionne ; je ne déſire qu'un petit plat de jugement aſſaiſonné de ſcrutin & de condamnation.

BDELYCLÉON.

Tels ſont, je le ſais bien, mon père, les mets qui flattent, qui réveillent votre appétit. Mais vous êtes, je vous jure, travaillé d'une fauſſe faim ; & ſi vous voulez m'accorder la faveur de me prêter un moment ſilence pour m'écouter parler, je m'engage à vous démontrer votre erreur.

---

(*) Nom d'un Poète tragique qui vivoit dans l'opulence & les feſtins. *Morikhus* eſt auſſi un ſurmom de Backhus vendangeur.

(**) Voyez la Préface ou Épitre à Titys, de Pline le naturaliſte.

(***) Poiſſon de mer fort délicat.

PHILOCLÉON.

Jamais, au grand jamais, on ne m'a vu errer ſur le banc où l'on juge.

BDELYCLÉON.

Prenez garde, mon père, qu'en parlant ainſi vous apprêtez à rire à ces mêmes confrères qui commandent à tous vos ſentimens, qui vous tiennent dans la ſujétion, & dans une ſorte d'eſclavage.

PHILOCLÉON.

Moi? eſclave de qui que ce ſoit! ne ſuis-je pas Juge; & en cette qualité ne regné-je pas?

BDELYCLÉON.

Tout ceci eſt une diſpute de mots; vous croyez régner, & vous êtes ſous une vraie dépendance. Tenez, mon père, dites-moi, je vous prie, quel tribut, quel ſubſide vous tirez de la Grèce en votre qualité de Juge?

PHILOCLÉON.

Cela ſe monte très-haut; & j'en prends tous mes confrères à témoins.

BDELYCLÉON.

Je les prends donc auſſi pour arbitres. (*à ſes Eſclaves.*) Il ſuffit, mettez en liberté votre captif; & m'apportez mon épée nue. Je conſens à me précipiter deſſus, ſi je ſuccombe dans cette diſ-

pute. Et vous, mon père, à quelle peine, au même cas, vous soumettez-vous.

PHILOCLÉON.

Je consens à ne jamais boire rasade en l'honneur de mon bon Génie.

LE CHŒUR *à Philocléon.*

Voici le moment de montrer ce que tu vaux, & de faire voir les progrès que tu as faits dans notre École.

BDELYCLÉON.

Qu'on m'apporte promptement la corbeille aux suffrages, pour que je la passe à ces Messieurs.

LE CHŒUR *à Philocléon.*

Peut-être le meilleur conseil à te donner seroit de t'engager à te désister de cette dispute ; car ton antagoniste est dans la vigueur de l'âge ; & le péril qui te menace est évident. Et ce péril ne nous regarde pas moins que toi, s'il faut (ce dont le Ciel nous préserve) que ton fils vienne à triompher dans cette cause.

BDELYCLÉON *à son père.*

Je vous préviens que tout ce que vous direz, j'en tiendrai registre sur mes tablettes.

PHILOCLÉON *au Chœur.*

De quel péril parlez-vous ; & que pouvez-vous

craindre pour vous, quand je viendrois à fuccomber?

LE CHŒUR.

Si ce revers arrivoit, notre vieilleffe tomberoit dans l'opprobre. On ne feroit plus aucun cas de l'ordre des Juges. Nous fervirions de rifée au refte la Cité. En tous lieux on nous traiteroit de cadavres vivans; & nous ferions dans la judicature ce que la coquille eft à la noix dont on a mangé le dedans. O toi donc qui as entrepris de défendre notre caufe contre nos ennemis communs, commence à déployer ton talent pour la parole.

*FIN DU DEUXIÈME ACTE.*



# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

PHILOCLÉON.

Pour prendre dans cette course mon point de départ de la barrière, je débute par entamer la première difficulté qu'on m'a faite. On sait que je suis Juge dans Athènes, & l'on doute si je regne ! Eh ! qu'y a-t-il au monde de plus heureux, de plus fortuné, de plus redouté, & de plus enviable à tous égards qu'un Juge? Sorti de mon logis, & rendu à mon banc, j'y suis gardé par des satellites de taille colossale, par des sbires de quatre coudées de haut. Bientôt s'avance vers moi un suppliant qui, me touchant les genoux avec une main d'autant plus caressante qu'elle a commis de plus grands méfaits, me dit d'un ton pathétique : ô père des Citoyens ! ayez pitié de moi, au nom des malversations que vous-même avez pu commettre, soit dans le commandement militaire, soit dans l'ap-

provisionnement des troupes. Qu'arrive-t-il? touché de la supplique de cet homme, je lui promets de le sauver. Un homme qui ne m'avoit jamais vu trouve ainsi en moi un génie tutélaire.

BDELYCLÉON.

Le fait est curieux, & je vais l'inscrire sur mes tablettes.

PHILOCLÉON.

Après avoir jugé quelques causes, je rentre chez moi accablé de placets, & sans le moindre fiel apparent contre les coupables; mais bien résolu intérieurement de ne rien faire de ce que je leur ai promis. Je me trouve attendu au logis par de nouveaux clients. Nouvelles adulations, nouveaux hommages. Figurez-vous toutes les flatteries dont un plaideur s'avise envers son Juge. L'un déplore son peu de fortune & fait toujours si bien, qu'il s'abaisse pour le moins à mon niveau. D'autres prennent un autre biais pour me plaire; ils me récitent quelque conte moderne, ou quelques-unes des fables d'Ésope. D'autres me débitent quelque bon mot de leur cru pour me faire rire & pour me forcer à quitter toutes mes idées de courroux, & si toutes ces simagrées ne me touchent pas, ils ont alors recours aux grands moyens; ils amènent à mes pieds leurs femmes & leurs enfans, & moi je

je ſuis là comme un idole, à recevoir leurs hommages. Les femmes s'inclinent & ſe mettent à faire des éjulations. Enſuite paroît le père, qui me regarde comme ſon Dieu, & qui ne craint rien tant que de me voir exclure du nombre des Juges. Il s'adreſſe à moi en me diſant : ô vous qui vous montrez ſenſible au ſimple bêlement d'un agneau, écoutez, je vous ſupplie, cet enfant. Mais ſi je me montre inſenſible à tout cela, & que le client ait une jeune fille plus propre à la négociation, c'eſt une affaire conclue. La fille eſt écoutée. Eh! bien? n'eſt-ce pas là une domination ſans borne, & qui fait nargue à la plus opulente richeſſe?

BDELYCLÉON.

Cet article eſt encore digne de mes tablettes, & je l'intitulerai : *De la nargue des Richeſſes.* Mais, ô roi du Barreau, ces ſubſides que vous tirez de la Grèce, dites-nous-en deux mots, je vous prie.

PHILOCLÉON.

Mes droits s'étendent juſques ſur les individus mêmes. S'agit-il de conſtater l'âge d'un adulte? je le fais mettre en ma préſence nud comme la main. Si c'eſt l'acteur Œagre qui eſt cité à mon audience, je lui fais réciter toute une Scène de Niobé. Si c'eſt un joueur de flûte en faveur de qui je prononce, il m'attend à la ſortie de mon

hôtel & m'accompagne en musique. Si un père m'a fait en mourant son exécuteur testamentaire, & m'a chargé du soin de marier sa fille à tel Citoyen, j'enlève la première cire, je substitue un nouveau nom au premier, j'applique effrontément un faux cachet au testament, & je déclare gendre du défunt, celui qui a l'art de mieux me persuader qu'il doit être ce gendre. Voilà les droits que j'ai comme Juge, droits qu'aucun Arkhonte n'oseroit s'arroger.

BDELYCLÉON.

Je suis plein de vénération pour les prérogatives dont vous me parlez; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que c'est mal fait à vous de changer les testamens, & de ne pas respecter les volontés dernières des défunts.

PHILOCLÉON.

Ce n'est pas tout : quand le Sénat & le Peuple trouvent qu'un procès est trop embrouillé, ils renvoient la cause à notre tribunal. C'est ainsi qu'Évathlus, & que Colaconyme si connu pour avoir jetté son bouclier en fuyant, sont devenus nos pratiques, malgré toutes les réclamations qu'ils ont pu faire. Ils ont beau protester que c'est au Peuple à les juger; celui-ci ne fera point droit sur leur appel, qu'après que les charges auront été instruites, & que leur procès leur aura été fait &

parfait au banc des Juges. Il n'y a pas jusqu'à Cléon à la voix de taureau, qui ne craigne de nous offenser, & qui ne nous fasse une cour servile, jusqu'à écarter avec sa main les mouches qui viennent se placer sur notre front. Jamais, mon fils, jamais, quoique je sois ton père, tu n'as eu de telles attentions pour moi; tandis que Théorus, qui ne le cède pas en considération à Euphémius, prend une éponge pour laver les couroies de mes souliers. Considère présentement quel blasphème tu as prononcé, quand tu as osé dire que mon état étoit une servitude abjecte.

BDELYCLÉON.

Dites toujours, mon père, & parlez jusqu'à ce la voix vous manque. Mais je vous déclare que je ne croirai à votre domination que quand les paupières d'un chassieux seront nettes.

PHILOCLÉON.

J'oubliois mes plus beaux, mes plus précieux avantages. Quand je rentre chez moi, toute ma famille vient à ma rencontre, sentant bien que je ne reviens pas les mains vuides. C'est à qui m'embrassera. Ma fille sur-tout se distingue par son zele. D'une main, elle me présente une jatte; de l'autre elle me verse de l'eau sur les mains; cela fait, elle me répand des essences sur les pieds. Elle baise mes joues, mes mains, mes pieds même; & tandis

qu'elle m'essuie, elle met précieusement dans sa bouche les trois oboles que j'ai rapportées de l'assemblée. Arrive ma femme qui, avec toutes sortes de prévenances, me présente un salmi délicieux ; en me disant : *mangez ceci, mon mignon ; mangez ceci.* Voilà, voilà les prérogatives dont je jouissois, & qui me font regarder avec dédain tous les soins que tu voudrois affecter de me rendre depuis que tu t'es fait mon geolier. Car tout ce qu'on me sert par ton ordre, m'est servi de mauvaise grace. Les portions sont strictes & mesurées ; & celui qui met sur table est un malotru qui jure entre ses dents. Ai-je donc perdu sans retour les faveurs de Backhus, ce consolateur de tous les chagrins ? Non, je ne puis boire, ô mon fils, la coupe que ta main me présente. Tu vois le mépris que j'en fais. Je la donne à boire à notre âne, & me jette à la renverse sur mon lit, tandis que l'animal ivre de la rasade qu'il a bue, fait des caracoles, & sent le vin à pleine gorge. Rends-moi, rends-moi la faculté de juger. Est il au monde une condition préférable, je dis même de Jupiter. Oui, Jupiter n'est que mon égal. Quand je prononce mes arrêts, on se figure que c'est lui qui tonne. Si je fulmine quelque Décret, il n'y a dans Athènes homme si riche ni si puissant, qui n'en tremble de peur. Toi-même qui fais le brave, tu es alors, ainsi que les autres, tout transi de frayeur ; au lieu que moi, j'atteste Cérès que

si tu m'as jamais intimidé, je consens à périr misérablement

LE CHŒUR.

Je n'ai jamais entendu Orateur parler plus éloquemment.

BDELYCLÉON.

Il vous en impose par une vaine jactance ; car il sait parfaitement que son antagoniste est plus fort que lui.

LE CHŒUR.

J'ai peine à te croire ; car il possède tous ses moyens ; & n'en néglige aucun. C'est pourquoi je l'ai écouté avec une vraie satisfaction, avec une sorte d'orgueil. Tout le tems qu'il a parlé, je me suis cru transporté aux champs Elisées, ce séjour des ames heureuses.

PHILOCLÉON.

Il bat la campagne, & ne se possède plus. O mon fils, mon cher fils ! je sais quelqu'un qui ne tardera pas à recevoir les étrivières.

LE CHŒUR, *à Bdelycléon.*

Apprête-toi à joindre les mains à la manière des supplians ; car je te préviens que quiconque excite ma colère, l'appaise difficilement. Ainsi fais choix d'une meule fraîchement taillée & qui ne glisse pas sur le grain qu'elle veut moudre. En un mot

ne dis rien que de propre à calmer le courroux dont je me sens transporté contre toi.

BDELYCLÉON.

C'est une entreprise laborieuse, pénible, & qui passe peut-être le pouvoir de Thalie, que d'essayer la guérison d'un mal aussi invétéré, que celui dont est travaillée la Cité d'Athènes. Je t'en prens à témoin, ô Jupiter, fils de Saturne!

PHILOCLÉON.

Vainement implores-tu la protection du père des Dieux; elle ne te sauvera pas de mes mains. Car si tu ne me démontres pas bien en forme, qu'au lieu d'être Roi je suis esclave, attends-toi à une mort certaine de ma main, quand je devrois être excommunié & privé de ma part aux entrailles sacrées.

BDELYCLÉON.

Mon petit papa, quittez, je vous conjure, cet air soucieux & dépité. Quand vous frapperez du talon contre le plancher, cela ne vous servira de rien. Faites plutôt usage de votre main, & comptez tranquillement par vos doigts, ce qu'il revient à notre Cité de tributs annuels. Joignez-y les octrois, les rentes du Pritanée, les fournitures en métaux, les droits de foires, les recettes des ports, l'exportation & l'importation, & les ventes qui se

ſont au profit du Fiſc. Convenez que toutes ces ſommes miſes enſemble, montent pour le moins à deux mille talens. Comptons maintenant les honoraires journaliers des Juges, au nombre de ſix mille Magiſtrats; car, Dieu merci, Meſſieurs, vous n'êtes que cet honnête nombre. Cela doit produire encore cent cinquante talens, à ce que je me figure.

PHILOCLÉON.

Que plût au Ciel que mes confreres & moi, nous touchaſſions ſeulement la dixième partie de la ſomme dont tu parles!

BDELYCLÉON.

C'eſt un aveu que je voulois vous arracher. Mais en ce cas, mon père, faites-moi la grace de me dire où paſſent ces ſommes énormes de deniers, qui conſtituent le revenu de l'État.

PHILOCLÉON.

Elles paſſent entre les mains de gens.... mais ne révélons pas l'opprobre de la République. Il faut toujours ſe montrer bon citoyen, & ménager les intérêts du Peuple.

BDELYCLÉON.

Eh! mon père, ce ſont ces gens dont vous craignez de prononcer le nom, qui vous pillent, qui vous rongent, qui vous payent de trompeuſes pa-

roles dans la tribune aux harangues, & qui cependant attirent à eux les tributs des Villes, & mettent des Provinces entières à contribution. Il n'y a pas d'année qu'ils ne perçoivent par ce manège jusqu'à cinquante talens; tant ils inspirent de terreur aux Citoyens par leurs grands mots & leurs vaines menaces! Contribuez, leur disent-ils, ou je renverse votre Cité de fond en comble. Ainsi, mon père, soyez certain que ces gens-là mangent le pain blanc & vous le pain bis. Que tandis que vous suez sang & eau à vaquer aux jugemens, que vous vous régalez par-ci, par-là, de quelque vil rogâton, & que vous vous consumez en suffrages dont ils ne font pas le moindre compte, ces Messieurs reçoivent des présens de toutes parts; caisses de fruits; barils de vin; tapis rares; ruches de miel; fromages d'élite; boîtes de sésame; coupes de prix; couronnes; colliers; brasselets; couvertures sans prix; richesses de toutes sortes. Et vous, mon père, avec l'empire dont vous êtes si vain, vous n'avez jamais eu la millième partie des avantages que je viens de vous détailler; & de tout ce ragoût-là, vous n'avez jamais goûté un seul ail.

PHILOCLÉON.

Tu te trompes; car Eukharide, un jour que j'eus recours à sa bourse, m'envoya une triple gousse d'ail, pour me prouver à quel point il étoit capa-

ble de s'exécuter pour ses amis. Mais, ô mon fils! ne me fais pas plus long-tems languir; & prouve moi en bonne forme que je ne suis qu'un esclave.

BDELYCLÉON.

Quoi? vous ne vous reconnoissez pas esclave! Quoi? ce n'est pas une véritable servitude que votre Magistrature? Ceux qui jouent le rôle de flatteurs envers vous seront couverts de présens; & vous, vous croyez être en place, vous vous croyez Magistrat, parce que vous recevez en cette qualité trois oboles par jour; salaire que vous n'achetez que trop par votre assiduité aux jugemens. Vous vous croyez quelque chose dans Athènes, parce que vous décidez au scrutin si l'on formera le siége de telle ou telle autre ville, & parce que dès que le jour commence à luire, vous prononcez au Barreau sur le sort des Citoyens; tandis que le fils de Chéréas, ce jeune homme efféminé & perdu de mœurs vous assigne vous-même en jugement; & que vous laissant votre solde triobolaire en partage, il remporte, lui, une drakhme d'argent pour son droit de présence, chaque fois qu'il se montre dans l'assemblée publique pour faire l'office de patron; & cette drakhme lui est due, soit qu'il arrive de bonne heure, soit qu'il se montre passé l'heure requise; faute qui vous priveroit infailliblement, mon père, de votre rétribution triobolaire, & s'il devient

trop notoire qu'un accusé a acheté son suffrage; il ne s'en inquiette pas autrement; mais il va tranquillement partager avec un de nos Arkhontes le prix d'un tel marché. Ainsi, tout s'arrange à leur avantage commun; c'est une scie qui voyage de l'un à l'autre manœuvre, & qu'ils se renvoyent fidellement. Et vous, Juge, vous Magistrat d'Athènes, qui croyez tenir en main le gouvernail du vaisseau, vous ne connoissez pas même un seul des désordres qui se pratiquent dans la chiourme.

PHILOCLÉON.

Seroit-il possible, ô mon fils! quelle lumière tu viens de faire luire à ma raison! Dans quelle confusion tu me jettes! je ne sais réellement plus où j'en suis.

BDELYCLÉON.

Considérez donc, mon père, qu'il ne tenoit qu'à vous de vous enrichir comme tous ces gredins-là; & que vous avez été, je ne sais comment, faire choix d'une profession, où vous ne pouvez attendre qu'une existence chétive & déplorable. Vous vous figurez régir nombre de villes, & que votre crédit s'étend jusques à Sardes; hé bien; apprenez que votre crédit est nul, absolument nul, parce que chacun sait que vous ne possédez point d'espèces; que vous n'avez pour tout bien que vos trois oboles, qu'on ne vous paye que par forme de grace,

& qui suffisent à peine à payer votre boulanger ; & tout cela se fait à dessein : car soyez sûr qu'on seroit très fâché que vous fussiez à votre aise, il importe à ces gens-là que vous mouriez de faim. C'est ce qui vous oblige d'aller voir l'homme prépondérant; d'être attentif au premier coup de sifflet qu'il vous donne ; & d'épouser servilement toutes ses haines particulières. Ah ! certes, si ces mêmes gens l'eussent voulu, nul Peuple ne seroit plus fortuné que celui de l'Attique. N'avons nous pas mille & mille Cités qui nous payent des tributs? où passent-ils? Faut-il que tous ces octrois soient interceptés par une vingtaine de brigands? & que ses sang-sues publiques absorbent des revenus capables de faire vivre dans une honnête aisance la totalité des Citoyens. Oui, je le soutiens, si la République étoit bien gouvernée, il n'y auroit pas un seul Athénien sur deux mille qui n'eût chaque jour des couronnes de fleurs à ch nger, des parfums à brûler, une vache à traire, un potager couvert de légumes; & qui ne pût faire la nargue aux pensionnaires de la journée de Marathon. Il s'en faut bien, mon père, que votre condition soit telle; & vous ressemblez prodigieusement à ces regrattiers qui vont glaner sous les oliviers, après la récolte des olives.

PHILOCLÉON.

Oh ! quel revers j'éprouve en ce combat ! les

armes me tombent des mains ; les nerfs, la force m'abandonnent.

BDELYCLÉON.

Avez-vous pris garde, mon père, au régime de ces Messieurs quand les choses périclitent ? avec quelle impudence ils font alors les promesses les plus ridicules : comme ils nous partagent le territoire d'Eubée ! comme ils vous promettent, à vous Juges, cinquante sesterces de froment par tête ; à vous, dis-je, qui avez tant de peine à vous en faire livrer la vingtième partie ; encore ne la recevez-vous le plus souvent qu'en orge, comme si vous étiez étrangers, & que vous fussiez réduits à subsister d'aumones. C'est pourquoi, mon père, j'ai pris le parti de vous claquemurer & de me charger de votre entretien ; ne voulant plus que vous apprêtiez à rire aux Orateurs & aux gens d'intrigue, qui se moque si ouvertement de vous. Ainsi, demandez-moi tout ce qui peut vous faire plaisir & flatter votre goût ; & soyez sûr de l'obtenir, pourvu toutefois que vous ne me demandiez pas une table servie comme l'est celle du trésorier actuel de l'Épargne.

LE CHŒUR.

C'est une maxime fort sage que celle de ne porter jamais aucun jugement sans avoir écouté les deux parties. Certes, ce jeune homme nous paroît

mériter gain de cause; & pour lui témoigner notre satisfaction, nous commençons par jetter à terre ces bâtons qui étoient destinés à son supplice. O jeune homme de bien, ô notre élève favori, sois certain du profit que nous croyons faire, & du plaisir que nous éprouvons à t'écouter. Abandonne-toi à cette heureuse éloquence que tu possèdes si bien. O si parmi ceux qui se mêlent de gouverner la République, il en étoit un seul qui parlât comme toi, & qui me donnât d'aussi sages avis ! mais c'est le souhait impossible; c'est pourquoi, je-t'écoute uniquement. Parle; livre-toi à l'inspiration qui t'a secondé jusqu'ici; & reçois d'avance mes applaudissemens.

BDELYCLÉON.

Je vous l'ai dit, Messieurs; mon dessein est d'avoir toutes les attentions possibles pour ce vieillard. J'ai donné ordre qu'il vint ici une femme âgée & complaisante, de qui la nièce plus complaisante encore, viendra partager son sommeil & ses insomnies. Eh! bien? à cela il ne répond rien. Ce silence, convenez-en, Messieurs, est bien décourageant.

LE CHŒUR.

C'est que sa guérison s'opère; & qu'intérieurement il condamne sa conduite passée. Il jette un coup-d'œil sur ses erreurs; ses réflexions le ramènent à tes sages avis. Suivre tes conseils, dépouiller

le vieil homme, changer de mœurs, tel eſt le projet ſur lequel il médite. Tes diſcours ont produit leur effet.

PHILOCLÉON.

Hélas! hélas!

BDELYCLÉON.

Qu'avez-vous à vous plaindre?

PHILOCLÉON.

Emporte, emporte toutes tes promeſſes; je ne reſpire que le Barreau. Faites-moi, mes amis, entendre le cri de l'Appariteur. Faites-moi voir la corbeille aux ſuffrages. Quoi? voudriez-vous que je donnaſſe mon ſuffrage le dernier? O mon âme, quitte mon corps & va juger ſans lui. Simple ombre tu échapperas à mes geoliers! &, par Hercules! tu ne ſouffriras pas que mon nom ſoit pointé, en qualité d'abſent, ſur le tableau des Juges. Non, non, il ne ſera pas dit que Cléon vole la République, & que je ne l'aurai pas décrété.

BDELYCLÉON.

Mon père, il n'y a pour vous, avec l'aide des Dieux, qu'un bon parti à prendre.

PHILOCLÉON.

Que faut-il faire?

BDELYCLÉON.

Tout ce qu'il vous plaira, hormis un ſeul point.

PHILOCLÉON.

Quelle eſt cette exception ?

BDELYCLÉON.

Celle d'aſſiſter aux jugemens publics.

PHILOCLÉON.

Je ſerai deſcendu au royaume de Pluton, avant que tu n'ayes réuſſi à me perſuader une telle réforme.

BDELYCLÉON.

Eh ! bien, mon père, puiſque juger eſt votre manie, votre maladie habituelle, je ne vous demande qu'un ſacrifice; n'allez point aux Comices; jugez chez vous, dans l'intérieur de votre maiſon. Jugez vos valets, & prononcez en dernier reſſort dans toute l'étendue de votre domeſtique.

PHILOCLÉON.

Tu plaiſantes. Je n'aurois ici aucune pratique.

BDELYCLÉON.

Vous en aurez autant & plus qu'au Barreau même. Votre ſervante a-t-elle, pendant la nuit, ouvert clandeſtinement la porte à quelque galant ? matière à jugement. Vous la condamnerez à une drakhme

d'amende. Vous voyez donc, mon Père, que vous pouvez être Magiſtrat au-dedans comme vous l'étiez au-dehors, excepté, que vous ne ſerez pas obligé de vous lever ſi matin; que vous ne ſerez point expoſé à vous brûler le teint au ſoleil; ni à vous enrhumer en recevant la neige & la pluie ſur votre nuque; c'eſt au coin de votre cheminée que vous prononcerez vos Décrets; & s'il vous prend envie de dormir juſqu'à midi, aucun Cenſeur ne viendra vous interdire l'entrée du Barreau.

PHILOCLÉON.

Voilà des propoſitions qui me ſemblent raiſonnables.

BDELYCLÉON.

Un avantage que vous rencontrerez en jugeant chez vous, c'eſt que ſi le plaidoyer vous ſemble trop long, vous pourrez lever le ſiége alors qu'il vous plaira, ſans être obligé de vous mordre les levres, & de maudire le procès & le plaideur.

PHILOCLÉON.

Mais quelle ſera ma regle pour connoître ſi l'on cherche à m'en impoſer?

BDELYCLÉON.

Vous vous trouverez beaucoup plus à couvert de ce riſque-là, en reſtant chez vous; car vous

y

y ferez plus à l'abri des faux témoins, qui font le fléau le plus à craindre qu'un Juge intègre ait à redouter.

PHILOCLÉON.

C'eſt parler ſenſément. Mais tu ne touches pas le point eſſentiel ; qui me payera mes vacations ?

BDELYCLÉON.

Je m'en charge, & vous en réponds.

PHILOCLÉON.

Je ſuis content de cette clauſe ; & pour raiſon : car il m'eſt arrivé l'autre jour d'être indignement filouté ſur cet article par Lyſiſtrate. Il nous revenoit une drakhme d'argent à partager entre nous deux. Nous paſſions auprès d'une marchande de poiſſon. Il lui emprunte ſon couperet ; fait ſemblant de trancher en deux la pièce de monnoie, & me donne en place une écaille de moule, que je mets dans ma bouche, croyant tenir une demie drakhme ; mais le goût âcre & l'odeur fœtide de l'écaille m'ont à l'inſtant déſabuſé ; & j'ai été forcé, pour avoir raiſon de lui, de le traîner en jugement.

BDELYCLÉON.

Comment s'eſt-il défendu ?

PHILOCLÉON.

Il a ſoutenu qu'il m'avoit donné la pièce d'ar-

gent; & il a prétendu que j'avois un eſtomac d'autruche, puiſque je digérois ainſi juſqu'à du métal.

BDELYCLÉON.

Tenez, voilà vos honoraires pour la ſéance actuelle.

PHILOCLÉON.

C'eſt payer graſſement; & je ſuis content de t'avoir pour payeur des épices.

BDELYCLÉON.

Demeurez là; je vais vous chercher tout ce dont vous pouvez avoir beſoin.

PHILOCLÉON.

Voici l'accompliſſement de cet Oracle antique par lequel il eſt prédit: qu'un jour viendra où les Athéniens jugeront dans l'intérieur de leurs foyers domeſtiques; & où chaque maiſon de particulier deviendra un Tribunal ſemblable à celui de l'Hécatéon.

BDELYCLÉON.

Que pouvez-vous déſirer de mieux? voici, mon père, nombre d'uſtenſiles que je vous apporte, parmi leſquels vous diſtinguerez, je vous prie, celui-ci, dont l'uſage eſt des plus commodes.

PHILOCLÉON.

Je te ſais gré de la précaution. Ce vaſe eſt un excellent préſervatif contre les rétentions d'urine.

BDELYCLÉON.

Voici, de plus, un réchaud avec de la braise ardente; & qui soutient une terrine remplie d'excellentes lentilles.

PHILOCLÉON.

Pour le coup, me voilà au comble de mes vœux. Ce genre de vie me plaît infiniment. Que ces lentilles ont un goût délicieux! certes, je veux m'en régaler, quand j'en devrois gagner une indigestion. Mais, dis-moi, à quel dessein as-tu fait venir ce coq?

BDELYCLÉON.

Sa fonction sera de vous réveiller par son chant, si vous venez à vous endormir.

PHILOCLÉON.

Tous mes autres desirs sont remplis. Il ne m'en reste plus qu'un à former.

BDELYCLÉON.

Quel est-il?

PHILOCLÉON.

Je voudrois voir ici une statue de Lycus; car l'image de ce héros est essentielle aux jugemens.

BDELYCLÉON.

Qu'à cela ne tienne. J'y ai pourvu. Esclave, ôte ce voile & découvre à mon père le simulacre qu'il désire.

PHILOCLÉON.

O Lycus! ô héros que je révère! Mais que vois-je? tu n'as point d'armes. Devois-je m'attendre à voir en toi le pendant de Cléonyme?

BDELYCLÉON.

Voici un fauteuil; fiégez, mon père. Je vais proclamer l'ouverture de l'audience.

PHILOCLÉON.

Je fiége. Appellez les Parties.

BDELYCLÉON.

Voici l'embarras. Que lui donnerai-je à juger? J'ai quelque envie de faire comparoître devant lui notre laveufe de vaiffelle, cette maladroite de Thracienne, qui l'autre jour a fracaffé notre marmite.

PHILOCLÉON.

Un moment, un moment. Quoi? tu me fais fiéger; & tu oublies de mettre le fceau des jugemens fur le tapis! Et puis, les cérémonies religieufes, les comptes-tu pour rien?

BDELYCLÉON.

Ce font des formalités indifpenfables, & que je vais remplir. Soyez tranquille, mon père, fur tous ces articles. Oh! oui, il faut lui donner de l'occupation. A quel point cet homme eft travaillé de la rage de juger!

## SCÈNE II.

Les Acteurs précédens, UN ESCLAVE, LABÈS, Chien accusé, un autre Chien accusateur, UN THESMOTETE, ou Rapporteur de Procès.

L'ESCLAVE.

La peste t'étouffe ! le maudit Chien ; le scélérat de Chien !

BDELYCLÉON.

Qu'est-il donc survenu ?

L'ESCLAVE.

Labès, ce Chien vorace, & qui ne respecte rien, vient de dévorer la moitié d'un fromage.

BDELYCLÉON.

Bon ! voilà matière à juger. Voilà de l'occupation pour mon père. Forme ta plainte. Cite le coupable en Justice.

L'ESCLAVE.

Ce n'est point mon office. Voici un accusateur analogue au criminel. C'est un autre Chien, natif

du bourg Cidathénien, qui se rend délateur du coupable, & qui vient de faire inscrire sa plainte au Greffe (*).

LE CHIEN ACCUSATEUR.

Monseigneur! le grief pour lequel je viens d'inscrire ma plainte, est, certes! des plus criant. Ce frippon, ce maraud, vient en ma présence d'avaler un demi cercle de fromage de Sicile.

PHILOCLÉON.

Par Jupiter! voilà un attentat énorme, inoui jusqu'à ce jour. Quoi? dérober un fromage & ne me point faire part de son larcin! Je vais apprendre à ce Chien-là, quel chien je suis moi-même.

BDELYCLÉON.

Quoi? personne ne se présente pour défendre l'accusé. Allons, je vois bien qu'il faut que ce soit moi qui fasse pour lui la fonction d'Avocat:

Juge d'Athènes, ce n'est pas une entreprise facile que de défendre la cause dont il s'agit. Le

---

(*) Ici se passent plusieurs formalités relatives aux usages antiques, & trop éloignées des nôtres. Nous retranchons ce que nous imaginons étranger ou contraire au goût de nos Lecteurs. Nous nous figurons qu'ils regretteront foiblement une invocation préliminaire aux Dieux, avant le jugement, & d'autres cérémonies de forme; & nous passons à l'action réelle, à l'instruction du délit.

coupable a été furpris en flagrant-délit. Vainement voudrions-nous le nier. Cependant je crois pouvoir dire en fa faveur qu'il n'eft point coutumier du fait, & que même il eft d'une excellente garde. Oui, Monfeigneur, Labès eft un chien d'honneur & de courage; chacun fait qu'il eft la terreur des loups.

PHILOCLÉON.

Mais le fait actuel eft contre lui. Il a été argué d'un vol manifefte.

BDELYCLÉON.

Nous convenons de cette faute. Mais Labès, Monfeigneur, n'en eft pas moins de tous vos chiens, le chien le plus affidé; demandez à vos bergers fi Labès n'eft pas la fauve-garde de la bergerie.

PHILOCLÉON.

Oui, mais, ce fromage qu'il vient de dévorer?

BDELYCLÉON.

C'eft un moment d'erreur, un inftant de foibleffe, qu'il convient de lui pardonner. Voudriez-vous condamner le gardien fidèle de votre porte? Confidérez, mon Père, que l'accufé eft un perfonage, fimple, ruftique, fans fineffe, & qui n'a jamais manié ni luth, ni ciftre, ni guitare.

PHILOCLÉON.

Oui, mais, par malheur pour lui, fon confrère a été à l'école. Il eft bachelier en droit. Il l'accufe en forme. Comment évincer un Rapporteur de procès, qui connoît toutes les rubriques, toutes les pratiques du Barreau?

BDELYCLÉON.

Je vois bien qu'il faut avoir recours aux grands moyens oratoires. O Juge prépofé par Cécrops! je ne vous cacherai point toute la follicitude que me caufe la crife où je vois mon client. Vous m'en voyez affecté, troublé, navré. O mon père, réfléchiffez que Labès vit prefque toujours aux champs, & que la plupart du tems il fe nourrit de chiendent & de chardons, tandis que ce cafanier, fon accufateur, mange les bons morceaux fous votre table; qu'il n'entre pas chez vous un mes friand, dont vous ne lui faffiez part; & que fi vous négligez de le faire, fans attendre votre ordre, il met la dent au morceau.

PHILOCLÉON.

Tenons ferme. J'apperçois qu'on s'efforce de m'ébranler.

BDELYCLÉON.

O mon père! laiffez-vous toucher de compaffion. Relâchez-vous de votre févérité ordinaire. Où font les enfants de l'accufé. Approchez famille

désolée qu'on veut rendre orpheline. Mettez en jeu vos vagissemens enfantins. N'épargnez ni prières, ni cris, ni larmes.

PHILOCLÉON.

Descendez, éloignez ces Enfans. Ne me faites point réitérer l'ordre.

BDELYCLÉON.

Voyez notre soumission. Nous nous retirons puisque vous l'ordonnez. Cependant combien d'exemples de réussite, avec de semblables moyens.

PHILOCLÉON.

Que Jupiter te confonde. Me voilà tout troublé, tout attendri. Je ne sais même s'il ne m'est pas échappé quelques larmes.

BDELYCLÉON.

Bon. Tant mieux. Le coupable échappera.

PHILOCLÉON.

Je répondrois bien du contraire.

BDELYCLÉON.

Allons, mon père, prenez des sentimens plus humains. Voici les deux vases aux suffrages. Mettez dans le second destiné aux graces.

PHILOCLÉON.

Non, ferai-je, mon fils; je n'entends pas cette musique-là.

BDELYCLÉON.

Soit fait ainsi qu'il vous plaira.

PHILOCLÉON.

Présentez-moi le vase des condamnations.

BDELYCLÉON.

Le voici.

PHILOCLÉON.

Le sort du coupable est prononcé.

BDELYCLÉON.

Je triomphe. Le Juge s'est trompé de vase. L'accusé est absous.

PHILOCLÉON.

Que dis-tu ? Qu'est-il donc arrivé ?

BDELYCLÉON.

Que Labès peut secouer ses oreilles, & se retirer sauf de votre tribunal. Mais, mon père, quel mal vous prend ? vous changez de couleur !

PHILOCLÉON.

Qu'on me jette promptement de l'eau froide au visage.

BDELICLÉON.

Levez-vous, mon père. Appuyez-vous sur moi.

PHILOCLÉON.

Dis-moi, mon fils, dis-moi la vérité. Aurois-je absous le coupable ?

BDELYCLÉON.

C'eſt un fait avéré.

PHILOCLÉON.

Ah ! cette réponſe me donne le coup de la mort.

BDELYCLÉON.

O Juge trop ſévère ! conſolez-vous d'avoir été une ſeule fois dans votre vie, ſenſible & indulgent.

PHILOCLÉON.

Non, je ne puis revenir de ma ſurpriſe. Quoi ? j'ai abſous un accuſé ! Quoi ? ce malheur m'eſt arrivé ! Dieux puiſſants, pardonnez-moi cette faute à laquelle vous ſavez que je ne ſuis point ſujet.

---

*Note du Traducteur.*

Nous portons du reſte de la Comédie des *Guêpes* le même jugement qu'en a porté Racine, & qu'en portera tout homme de goût. Ici finit réellement l'action. Tout ce qui ſuit eſt une ſuperfétation, un appendice inutile, un hors d'œuvre monſtrueux. Philocléon a prononcé ſur l'attentat commis dans ſa maiſon ; ſon rôle eſt fini. Ariſtophane a pu avoir ſes raiſons pour repréſenter enſuite ce Juge comme un débauché, comme un ivrogne, comme un eſcroc. Ces traits ont pu lui paroître eſſentiels à la peinture d'un Juge d'Athènes. Mais rien de tout cela ne convient à nos mœurs. Et ſur-tout, il nous répugneroit de conduire une action théâtrale, par-delà les limites réelles de ſon plan.

*FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.*

# LES
# FÊTES DE CÉRÈS,
## *COMÉDIE*
### EN CINQ ACTES.

LA Comédie des *Fêtes de Cérès* fut jouée la vingt-unième année de la Guerre du Péloponèse, sous l'Arkhonte Callias, la première année de la IX$^{e}$ Olympiade selon les uns ; & la quatrième de la même Olympiade selon Samuel Petit.

Cette Pièce est une des plus comiques & des plus ingénieuses d'Aristophane, n'en déplaise à certains Critiques, partisans outrés, & à contretems en cette occasion, du Poète Euripide. Personne ne fait plus cas du mérite d'Euripide que moi. Mais cette considération ne doit point, ce me semble, influer sur la manière dont je dois juger une Pièce où cet

homme célèbre eſt préſenté du côté ridicule. C'étoit alors le droit de Thalie. Ariſtophane doit être abſous par les Modernes, puiſqu'il le fut par ſes Contemporains. Et d'ailleurs toute cette queſtion eſt étrangère à celle du mérite comique de la Pièce.



## PERSONNAGES.

MNÉSILOQUE, beau-père d'Euripide.
EURIPIDE.
AGATHON.
UN VALET D'AGATHON.
LE CHŒUR.
UN CRIEUR.
UNE FEMME.
UNE AUTRE FEMME.
UNE TROISIÈME FEMME.
CLISTHÈNE.
DEMI-CHŒUR DE FEMMES.
MNÉSILOQUE, jouant le rôle d'Hélène.
EURIPIDE, jouant le rôle de Ménélas.
UN MAGISTRAT du Prytanée.
UN LICTEUR.
EURIPIDE, jouant le Rôle de Perſée.
MNÉSILOQUE, jouant le rôle d'Andromède.
EURIPIDE, jouant le rôle d'Écho.
EURIPIDE, jouant le rôle d'une Vieille.

*La Scène eſt dans Athènes.*

# LES FÊTES DE CÉRÈS, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

MNÉSILOQUE.

PAR Jupiter ! il fait encore la nuit la plus ſombre ! & nulle hirondelle ne ſonge à ſortir du nid. Cet homme a juré de me faire rompre le cou, en me traînant ainſi ſur ſes pas d'un bout de la ville à l'autre, avant le retour de l'aurore. Obligez-moi,

Euripide, avant que ma rate, à force de s'enfler ne se rompe tout-à-fait, apprenez-moi où vous me conduisez.

EURIPIDE.

Il n'est pas besoin que je réponde à votre question. Au lieu d'entendre, vous verrez vous-même.

MNÉSILOQUE.

Que dites-vous là? Et pourquoi dois-je plutôt voir qu'entendre?

EURIPIDE.

C'est que ce qu'on peut voir, il est inutile qu'on l'entende.

MNÉSILOQUE.

Et ce qu'on peut entendre?...

EURIPIDE.

On peut se dispenser de le voir.

MNÉSILOQUE.

C'est-à-dire qu'avec vous, il faut être tour à tour aveugle ou sourd.

EURIPIDE.

Les fonctions de l'œil ne sont point celles de l'oreille. L'Auteur de la nature, le puissant Æther en créant les animaux, a nettement distingué chez

eux l'audition de la viſion. Pour les mettre à portée de voir, il leur a fait préſent d'une eſpèce de miroir convexe, émule de l'orbe ſolaire ; & tout au contraire, pour les mettre à portée d'ouir, il les a doués d'un cornet concave & fait en entonnoir.

MNÉSILOQUE.

Et c'eſt cet entonnoir qui eſt cauſe que je ne vois ni n'entends l'objet de notre voyage ! par Jupiter ! vous raiſonnez merveilleuſement. Comme on profite à la converſation d'un Sage !

EURIPIDE.

Il y a mille découvertes de cette force, que vous pourrez apprendre à mon école.

MNÉSILOQUE.

Vous excitez ma curioſité.

EURIPIDE.

Ma ſcience eſt telle, qu'au beſoin je pourrois vous apprendre à ne plus boiter. Approchez-vous donc de moi, & me prêtez toute votre attention.

MNÉSILOQUE.

J'obéis.

EURIPIDE.

Voyez-vous cette porte ?

MNÉSILOQUE.

Par Hercule ! je la vois très-bien.

EURIPIDE.

Chut, préfentement.

MNÉSILOQUE.

Quoi? chut au fujet de cette porte.

EURIPIDE.

Écoutez-moi bien.

MNÉSILOQUE.

Je vous écouterai ; & quant à la porte je n'en ferai aucune mention, puifqu'il y a du myftère à fon égard.

EURIPIDE.

C'eft-là que demeure l'illuftre Poète tragique Agathon.

MNÉSILOQUE.

Quel eft cet Agathon? Eft-ce qu'il exifte un (*) Agathon ? C'eft fans doute un homme bafané & robufte.

EURIPIDE.

Non. Ce n'eft point là fa définition. Vous ne l'avez donc jamais vu ?

---

(*) Allufion au mot grec *Agathos*, qui fignifie brave, vertueux, viril, fort par excellence.

MNÉSILOQUE.

Un vifage barbu.

EURIPIDE.

Vous ne l'avez-donc jamais vu, vous dis-je?

MNÉSILOQUE.

Non, que je fache ; par Jupiter!

EURIPIDE.

C'eft qu'il ne fe fera montré à vous que par les épaules, comme c'eft affez fa coutume; & voilà pourquoi fon vifage vous eft inconnu. Mais changeons de place & cachons-nous ici près, car le voici qui fort, du moins apperçois-je fon valet, qui tient d'une main un réchaud allumé, & de l'autre des branches de myrte. C'eft, je penfe, un facrifice que ce Poète tragique va faire aux Dieux pour pour obtenir d'eux l'heureux fuccès de fon Poème.

## SCÈNE II.

L'ESCLAVE, ou Valet d'Agathon,
MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

LE VALET.

PEUPLE, favoriſez cette cérémonie par un ſilence religieux. Mon Maître tient en ce moment raſſemblé autour de lui le Chœur ſacré des Muſes attentives à l'hymne qu'il leur chante. Que l'Ether retienne l'haleine des vents. Que la ſurface des mers s'applaniſſe, & que nulle vague n'oſe ſe briſer avec bruit contre le rivage.

MNÉSILOQUE.

Bom! baſt!

EURIPIDE.

Chut! que dites-vous! ſilence donc.

LE VALET.

Qu'aucun oiſeau n'oſe ſortir du nid, pour faire entendre ſon ramage; qu'aucun quadrupède ſauvage n'oſe faire retentir la terre ſous ſes pieds, ni vaguer à travers les forêts.

MNÉSILOQUE.

Bom! batatras!

LE VALET.

Le très-suave, le très-éloquent Agathon, Ministre de cette cérémonie auguste, a résolu....

MNÉSILOQUE.

Quoi? quelque infamie?

LE VALET.

Qui vient de parler-là? Mais non, l'air, tout est calme. J'entends Agathon qui déclame. Que ce qu'il dit est beau! Quel essor sublime prend cet architecte, ce grand constructeur de Poëme! avec quelle audace il s'éleve de prime abord au toit du bâtiment? Ne prendroit-on pas ses premiers vers pour les chevrons de la voûte; & ceux qui suivent pour les jambages: bientôt marchent les sentences & les antonomases, qui sont comme les colonnes, les volutes, les crénelures, les cariatides, d'un superbe palais. Enfin viennent ces vers détachés qu'Agathon jette en moule, comme un statuaire qui fait fondre un bloc de cire pour en former des bustes, & autres figures tronquées....

MNÉSILOQUE.

Ajoute: & qui prostitue également son art & ses mœurs.

LE VALET.

Quel est le profane qui s'approche de notre sanctuaire?

MNÉSILOQUE.

Un homme tout prêt à percer à jour, avec son doigt, & toi & ton Maître, & tout son élégant édifice poétique.

LE VALET.

Corbleu ! pour un vieillard, vous êtes encore verd ; &, dans votre jeunesse, vous avez dû être fort pétulent, & fort à craindre.

EURIPIDE, *au Valet.*

Ami, ne prends point garde à cette incartade. Prends congé de ce vieillard en lui faisant une révérence ; & va promptement, je te conjure, me chercher Agathon, à quelque prix que ce soit.

LE VALET.

Il n'est pas besoin de plus longues instances. Voici Agathon en personne qui sort de sa maison, pour achever son Poëme : car l'hiver est un tems peu favorable pour la Poésie ; une strophe, en cette saison, vient rarement à bien, si elle n'a été composée en plein air & au soleil.

## SCÈNE III.

### MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

MNÉSILOQUE.

Je suis si outré, que je ne sais si je dois rester, ou prendre la fuite.

EURIPIDE.

Restez; restez sans hésiter, puisque voilà Agathon qui sort.

» O Jupiter! quel est aujourd'hui ton dessein?
» Et de quel trait fatal viens-tu percer mon sein!

MNÉSILOQUE.

Par Jupiter! voilà une exclamation qui m'allarme pour mon gendre Euripide. Il faut que je l'interroge au plutôt. Eh! qu'est-il donc survenu? Qu'appréhendez-vous? De quel revers vous plaignez-vous? certes, beau fils, vous ne deviez pas avoir des secrets pour Mnésiloque.

EURIPIDE.

» Je vois un grand péril qui menace ma tête,
» Je vois....

MNÉSILOQUE.

Quoi?

EURIPIDE.

» Que ma perte en ce moment s'apprête.
» Qu'on me fait mon procès, où sera décidé
» Si je ferai ce soir vivant ou décédé.

MNÉSILOQUE.

Eh! comment une telle absurdité, mon cher, peut-elle vous tomber dans la tête, puisque nous ne sommes encore qu'à la troisième des Fêtes de Cérès, & que tout le tems qu'elles durent, il n'y a ni assemblée du Sénat, ni jugement, ni assignation, ni procédure quelconque.

EURIPIDE.

Eh! ce sont ces circonstances même qui rendent ma perte infaillible; car les Juges qui doivent prononcer sur mon sort, sont les Femmes d'Athènes, à qui appartient le droit exclusif de s'assembler tout le tems que durent les grands mystères. Or aujourd'hui-même elles vont tenir conseil au Temple de Cérès & de Proserpine, & instruire mon procès.

MNÉSILOQUE.

Quel feroit leur grief contre vous?

EURIPIDE.

Elles se plaignent que je les attaque sans relâche & sans ménagement dans mes Tragédies.

MNÉSILOQUE.

Par Neptune! je ne sais plus trop que vous dire,

& je vois qu'il sera très-facile de vous convaincre de ce crime. Mais quel expédient comptez-vous employer pour vous sauver d'une telle crise?

EURIPIDE.

Il m'en reste un, celui de m'adresser au Poète tragique Agathon & de lui persuader de se glisser parmi les Femmes dans l'assemblée de leurs mystères.

MNÉSILOQUE.

Quel avantage vous procurera-t-il par cette démarche?

EURIPIDE.

Celui d'assister au Conseil femelle, & d'y défendre ma cause, si je suis accusé.

MNÉSILOQUE.

Et votre Avocate jouera-t-elle ce rôle avec ou sans déguisement, avec ou sans risque?

EURIPIDE.

Sans risque absolument. Supposez-lui la précaution de revêtir une robe de femme, voilà une femme toute trouvée.

MNÉSILOQUE.

J'admire l'invention, & je reconnois-là vos ruses.

EURIPIDE.

On sait qu'en fait de supercheries, la palme m'est due. Mais chut, silence de nouveau.

MNÉSILOQUE.

A quel ſujet?

EURIPIDE.

C'eſt Agathon qui s'avance vers nous.

MNÉSILOQUE.

Où dites-vous qu'eſt Agathon?

EURIPIDE.

Devant vos yeux; c'eſt ce perſonnage ſi richement, ſi ſoigneuſement paré.

MNÉSILOQUE.

Vous me feriez croire que j'ai la brelue. Que je meure ſi je vois là aucun homme, mais bien une courtiſanne de la Cyrénaïque.

EURIPIDE.

Prêtez bien l'oreille, car il prélude.

MNÉSILOQUE.

Je doute que les cigales ou les grillots vouluſſent admettre un fauſſet d'une voix auſſi fluette, auſſi grêle, dans leur compagnie; & je conſeille à votre Agathon de ſe faire recevoir chantre au concert des fourmis.

## SCÈNE IV.

### AGATHON, CHŒUR DE JEUNES FILLES.

AGATHON.

JEUNES Filles, prenez en main la torche consacrée aux Déesses infernales. Poussez les clameurs prescrites dans les anciens rits, dans ces rits inventés au sein de la liberté par nos ancêtres.

LE CHŒUR.

En l'honneur de quelle étrange Divinité ces chants tout nouveaux pour moi, & qu'accompagne une danse indécente & tripudiaire? Songez, songez compagne, à ne vous point écarter du culte des Dieux que je sers, & à les honorer selon mes usages & à ma manière (*).

(*) Cet avis du Chœur des jeunes Filles force Agathon à être plus circonspect, & à renoncer pour l'heure à ses écarts. Il entonne un hymne, auquel le Chœur de jeunes Fille daigne se joindre. Ainsi ce Chœur-ci est religieux, & ne doit point être confondu avec ceux où les Dieux sont traités avec irrévérence & dérision; faute commune aux anciens Poètes comi-

AGATHON.

Commencez, Muſe, commencez votre chant, par les louanges de Phœbus à l'arc rayonnant d'or, de Phœbus le grand architecte des ramparts Phrygiens, ſur les rives du Simoïs.

LE CHŒUR.

Honneur te ſoit rendu, ô grand Apollon! reçois l'hommage des cantiques ſacrés.

AGATHON.

N'oubliez pas ſa chaſte ſœur, la Vierge ſauvage, l'intacte Diane, qui ſe plaît à fréquenter les forêts les plus ombragées.

LE CHŒUR.

Je ſerai toujours de moitié dans les chants qu'il s'agira d'adreſſer à l'auguſte Artémis, toujours chaſte, toujours vierge, heureuſe poſtérité de la Déeſſe Latone.

AGATHON.

Et Latone elle-même, n'a-t-elle pas droit à notre encens? Empruntez pour l'honorer les danſes aſiati-

---

ques. Malgré cette circonſpection à laquelle Agathon ſe trouve contraint, il n'en joue pas moins un perſonnage ridicule, puiſqu'étant homme il préſide un chant virginal, & que de jeunes Filles conſentent à le prendre pour leur coriphée. C'eſt le ſel de cette Scène.

ques, les chants à plusieurs parties dont la discorde (*) concordante produit une si douce harmonie; joignez-y les pas & les évolutions inventées par les Graces.

LE CHŒUR.

Je vous révère, ô Reine Latone! je t'honore, ô lyre, mère des hymnes saints, mère des chants mâles qui font partie de notre éducation, & qui sont principalement consacrés aux louanges d'Apollon. Je te salue, ô Fils de Latone!

*Fin du premier Acte.*

---

(*) Ici Aristophane cesse d'être religieux & sérieux. L'hymne a cessé, la Comédie reprend ses droits. Ou plutôt, malgré la décence de l'hymne, la Comédie n'a point cessé, puisqu'Agathon le Poète tragique, adopté pour coriphée par de jeunes Vierges, à raison de ses mœurs efféminées, présente très-certainement un tableau des plus comiques.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHON, LE CHŒUR, MNÉSILOQUE, EURIPIDE.

AGATHON *à Mnésiloque.*

VIEILLARD, je ne doute point que tu n'ayes pris plaisir à m'écouter ; & je t'entends te récrier d'admiration.

MNÉSILOQUE *ironiquement.*

Par les Graces gentilles, qui assistèrent à la naissance de Vénus ! quelle voix molle, délicate, & toute féminine ! un baiser de pucelle n'est pas plus voluptueux. O Cypris ! la voix que je viens d'entendre réveille en moi mes plus jeunes désirs. (*à Agathon.*) Adolescent personnage, excusez l'indécision où vous me jettez ; oui, je veux prendre la même licence qu'Æschyle dans sa tragédie de Lucurgia, & vous interroger sur ce que vous pouvez être : quelle est cette toute aimable personne ? Quelle

Quelle eſt ſa patrie? De quelle contrée? de quelle étoffe eſt ce vêtement? O prodigieuſe confuſion de toutes les mœurs! Qu'a de commun cette lyre avec cette fontange? Quoi? des boutons & des rubans! Quoi? une épée & un miroir! Quoi? un archet & une robe de jeune mariée! Dites-moi ſincèrement êtes-vous un homme? oh! non, il s'en faut de trop: je ne vous vois ni juſtaucorps, ni chauſſure de Laconie. Seriez-vous une femme? mais en ce cas, belle nourrice, qu'avez-vous fait de vos mamelles? Hem? que dites-vous? vous gardez le ſilence! Ah! votre diſcrétion eſt inutile. Ce que j'ai entendu de votre voix, m'apprend aſſez qui vous êtes.

AGATHON.

Ah! vieillard, vieillard! que vous êtes malin & ſarcaſmatique envers moi qui jamais ne vous ai fait l'ombre d'une injure! Écoutez, voici ma réponſe à votre queſtion: j'ai pris le vêtement que vous voyez, parce que telles inclinations, tel coſtume. Mon Génie, en ma qualité de Poète tragique, me porte à faire des Tragédies fémelles; il m'a bien fallu adopter les mœurs & le vêtement de mes héroïnes.

MNÉSILOQUE.

Vous me rendez curieux de ſavoir quel Pégaſe vous montez quand vous compoſez une Phèdre.

AGATHON.

De même qu'un Poète qui fait des Tragédies viriles, est viril lui-même; de même moi, j'imite le sexe qui figure le plus dans mes Tragédies.

MNÉSILOQUE.

Si vous composez jamais un de ces Drames qui prennent le nom de satyres, appellez-moi, je vous prie, pour le ballet de la fin. Nous le danserons ensemble. Vous serez la Nymphe & moi l'Ægipan.

AGATHON.

Convenez qu'il n'est pas beau qu'un Poète soit agreste & velu. Considérez que ce célèbre Ibicus, Anacréon de Téos, & Alcée, ces princes de la Poésie lyrique, étoient coëffés à la mode asiatique, & dansoient sur le mode Ionien. Il en faut dire autant de Phrynikhus. Vous devez avoir oui dire que c'étoit un beau garçon, qui se vêtoit toujours d'une manière élégante. Aussi rien de plus élégant que ses Poëmes. Nos ouvrages sont analogues à nos mœurs.

MNÉSILOQUE.

Vous m'expliquez pourquoi Philoclès qui est un vilain homme compose de vilaines Scènes; pourquoi Xénoclès qui est un fort méchant Citoyen n'a jamais pu faire que de méchants vers, & pourquoi

Théognis, qui eſt un perſonnage froid, ne fait que des vers à la glace.

AGATHON.

Ce ſont des conſéquences néceſſaires ; & voilà pourquoi je ſoigne ma chère petite perſonne avec toute la recherche poſſible.

MNÉSILOQUE.

Que votre toilette doit être curieuſe !

EURIPIDE.

Ceſſez de prêcher contre lui ; car il faut vous avouer qu'étant à ſon âge, j'avois les mêmes mœurs que le gentil Agathon.

MNÉSILOQUE.

Ce que vous me dites là n'eſt guères propre à me faire envier votre éducation.

EURIPIDE.

Eh ! laiſſez-moi donc expliquer à mon confrère le Poète tragique, l'objet qui m'amène vers lui.

MNÉSILOQUE.

Je n'y mets point empêchement.

EURIPIDE.

Agathon, l'éloquence du Sage n'eſt jamais prolixe. Surpris par un accablant revers, je viens embraſſer vos genoux.

AGATHON.

Quel besoin avez-vous de mon aide ?

EURIPIDE.

Sachez que les femmes ont résolu ma perte dans la fête des Thesmophories ; & cela, parce j'ai médit du beau sexe.

AGATHON.

Et quel secours pensez-vous que je puisse vous apporter.

EURIPIDE.

Un très-grand. Comme rien ne ressemble plus à une femme que vous, vous pourrez vous introduire au Conseil femelle, prendre siége, causer avec celle-ci, avec celle-là, & si bien parler pour moi, que vous obteniez ma grace. Oui, il ne tient qu'à vous de me sauver, & vous êtes le seul qui soyez à portée de bien défendre ma cause.

AGATHON.

Vous me faites trop d'honneur, Euripide, & nul n'est plus en état de parler pour vous, que vous-même.

EURIPIDE.

A cela, une réponse. Je suis généralement connu ; première difficulté. Ensuite, je suis chauve sur le front, & puis j'ai une longue barbe. Au lieu que vous, votre visage est des plus revenans, des

mieux meublés sur le front ; un teint des plus blancs l'accompagne ; on ne remarqueroit pas l'ombre d'un poil sur votre menton ; votre voix est précisément celle d'une femme ; toute votre allure est féminine ; tout votre ensemble est celui d'une demoiselle accomplie.

AGATHON.

Euripide !

EURIPIDE.

Qu'est-ce ?

AGATHON.

Reconnoissez-vous pour être de vous ce passage d'une Tragédie :

» (*) Tu vois avec plaisir le jour qui nous éclaire,
» Et ne veux pas qu'il ait des charmes pour ton père !

EURIPIDE.

Oui, ce trait est de moi.

AGATHON.

Ne vous flattez donc point que je consentirai à porter la peine de vos fautes. Il faudroit que je fusse devenu insensé. Supportez comme vous pourrez vos infortunes. Il ne convient point que vous cherchiez à sortir de votre propre crise en y jettant

(*) C'est un passage de l'*Alceste* d'Euripide, v. 691.

un autre. Ce qui vous revient de votre part à l'infortune, c'est à vous à le souffrir.

MNÉSILOQUE.

Il t'est bien facile, homme perdu de mœurs & accoutumé à tout souffrir, de donner de tels conseils.

EURIPIDE.

Mais, sérieusement, quelle raison auriez-vous d'appréhender d'aller là.

AGATHON.

On m'y feroit encore un pire parti qu'à vous. Non, non, je ne jouerai pas à me faire surprendre par les femmes à observer leurs mystères nocturnes, moi contre qui elles n'ont déjà que trop de griefs.

EURIPIDE.

Je sais tout cela; mais votre crainte n'en est pas moins puérile, & votre prétexte spécieux.

AGATHON.

J'ai regret de vous refuser. Qu'allez-vous faire pour sortir d'embarras ?

EURIPIDE.

Que vous en semble ?

AGATHON.

O mortel infortuné! Il n'est plus d'Euripide au monde.

MNÉSILOQUE.

Euripide, mon doux ami, mon cher allié, allons, courage! ne vous abandonnez pas vous-même.

EURIPIDE.

Mais à quoi me résoudre?

MNÉSILOQUE.

D'abord, commencez par charger cet homme-ci d'imprécations; & pour ce qui est de moi, mettez mon zèle, mon amitié à toutes les épreuves.

EURIPIDE.

Allons, puisque vous vous dévouez pour moi, mettez-bas vos vêtemens.

MNÉSILOQUE.

Je n'ai rien à vous refuser; les voilà à terre. Présentement qu'exigez-vous que je fasse?

EURIPIDE.

Que vous vous laissiez raser de près, puis brûler tout le reste du poil.

MNÉSILOQUE.

Il faut bien que je m'y soumette, puisque j'ai tant fait que de me dévouer à vous.

EURIPIDE.

Agathon, vous qui ne marchez jamais sans un rasoir dans votre poche, faites-moi l'amitié de me prêter le vôtre.

AGATHON.

Agréez le rasoir & l'étui.

EURIPIDE *à Agathon.*

Vous êtes un aimable mortel! (*à Mnésiloque*) vous, mon ami, prenez place sur ce siége; enflez un peu la joue.

MNÉSILOQUE.

Hai! hai!

EURIPIDE.

Vous criez! je vous en ferai repentir. Taisez-vous.

MNÉSILOQUE.

Grace, grace, je vous en prie.

EURIPIDE.

Où courez-vous donc, je vous prie, Mnésiloque?

MNÉSILOQUE.

Au temple des Euménides; car, je vous le jure par Cérès même, je ne voudrois pas rester ici un seul moment. Comment voulez-vous que je me laisse couper en piéces?

EURIPIDE.

Mais vous allez vous expoſer à un ridicule complet, ſi vous ſortez en public une joue raſée, & l'autre non.

MNÉSILOQUE.

Bien peu m'importe.

EURIPIDE.

Par tous les Dieux! je ne ſouffrirai point que vous me manquiez de parole. Retournez-vous de l'autre côté.

MNÉSILOQUE.

Que je ſuis donc malheureux!

EURIPIDE.

N'allez pas vous aviſer de remuer ; & regardez-moi en face. Eh! bien, remuerez-vous toujours?

MNÉSILOQUE.

Hélas! hélas!

EURIPIDE.

Quel murmure vous échappe-t-il?

MNÉSILOQUE.

J'ai rempli toutes les conditions du traité auquel je me ſuis ſoumis avec vous. Mais que je ſuis malheureux dans cette aventure! Quoi? je ſerai obligé d'aſſiſter demi-raſé à la première bataille que donnera la République?

EURIPIDE.

Que cette crainte ne vous trouble pas. Vous paroîtrez charmante au possible. Regardez-vous dans la coquille de cette épée.

MNÉSILOQUE.

J'y consens.

EURIPIDE.

Regardez-vous, vous dis-je. N'est-ce pas-là vous?

MNÉSILOQUE.

Non. C'est une justice qu'il faut vous rendre. Ce n'est plus moi; c'est Clisthène (*).

EURIPIDE.

Levez-vous présentement, afin que je vous fasse l'opération adustive.

MNÉSILOQUE.

Eh! quoi? serai-je aujourd'hui grillé comme un porc?

EURIPIDE.

Qu'on m'apporte bien vîte un flambeau. Prenez garde que je ne brûle que ce qu'il faudra.

---

(*) Personnage efféminé, & qu'au siécle d'Aristophane l'usage étoit de nommer femme. Les Grecs n'avoient pas toujours le mot propre.

MNÉSILOQUE.

Ce ſoin me regarde. Hai ! hai ! vous me brûlez. Ah ! que je ſuis à plaindre. De l'eau, de l'eau, mes voiſins ! ſans quoi, je ſuis incendié dans toute ma perſonne.

EURIPIDE.

Courage, ami ; encore un peu de courage.

MNÉSILOQUE.

Que j'aie le courage de me laiſſer brûler tout vif !

EURIPIDE.

Le plus fort eſt fait, vous touchez au terme de l'épreuve.

MNÉSILOQUE.

Hai ! hai ! les flammèches gagnent les environs.

EURIPIDE.

C'eſt l'affaire d'une éponge bien mouillée de guérir tout cela.

MNÉSILOQUE.

Mais j'ai une averſion étrange pour toute l'apothicairerie ; & celui qui entreprendra de m'éponger la partie malade, s'en retournera mécontent.

EURIPIDE.

Ecoutez, mon cher Agathon. Vous avez refuſé de vous compromettre perſonnellement pour moi :

à la bonne heure; mais au moins, en ma considération, prêtez à mon ami quelque partie de vos vêtemens, & principalement votre jolie ceinture virginale. Voilà des choses que vous pouvez hasarder pour moi sans risque, & que vous ne sauriez dire n'avoir pas en votre disposition pour m'obliger.

AGATHON.

Prenez, mon ami; servez-vous-en au gré de vos intentions. Je n'ai rien de tel à vous refuser.

EURIPIDE.

Voyons; qu'allez-vous me prêter en premier lieu?

AGATHON.

Prenez d'abord ma robe de jeune mariée; c'est une crocote du dernier goût.

EURIPIDE.

Par Vénus! elle respire l'odeur de tout ce qui a l'avantage de vous approcher.

AGATHON.

Que tardez-vous à lui ceindre cette ceinture élégante?

EURIPIDE.

Voilà la ceinture mise.

MNÉSILOQUE.

Un ornement crural eſt ce qu'il me faut maintenant.

EURIPIDE.

Nous aurions auſſi grand beſoin d'un réſeau & d'un bonnet mitré.

AGATHON.

Voici mon bonnet de nuit que j'avois mis dans ma poche, & qui raſſemble tout ce que vous demandez là.

EURIPIDE.

Par Jupiter ! c'eſt préciſément ce qu'il nous faut.

MNÉSILOQUE.

Réellement? me va-t-il bien?

EURIPIDE.

J'en atteſte une ſeconde fois Jupiter; vous voilà coëffée à merveilles. Il ne vous manque plus qu'un tour de gorge.

AGATHON.

Voilà celui que j'ai coutume de mettre au lit.

MNÉSILOQUE.

Et des ſouliers de femme?

AGATHON.

Prenez les miens.

MNÉSILOQUE.

Iront-ils à mon pied ?

AGATHON.

Je vois que vous chauffez volontiers à l'étroit. Ainsi ils vous iront. Au surplus, essayez. Fort bien ! vous avez présentement, pour vous introduire aux mystères, tout ce que vous pouviez désirer.

---

## SCÈNE II.

EURIPIDE, MNÉSILOQUE.

EURIPIDE.

En vérité, je vois en vous, à la fois, un homme & une femme. Oui, vous avez tout le costume apparent d'une femme. Il vous reste, quand vous parlerez, à imiter à s'y méprendre le son de voix flutté du beau sexe.

MNÉSILOQUE.

Je ferai tous mes efforts pour y réussir de mon mieux.

EURIPIDE.

Allez donc promptement.

MNÉSILOQUE.

Non ferai-je, si vous ne vous engagez envers moi par un serment.

EURIPIDE.

(*) » Je jure par l'Éther
» Séjour de Jupiter.

MNÉSILOQUE.

Un serment assis sur l'air? j'aimerois autant que quelqu'un jurât par le patrimoine d'Hippocrate.

EURIPIDE.

» Eh! bien par tous les Dieux, sans un seul excepter,
» Je te fais mon serment; faut-il le répéter?

MNÉSILOQUE.

Je suis content, pourvu que vous n'alliez pas ensuite recourir à vos subtilités ordinaires, & me dire avec effronterie :

» Lorsque ma bouche a fait ce serment téméraire
» Mon ame juroit le contraire.

Mais j'entends les clameurs, les cris mystiques des Dames Athéniennes assemblées au temple de Cérès.

(*) Formule de serment, introduite par Euripide, dans ses Tragédies.

EURIPIDE.

Hâtez-vous d'y entrer, car ce que vous entendez eſt le ſignal des myſtères. Pour moi, je me retire.

---

## SCÈNE III.

MNÉSILOQUE, THRATTA, *Servante de Mnéſiloque & perſonnage muet.*

MNÉSILOQUE.

A MOI, Thratta; à moi, ma fidelle eſclave. Viens, accompagne-moi. O Thratta! tu ne m'avois pas prévenu d'une telle illumination; que de flambeaux allumés! mais auſſi quelle fumée ſuffoquante! O Theſmophores! ô Déeſſes révérées, Cérès & Proſerpine! ſoyez-moi propices, recevez-moi ſous votre ſauve-garde, & renvoyez-moi en vie dans mes foyers. Thratta, mets bas cette corbeille que tu tiens ſur ta tête, donne-moi la galette qui y eſt renfermée; que je la préſente en offrande aux deux grandes Déeſſes. Dame Cérès, Divinité très-chère & très-honorée, & vous ſa fille, ô Proſerpine, accordez-moi la faveur de vous renouveller ſouvent cette libation religieuſe. Ou bien,

bien, s'il vous plaît, ô Proserpine, de m'appeller dans votre royaume, accordez-moi avant mon départ, le plaisir de voir ma fille mariée à un gendre si sot, si stupide qu'il vous plaira, mais riche, mais foncier, & solidement attaché au soin de doubler ses rentes. Me voici entré au lieu des mystères. Plaçons-nous en lieu commode pour entendre les Orateurs fémelles. Adieu Thratta; va-t-en car les esclaves de ton sexe doivent s'en aller de ce lieu, quand les femmes libres commencent à ouvrir la bouche.

## SCÈNE III.

LE CRIEUR, ou CORIPHÉE FÉMELLE, LE CHŒUR DES DAMES Athéniennes, deux FEMMES, MNÉSILOQUE.

LE CRIEUR.

Ou ne parlez point, ou ne prononcez que des paroles de bon augure. Ne proférez aucun mot, qui ne soit propice & favorable. Faites des vœux aux Déesses Thesmophores, Cérès & Proserpine, faites-en à Pluton, le Dieu des richesses; à la Terre qui nourrit tout ce qui naît de beau; à Mer-

cure, & aux Graces. Obtenez par ces vœux que tout se passe bien dans notre assemblée, & qu'elle ait une heureuse issue, tant pour la République d'Athènes, que pour nous en particulier. Compagnes, voulez-vous que vos prières aient l'effet que vous espérez, que toute la nation Attique, que l'Ordre des femmes, & que chacune de vous en particulier s'en ressente? Entonnez l'antienne rituelle : Ïo Pæan! Ïo Pæan! réjouissons-nous.

LE CHŒUR.

Nous faisons *chorus* ; nous chantons avec toi, *Ïo Pæan!* Nous prions, de plus, toute la génération céleste de nous apparoître, de se montrer à nous propice & joyeuse. Jupiter, ô toi dont le nom remplit l'Univers ; ô toi, Dieu de Délos, bel Apollon, souverain de la Lyre d'or : & toi, Vierge incomparable, invincible Minerve, aux yeux pers, à la lance dorée, Génie tutélaire de la ville la plus florissante ; accourez tous en ces lieux. Accours aussi, destructrice des bêtes féroces, fille de Latone, de cette Déesse dont les regards ressemblent aux rayons dorés du soleil, accours, Diane, dont le nom change selon la diversité des pays. Présente-toi à nos regards, vénérable Neptune, dominateur des mers ; quitte pour nous tes abîmes poissonneux, & le goufre toujours turbulent, toujours orageux de Nerée ; viens à

nous, accompagné des belles Néréides. Nymphes vagabondes des montagnes, joignez-vous aux Divinités marines. Et toi, Lyre sacrée, accompagne de tes accords nos pieux cantiques. Que les nobles Dames Athéniennes n'aient jamais célébré de mystères plus conformes à leurs vœux.

LE CRIEUR.

Adressez vos prières aux Dieux & aux Déesses de l'Olympe, aux Divinités Pythiennes & Déliennes; ainsi qu'aux autres Divinités. Qu'elles daignent exaucer ces imprécations: si quelque malintentionné machine quelque trahison envers la Commune femelle, ou fait un traité de paix & d'alliance avec Euripide, ou avec les Mèdes, contre l'intérêt des femmes: si quelque ambitieux affecte la tyrannie, ou facilite le retour de ceux qui l'ont autrefois affecté; si quelque délateur va révéler le vrai nom d'un enfant supposé par une Dame Athénienne; si quelque Soubrette, après avoir servi les intrigues galantes de sa maîtresse, s'avise d'en jaser à l'oreille du mari; si quelque courtière d'amour fait à une Dame Athénienne un rapport controuvé; si quelque adultère trompe la bonne foi de la femme qu'il séduit, & ne lui donne point le présent dont il est convenu; ou si quelque vieille cherche à débaucher à une jeune son galant à force de dons; si quelque femme amoureuse, manque à son ami secret, en se laissant corrompre par un prétendant

plus riche ; enfin si quelque cabaretier ou cabaretière livre du vin aux femmes à fausse mesure ; puissent faire les Dieux, que les coupables de ces attentats rencontrent une mauvaise fin ; puisse la foudre écraser leur maison ; & puissent ces mêmes Dieux combler de leurs faveurs tous les autres Citoyens !

LE CHŒUR.

Nous nous joignons d'un accord unanime à ces imprécations, nous en faisons le vœu général de la Commune. Présentement souvenons-nous de prêter notre oreille & notre confiance à celles des Oratrices qui nous conseilleront le mieux ; & non à celles qui, ne cherchant qu'à nous tromper, introduisent des innovations dans la formule des sermens, font du détriment commun leur lucre particulier ; substituent aux anciens Plébiscites & aux anciennes loix, de nouvelles constitutions ; vendent aux ennemis le secret de l'Etat ; travaillent à introduire les Mèdes en Grèce, pour la destruction de cette Cité ; & se montrent ingrats, injurieux, & impies envers la Patrie. O Jupiter ! le plus grand des Dieux, c'est à toi de ratifier ces vœux & ces imprécations. Donne-leur ta sanction redoutable, afin que l'effet les suive, comme si c'étoit des hommes, & non simplement des femmes qui les eussent prononcés.

*FIN DU SECOND ACTE.*

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE CRIEUR, LE CHŒUR, DEUX HARANGUEUSES, UNE AUTRE FEMME, MNÉSILOQUE.

LE CRIEUR.

Que toute l'Aſſemblée prête l'oreille. Décret du Sénat des Femmes, Timocléa étant Préſidente; Lyſilla faiſant les fonctions de Greffier, & Soſtrata celles d'Avocat-Général. De par Mesdames. Le Conſeil s'aſſemblera, ce troiſième jour des Theſmophories, de bon matin, autant que loiſible ſera. On mettra avant tout ſur le tapis l'affaire d'Euripide, on inſtruira ſon procès, & l'on ira aux voix ſur le genre de peine qu'il convient de décerner contre lui. Car il appert que le ſexe n'a point d'ennemi plus déclaré. Préſentement, qui veut porter la parole.

Une première HARANGUEUSE.

Moi.

LE CRIEUR.

Mettez donc cette couronne de fleurs sur votre tête. Vous autres, taisez-vous ; prêtez silence & attention L'Orateur a toussé, craché. Attendez-vous à une harangue d'une honnête durée.

LA HARANGUEUSE.

Mesdames, je jure par toutes les Déesses qu'aucun motif ambitieux ne m'a fait me lever pour discourir en votre présence. C'est l'indignation qui me force à rompre le silence. Ah! depuis trop long-tems je souffre en secret de vous voir injurier & couvrir d'opprobre par Euripide, ce fils d'une marchande de choux. Car quelles invectives indécentes n'a-t-il pas prodiguées contre vous? Quelle est celle de ses Tragédies où il ne vous a pas calomniées, même dans celles qui sont les plus pauvres d'Acteurs, celles dont les chœurs sont les plus éclaircis pour les rangs, les moins chargés de personnages ; celles enfin qui pêchent le moins par la trop grande affluence de Spectateurs. C'est-là qu'il traite toute femme :

. . . . . *de traîtresse, & d'adultère impure,*
*Adonnée au babil, au vin, à la luxure.*

C'est-là qu'il dit en propres paroles :

. . . . . . . . . . *le sexe feminin,*
*Ce grand, ce vrai fléau du sexe masculin.*

Qu'arrive-t-il delà? que nos maris, au fortir du fpectacle nous regardent de travers en rentrant au logis, & vont foudain regarder dans tous les recoins de la chambre s'il n'y a pas quelque galant caché. Cela fait que nous n'avons plus les coudées auffi franches que par le paffé. Nos maris font inftruits par Euripide de toutes nos rufes. Nous furprennent-ils à compofer une couronne de fleurs; ils foupçonnent auffi-tôt là-deffous quelque intrigue amoureufe. Si quelqu'une de nous, obligée de fe relever la nuit, vient dans l'obfcurité à brifer quelque vafe de terre, fon jaloux reveillé lui demande avec dépit quel eft le rival à qui elle vient de donner ce fignal. Je gagerois, ajoute-t-il en fureur, que quelque Corinthien eft aux environs d'ici. Mais voici un autre cas: une jeune fille eft attaquée des pâles couleurs; fon frère au fortir d'un Drame d'Euripide, vient dire brutalement à cette pauvrette:

» (*) *Ce coloris, ma fœur, vous fied fort mal:*
» *Eft-ce-là le teint virginal?*

---

(*) Paffage d'une Tragédie d'Euripide, aujourd'hui perdue, où un frère reprochoit à fa fœur une paffion effrénée, malheureufe & dégénérée en une maladie de langueur, maladie dont la pâleur eft la fympathie.

*Pallida res amor eft*,

a dit Ovide.

Voici un autre cas encore. Une Dame veuve & sans enfans, a besoin d'épouser un second mari, pour ranger au devoir ceux sur qui s'étendent ses droits domaniaux. Vous croyez que c'est la chose la plus raisonnable & la plus simple. Vous vous trompez lourdement. Il n'y a point d'homme, se trouvant dans la même circonstance, qui ne recherchât volontiers un tel parti; mais Euripide y a mis bon ordre. Il a trop bien frappé sur les secondes nôces. Il n'y a personne qui n'ait très-présent dans la tête ce vers terrible;

» *Qui vieux se remarie, épouse son tyran.*

C'est pourquoi tous nos gardiens de jeunes femmes, renferment aujourd'hui le sexe sous la clef, sous le cadenat; que dis-je? sous le cachet. En outre, ils entretiennent une meute de chiens molosses, pour écarter de nous les galans les plus déterminés. Autre grief à vous faire connoître: nous avions autrefois l'intendance du cellier: la farine, l'huile, le vin étoient en notre disposition; présentement ce n'est plus de même. Ce sont nos maris qui ont les clefs des provisions, de petites clefs de sureté, faites avec beaucoup d'art, qu'ils font fabriquer en Laconie, & qui sont à trois dents. Quant à la porte du logis, nous savions autrefois l'ouvrir clandestinement au moyen d'un petit crochet de trois oboles, dont à l'aide du marteau & de la

lime nous faiſions une fauſſe clef. Mais Euripide, le bon valet, a mis ordre à cette ruſe; il a appris à nos maris à mettre chaque ſoir le ſcellé ſur l'orifice de la ſerrure. C'eſt pourquoi je conclus à ce qu'on prenne des meſures pour s'aſſurer de la perte du coupable, ſoit par le poiſon, ſoit par quelque autre artifice. Voilà ce que j'avois à dire à haute voix. Je vais inſcrire le reſte ſur les regiſtres du Greffe.

LE CHŒUR.

Non, je n'ai jamais entendu une femme plus ſubtile d'eſprit & plus dreſſée à l'art de la parole! comme tout ce qui ſort de ſa bouche eſt bien dit! comme aucune circonſtance eſſentielle ne lui échappe! comme elle a tout prévu, tout peſé! Prudence, aſtuce, invention, rien ne lui manque. Ces mérites ſont portés chez elle à un tel point, que ſi Xénoclès, fils de Carcinus, s'aviſoit de diſputer avec elle, il n'eſt aucune de nous qui le jugeât digne d'être écouté deux phraſes de ſuite.

Une ſeconde HARANGUEUSE.

J'ai peu à parler, Meſdames, car celle qui m'a précédé a preſque épuiſé la matière. Elle a parfaitement inſtruit le procès d'Euripide, quant aux griefs généraux. Pour moi, je ne vous entretiendrai que de ce que j'ai eu perſonnellement à ſouffrir de ſa haine envers notre ſexe. J'avois un mari,

qui eſt mort dans l'iſle de Chypre, & qui m'a laiſſé cinq enfans; j'ai eu bien de la peine à les élever. Je les ai dreſſés à faire des bouquets, des guirlandes, des couronnes, dans la Place aux myrtes. J'avois bien de la peine alors à ſoutenir ma petite famille. Mais ma deſtinée & la leur a cruellement empiré depuis. Car il a plu à ce même Euripide, qu'on vient de traduire en juſtice devant vous, d'articuler dans pluſieurs de ſes Tragédies, que les Dieux n'étoient qu'une chimère; ce qui eſt cauſe que nous ne vendons pas même la moitié des fleurs dont nous faiſons la récolte. Je conclus donc à mon tour à la punition exemplaire de cet homme, qui s'eſt rendu criminel envers nous de tant de manières. Les inſultes qu'il nous a faites ſont groſſières comme lui-même; élevé par une marchande de choux, ſon ſtyle eſt celui des halles. J'ai dit. L'heure m'appelle à la Place publique, où j'ai vingt couronnes de commandées.

LE CHŒUR.

Cette ſeconde Harangueuſe vient, en peu de mots, de parler mieux encore que la première. Elle n'a rien prononcé qu'à propos; que de très-ſenſé, que de très-ſpirituel. La raiſon la plus auſtère ne trouveroit rien à reprendre dans ſes paroles. Tout ce qu'elle dit porte conviction. Allons; point de quartier envers Euripide; il faut qu'il porte la peine de ſes méfaits.

MNÉSILOQUE.

Que vous ſoyez très-irritées contre Euripide, & que les invectives qu'il s'eſt permiſes contre vous, échauffent votre bile, c'eſt, mes chères compagnes, ce qui ne me ſurprend en aucune ſorte; car moi-même je conſens à paſſer pour une folle à lier, ſi je ne porte à ce même homme la haine la plus déclarée. Cela n'empêche point que je ne me trouve fondée à vous conſeiller de bien peſer & diſcuter les griefs en vertu deſquels nous lui en voulons tant. Eſt-il juſte, (je le dis entre nous, d'autant que nous ſommes ici toutes du même ſexe, & qu'il n'eſt aucune de nous qui ſoit tentée de divulguer ce qui ſe dit dans nos aſſemblées); eſt-il juſte, Meſdames, de vous récrier ſi fort ſur deux ou trois griefs dont nous charge Euripide, ſans lui ſavoir gré de mille autres reproches qu'il étoit en droit de ne point nous épargner? En mon particulier, je ne puis me diſſimuler qu'il a été très-réſervé ſur les accuſations qu'il pouvoit intenter contre moi, & en ma perſonne à tout le ſexe. Par exemple, (& ce trait-ci n'eſt pas, vous l'avouerez, une peccadille du commun,) il n'y avoit que trois jours que j'étois mariée lorſqu'un galant qui m'avoit débauchée dès l'âge de ſept ans, vint gratter doucement à la porte au milieu de la nuit, mon mari étant couché à côté de moi. Je reconnus le ſignal & deſcendis auſſi-tôt l'eſcalier. Où courez-vous

ainſi ; me crie mon époux étonné ? je vais, lui répondis-je, mon cher homme, chercher à ſoulager une violente colique. Allez, me dit-il obligeamment, vous trouverez à votre retour dans le mortier des cédrides, de l'anis & de la ſauge que je vais piler pour vous en diligence. Pour récompenſe des ſoins qu'il ſe donnoit pour moi, croiriez-vous, Meſdames, que j'humectois le gond de la porte pour qu'elle fît moins de bruit, & que l'ayant ouverte, j'allai me jetter dans les bras de l'adultère, ſans reſpect pour le ſimulacre d'Apollon Agyée, ni pour celui de la pudique nymphe Daphné, qui ſe dérobe aux pourſuites ardentes de ce Dieu. Euripide, mes chères compagnes, n'a jamais parlé de ce fait ; non plus que des débauches que nous commettons effrontément avec des eſclaves & des muletiers, quand nous manquons d'autres galans. Et ces déjeunés à l'ail que nous avons ſoin de faire après avoir paſſé la nuit en adultère, pour que nos maris, venant à flairer notre haleine, nous ſoupçonnent moins de ſonger à la galanterie, Euripide en parle-t-il quelque part ? il n'a pas aſſez épargné la réputation de Phèdre dans une de ſes Tragédies : eh ! bien, en quoi cela nous bleſſe-t-il ? Lorſqu'une de nous, que je pourrois nommer a eu la malice de prier ſon mari de regarder au ſoleil ſi les vers n'avoient point fait quelque jour à une tunique, & qu'elle a pris ce tems-là pour faire évader un

jeune homme qui étoit caché ſous une table, Euripide a-t-il divulgué cette fredaine? Je connois une autre femme qui étant ſtérile & ayant intérêt d'être mère, joua dix jours de ſuite les douleurs de l'enfantement & ſur la fin du dixième acheta un enfant qu'elle ſe fit apporter en préſence même de ſon mari dans une marmite couverte par une vieille, qui avoit eu la précaution de remplir la bouche de l'enfant avec un rayon de miel, pour l'empêcher de crier. Cours bien vîte, dit alors cette malicieuſe à ſon mari, cours, mon cher, m'acheter quelque drogue qui facilite l'accouchement, je ſens l'enfant qui ſe préſente. A peine l'époux crédule eſt-il ſorti, que la vieille tire l'enfant ſuppoſé de la marmite, & lui dégage la bouche du rayon de miel, pour qu'il puiſſe crier tout à ſon aiſe. Le mari rentre; la vieille ſcélérate accourt au-devant de lui avec un viſage riant; félicitez-vous lui ditelle, un lion vous eſt né, un lion, votre expreſſe image, & qui des pieds à la ceinture, & de la ceinture à la tête, eſt un autre vous-même. Par Diane! Meſdames, voilà des tours de notre façon, tours dont Euripide n'a jamais parlé; ce qui prouve qu'il n'a pas dit contre nous tout ce qu'il pouvoit dire, & qu'ainſi la haine que nous lui portons, n'eſt pas auſſi fondée que telle d'entre nous ſe le figure.

LE CHŒUR.

Certes! je ne reviens point de ma ſurpriſe.

Quelle eſt la contrée qui a pu produire une femme d'une telle audace? Où peut elle avoir puiſé ces impudentes inventions? Non, je n'euſſe jamais pu croire qu'il y eut une perſonne de notre ſexe aſſez effrontée, aſſez réſolue, pour dire à haute voix & en pleine aſſemblée ce que je viens d'entendre. Le vieux proverbe a bien raiſon : *Prends garde que l'Orateur qui va parler ne te morde.* Non, dans la nature entière, rien n'eſt plus impudent que la femme; rien de pire en tout que ce ſexe.

UNE HARANGUEUSE.

Par Diane ſauvage! Meſdames, votre prudence vous abandonne. Quelqu'un vous a faſcinées, vous a privées de l'uſage de votre raiſon. Sans cela auriez-vous ſi patiemment ſouffert les injures que cette peſte vient de vomir contre vous. Non, non, ne ſouffrons point qu'un tel outrage demeure impuni; que chacune de vous me prête la main; qu'on m'apporte un réchaud bien brûlant, pour y aſſeoir à nud la coupable. Point de quartier à une femme qui oſe médire ainſi de ſon propre ſexe.

MNÉSILOQUE.

Je vous conjure, Meſdames, de ne vous porter contre moi à aucun excès. Je n'ai rien fait de répréhenſible, j'ai uſé de la liberté de parler. J'ai défendu Euripide, parce qu'il m'a paru excuſable.

En quoi, pour cela, ai-je mérité d'être ſi grièvement punie ?

UNE HARANGUEUSE.

Quoi? tu ne penſes pas avoir mérité le plus rude châtiment, pour avoir, ſeule entre nous toutes, eu l'audace de défendre la cauſe d'Euripide, qui a fait tant de tort à notre réputation, qui met toute ſon induſtrie à nous diffamer; de la plume de qui il n'eſt ſorti que des *Ménalippes* & des *Phèdres*, & jamais une ſeule *Pénélope*, comme s'il eut eu regret d'introduire ſur la ſcène une femme chaſte.

MNÉSILOQUE.

S'il s'eſt conduit ainſi, j'en ſais bien la raiſon: ce ſiècle abonde en Phèdres, mais où trouver une Pénélope?

UNE HARANGUEUSE.

Elle récidive ſes invectives. L'entendez-vous, Meſdames!

MNÉSILOQUE.

Par Jupiter! il s'en faut bien que j'aie épuiſé tout ce qu'il y avoit à dire ſur votre compte; & ſi vous le jugez à propos, j'en dirai encore davantage.

UNE HARANGUEUSE.

Comment ferois-tu pour dire plus d'injures, après toutes celles que tu nous as dites?

MNÉSILOQUE.

J'attefte Jupiter que ce n'eft pas là la millième partie des reproches que je pouvois vous faire. Qui m'empêcheroit de raconter comment, prenant en main le ftrigil pour faire croire que nous allons au bain, nous montons au cellier faire jouer le fiphon?

UNE HARANGUEUSE.

Pour ce que tu viens de dire, puiffes-tu perdre le goût du pain!

MNÉSILOQUE.

Qui ne fait qu'aux fêtes des Apaturies, nous détournons les meilleurs morceaux pour régaler nos galans, & qu'enfuite nous accufons le chat d'avoir fait le vol.

UNE HARANGUEUSE.

J'enrage de l'entendre parler ainfi.

MNÉSILOQUE.

Patience. Je n'ai point encore fait mention de cette femme qui a affaffiné fon mari à coups de hache; ni de celle qui a donné à fon mari un breuvage dont l'effet a été de lui aliéner l'efprit: ni de cette Akharnienne qui après avoir tué fon père, l'a enterré fous la pierre qui forme le fiége du bain.

UNE

UNE HARANGUEUSE.

Quelle horreur viens-je d'ouir ?

MNÉSILOQUE.

Mais, toi qui parles, ne fais-je pas que ta servante étant accouchée en même-tems que toi, tu lui as volé son fils, auquel tu as fait substituer ta fille.

UNE HARANGUEUSE.

Par Cérès & sa fille ! tu ne m'auras pas fait impunément un tel reproche. Je vais t'arracher jusqu'à ton dernier cheveux.

MNÉSILOQUE.

Si tu m'approches, tu seras mal reçue.

UNE HARANGUEUSE.

Vois si je n'avance pas.

MNÉSILOQUE.

Et moi, vois si je recule. Philista, ma servante, dépêche-toi de m'ôter mon mantelet ; que j'aie les coudées plus franches. Présentement, toi, ma brave, approche donc ; & voyons, par Diane ! qui de nous deux fera le poil à l'autre.

UNE HARANGUEUSE.

Que prétends-tu faire, avec ce poing fermé ?

MNÉSILOQUE.

Te faire accoucher du gâteau de Séfame, dont tu as fait ce matin ton déjeûner.

LE CHŒUR.

Mes belles, ceffez cette difpute. Une femme s'avance vers nous. Prêtez-lui filence avant qu'elle n'arrive jufqu'en ce lieu; nous en ferons toutes plus à portée d'entendre tranquillement ce qu'elle fe propofe de nous dire.

## SCÈNE II.

CLISTHÈNE, (*Athénien efféminé que le Chœur des Athéniennes affecte de prendre pour une de fes compagnes,*) LE CHŒUR, DEUX HARANGUEUSES, MNESILOQUE.

CLISTHÈNE.

Mes chères Dames, vous aux mœurs defquelles je fuis affilié, fi vous pouviez douter de mes rapports avec vous, paffez feulement la main fur mon menton, vous vous convaincrez avec quel foin je le tiens raz & poli comme le vôtre, tout cela prouve que je fuis de votre confrairie, que je vous

ſuis invinciblement attachée ; auſſi n'eſt-il aucun Orateur qui ſe ſoit montré votre partiſan auſſi ſouvent, & au même degré que moi. Comme je viens d'entendre (admiſe que je ſuis dans vos myſtères,) les reproches que vous avez faits à une perſonne qui vous a indignement outragées, j'ai pris garde à toutes les circonſtances de cet événement; & je viens vous avertir, vous ouvrir les yeux & vous prévenir ſur de très-grands dangers que vous avez à craindre.

LE CHŒUR.

Qu'eſt-ce, ô très-aimable Demoiſillon! car c'eſt, je crois, la qualification qui vous convient. Quel être plus aimable? Eſt-il poſſible de paſſer la main ſur des joues plus douces?

CLISTHÈNE.

On m'a aſſuré qu'Euripide avoit fait déguiſer un vieillard, un de ſes proches, qui s'eſt à la faveur de ce traveſtiſſement introduit aujourd'hui chez vous, en ce lieu même, tout conſacré qu'eſt l'aſyle.

LE CHŒUR.

A quel deſſein? Quel pourroit-être ſon but?

CLISTHÈNE.

Son but, & ſon deſſein étoient d'épier ce que vous diriez entre vous, & de connoître vos délibérations.

LE CHŒUR.

Et comment a-t-il pu faire pour se mêler dans une assemblée de femmes, sans être reconnu pour homme?

CLISTHÈNE.

Euripide l'a aidé dans son déguisement, en le rasant régulièrement, & en lui retranchant strictement tout ce qu'il avoit de barbe. En outre, il a trouvé le moyen de l'attiffer de tout l'accoûtrement d'une femme.

MNÉSILOQUE.

Quoi? mes compagnes, vous pourriez croire une pareille calomnie! vous pourriez concevoir qu'un homme ait eu la patience de se laisser enlever jusqu'au dernier poil, pour passer à vos yeux pour une femme! non, par Cérès! non, par sa fille! un tel fait n'est pas du nombre de ceux auxquels on puisse ajouter foi.

CLISTHÈNE.

Vainement celle-ci s'inscrit-elle en faux contre l'avis que je vous donne, Mesdames; je le tiens de source, & je vous en préviens. Me risquerois-je sans cela, à vous déférer personne?

LE CHŒUR.

Jamais délation ne fut plus grave. Il faut, mes Compagnes, il faut sans délai faire les perquisitions

néceſſaires, & ſi bien chercher que nous trouvions dans cette aſſemblée le profane, le ſacrilége qu'elle recéle. O vous que vos mœurs ont affilié à l'Ordre fémelle, mettez le comble aux obligations que vous a toute notre aſſemblée, en nous aidant à trouver le coupable.

CLISTHÈNE.

Allons; procédons tout de ſuite à cette enquête. Rangez-vous ſur deux files. C'eſt par vous que je commence; qui êtes vous?

UNE FEMME.

L'épouſe de Cléonyme.

CLISTHÈNE, *au Chœur.*

La reconnoiſſez-vous pour telle?

LE CHŒUR.

Ce qu'elle vous a dit eſt notoire. Paſſez à d'autres.

MNÉSILOQUE, *à part.*

Mon tour va bientôt venir. Je ſuis ſur les épines.

CLISTHÈNE, *à une autre femme.*

Vous qui portez cet enfant, votre nom tout à l'heure?

UNE DAME ATHÉNIENNE.

Cet enfant eſt le mien, & la femme qui le porte dans ſes bras eſt ſa nourrice, j'en atteſte Jupiter.

MNÉSILOQUE.

Mon tour est venu ; c'est fait de moi, fuyons.

CLISTHÈNE.

Tout beau ! où fuit celle-ci ?

MNÉSILOQUE.

Souffrez que j'aille dans ce cabinet, pour cause.

CLISTHÈNE.

Vous prenez bien mal votre tems. A cela près vous ne m'échapperez point, & je vais attendre à la porte du cabinet.

LE CHŒUR.

Vous ferez bien de l'examiner de près ; car c'est la seule suspecte d'entre nous, la seule que les autres ne connoissent point.

CLISTHÈNE.

Ma belle, vous êtes longue dans vos opérations.

MNÉSILOQUE.

C'est que j'ai une retention d'urine, pour avoir mangé hier une salade de cresson.

CLISTHÈNE.

Je ne me paye point de ces contes. Venez à moi à l'instant.

MNÉSILOQUE.

Quoi? il n'eſt pas permis avec vous d'être malade?

CLISTHÈNE.

Il faut parler, & me dire qui eſt votre mari.

MNÉSILOQUE.

Qui eſt mon mari! Connoiſſez-vous la bourgade Cothocide?

CLISTHÈNE.

Répondez juſte. Avez-vous quelqu'un pour mari? qui eſt ce mari? exiſte-t-il? en quel lieu exiſte-t-il? exiſta-t-il jamais?

MNÉSILOQUE *effrontément.*

Certes, mon mari eſt un quelqu'un, fils d'un quelqu'un qui plus eſt.

CLISTHÈNE.

Vous battez la campagne. Mais je vais vous ſerrer de près. Répondez: avant ce jour êtes-vous déjà venue à ces myſtères.

MNÉSILOQUE.

Oui, certainement.

CLISTHÈNE.

En quelle année? & quelqu'une de ces Dames vous y a-t-elle préſentée?

MNÉSILOQUE.

Certes, si j'y été présentée, je l'ai été par quelqu'une.

CLISTHÈNE.

Ce n'est point là répondre.

UNE FEMME Athénienne.

N'insistez pas davantage, ami Clisthène. C'est à moi présentement de l'interroger. J'ai une demande à lui faire sur les mystères de l'année précédente. Retirez-vous un peu à l'écart, par discrétion. Un homme seroit de trop dans cet interrogatoire. O vous donc, belle inconnue, dites-moi, je vous prie, par quel acte nous ouvrîmes les derniers mystères.

MNÉSILOQUE.

Nous nous mîmes à boire largement.

L'ATHÉNIENNE.

Et pour second acte?

MNÉSILOQUE.

Nous trinquâmes toutes ensemble.

L'ATHÉNIENNE.

Tu pourrois savoir ces deux circonstances par l'indiscrétion de quelque initiée; mais c'est à la troisième question que je t'attends. Voyons; dis; que fîmes-nous, en troisième lieu?

MNÉSILOQUE.

Une femme étrangère, & dont j'étois l'hôtesse, m'emprunta la grande coupe où je venois de boire, & la remplit de son urine, faute d'autre vase propre à satisfaire l'envie qui la pressoit.

L'ATHÉNIENNE.

Cette réponse impudente te décèle, & fait voir que tu es l'homme que nous cherchons. Revenez Clisthène, nous tenons le criminel.

CLISTHÈNE.

Quel traitement lui ferai-je ?

L'ATHÉNIENNE.

Il faut le dépouiller.

LE CHŒUR.

Certes, il mérite bien ce qui lui arrive ; car ses réponses sont dénuées de sens.

MNÉSILOQUE.

Compagnes, ne faites rien de tel : n'allez pas dépouiller une citoyenne, mère de neuf enfans.

L'ATHÉNIENNE.

Otons d'abord, ôtons cette ceinture. Quelle corporance ! quelles proportions viriles ! Et ce sein-là ne me paroît pas non plus, bien propre à avoir allaité beaucoup de nourrissons.

MNÉSILOQUE.

Que voulez-vous ? je suis stérile ; & mon mariage s'est trouvé inécond.

L'ATHÉNIENNE.

Explique-nous comment tu pourrois être à la fois stérile, & mere de neuf enfans.

LE CHŒUR.

Au prophane, au prophane ! c'est vraiment un homme déguisé. Voilà pourquoi cette Harangueuse de faux aloy, s'est levée parmi nous pour nous injurier & pour prendre le parti d'Euripide.

MNÉSILOQUE.

Ah ! malheureux ! dans quelle crise je me suis jetté !

LE CHŒUR.

Quel parti prendrons-nous à son égard.

L'ATHÉNIENNE.

Il faut le garder de près ; & bien veiller à ce qu'il ne nous échappe par la fuite. Moi, cependant, je vais le déférer à l'Aréopage.

LE CHŒUR.

Il faut, il faut doubler le nombre des lampes. Il faut faire une recherche exacte, & nous visiter

toutes réciproquement, pour vérifier si quelque autre prophane ne se feroit point glissé dans notre assemblée. Oui, oui, il pourroit s'en être introduit quelque autre. C'est pourquoi il faut toutes nous mettre promptement en marche pour faire l'enquête la plus scrupuleuse. Il faut que chacune de nous y regarde de ses deux yeux, à droite, à gauche, de tout côté, & à diverses reprises. Et s'il arrive que nous parvenions à découvrir un complice, un associé de l'homme que nous tenons captif, faisons de l'un & de l'autre un exemple mémorable. Qu'ils apprennent, ces impies, qu'il existe des Dieux, qui vengent leur culte outragé, & qui protégent celles qui s'assemblent religieusement dans leurs temples. Oui, s'il est un audacieux assez téméraire, assez agité par les Furies, pour avoir à l'instar de celui-ci, violé par sa présence cet asyle sacré, qu'il apprenne, à la face de l'Univers, que ni les Dieux, ni les femmes, ne pardonnent de telles offenses; & que la vengeance suit de près ces sortes d'attentats.

UNE CORIPHÉE.

La recherche a été faite exactement. Nous pouvons être certaines présentement que nul autre sacrilège ne s'est glissé parmi nous.

(*Ici Mnésiloque se réfugie vers l'autel, après avoir enlevé à l'une de ses gardiennes, un paquet cou-*

*vert, & qu'il prend pour l'enfant de cette Athénienne).*

UNE ATHÉNIENNE *à Mnésiloque.*

Où cours-tu, scélérat ? mais que je suis malheureuse ! Pour s'échapper de moi, & m'empêcher de m'attacher à sa poursuite, il m'a enlevé mon enfant, l'enfant que je tenois enveloppé dans une couverture, & tendrement pressé sur mon sein. Le traître, après cette action, s'est allé réfugier au pied de l'autel. Que fait-il, grands Dieux ? Il lève sur mon enfant le couteau victimaire !

MNÉSILOQUE.

Crie maintenant, tout à ton aise; mais sache que si toi & tes adhérentes, vous ne me mettez à l'instant en liberté, ç'en est fait de ton nourrisson. Je vais au moment même faire ruisseler son sang sur l'autel.

L'ATHÉNIENNE.

A moi ! au meurtre ! Eh quoi ? mes Compagnes, ne me secourrez-vous pas ? ne vous revolterez-vous pas unanimement contre cet attentat ? laisserez-vous périr mon enfant unique, aussi cruellement ?

LE CHŒUR.

Arrête ! arrête ! ô vénérables Parques ! quel spectacle horrible s'offre à mes yeux ! que de forfaits sur forfaits ! quel nouvel excès d'audace ! ô mes amies ! celui-ci surpasse tous les autres !

MNÉSILOQUE.

Je vais cette fois-ci mettre votre insolence à l'épreuve. Nous verrons qui de vous ou de moi cédera.

LE CHŒUR.

Est-ce là une action indigne, un crime affreux s'il en fut jamais?

L'ATHÉNIENNE.

Un crime qui fait frémir; qui prive une mère de son enfant!

LE CHŒUR.

Ciel! quels cris faut-il donc jetter pour faire désister cet impie du forfait qu'il médite! quoi? il ne tient compte de nos clameurs; & nous regarde encore avec insulte!

MNÉSILOQUE.

Certes, vous n'êtes pas au bout, & je ne resterai pas en chemin.

LE CHŒUR.

Mais si tu achèves un tel coup, tu ne retourneras pas en vie chez toi. Toute issue, toute fuite est interdite à ton espoir. Tu vas, à l'instant même, porter la peine de cet assassinat.

MNÉSILOQUE.

Je brave votre ressentiment; & je le provoque

en toute sécurité. Je vous dévoue toutes à l'anathême. Que les Dieux vous exterminent !

LE CHŒUR.

Quels Dieux voudroient entendre tes imprécations, ou venir à ton aide, après que tu t'es souillé de forfaits semblables ?

MNÉSILOQUE.

Vous prêchez en pure perte. Je n'en tuerai pas moins cet enfant, si vous ne m'ouvrez toutes les portes.

LE CHŒUR.

Mais peut-être (ainsi m'entendent Cérès & Proserpine,) ne porteras-tu pas loin le succès d'une telle audace. Tes paroles, tes déportemens impies subiront la peine qui leur est due. Oui, nous nous flattons de voir ton châtiment ; oui, nous espérons que la fortune ne te secondera pas jusqu'au bout, & que, se retournant tout-à-coup contre toi, elle t'empêchera d'achever un crime de cette nature. Ton supplice ne sauroit tarder ; & je vais faire tout ce qui convient pour l'accélérer. Dépéche-toi, Mania ; va rassembler tout ce que tu trouveras de bois sec & de sarment, pour brûler tout vif, en un clin d'œil, & réduire en cendres ce pervers. Ah ! scélérat ! qu'il me tarde de faire de toi un tison flambant !

MNÉSILOQUE.

Brûlez-moi; consumez-moi; j'y consens. Mais, moi, je vais développer cette couverture de fine laine de Crète, pauvre enfant qu'elle renferme, que ton sort est déplorable! tu vas périr; mais n'accuse de ta mort que ces enragées de femmes, & principalement ta mère. — Ciel! que vois-je? O surprise! l'enfant que je comptois égorger se trouve être un outre, un outre rempli de vin, & terminé par des pieds postiches! O sexe rusé & bibace! que tu es ingénieux à trouver des moyens de boire! O femmes! vous faites la richesse des cabaretiers & la ruine de vos maris. Vous êtes le fléau de nos celliers: vous êtes la peste la plus dangereuse & la plus immédiate de l'homme.

L'ATHÉNIENNE.

Mania, hâte-toi d'apporter force sarment.

MNÉSILOQUE.

Qu'elle en apporte tant qu'elle jugera à propos; mais toi, réponds à cette question: es-tu la mère de l'enfant que je tiens?

L'ATHÉNIENNE.

Si je suis sa mère! je l'ai porté dix mois dans mon sein.

MNÉSILOQUE.

Dix mois, dis-tu?

L'ATHÉNIENNE.

Tout autant.

MNÉSILOQUE.

Qu'il eſt replet! certes, en lui faiſant la ponction, j'eſpère lui tirer trois cotyles de ſang.

L'ATHÉNIENNE.

Que va-t-il faire, ô ciel! & pourquoi a-t-il levé la couverture de mon enfant mignon?

MNÉSILOQUE.

Ceci, un enfant mignon!

L'ATHÉNIENNE.

C'eſt mon tout petit mignonet.

MNÉSILOQUE.

Il ne laiſſe pas de contenir trois à quatre conges, de bonne meſure. Quel âge a-t-il bien?

L'ATHÉNIENNE.

Il eſt né aux vendanges dernières.

MNÉSILOQUE.

Il ne verra pas les prochaines, je t'en réponds.

L'ATHÉNIENNE.

L'ATHÉNIENNE.

O monſtre ! tu périras par le feu.

MNÉSILOQUE.

Il n'y a ni feu ni flamme qui tienne : je vais égorger ce mignon.

L'ATHÉNIENNE.

N'en fais rien, je te conjure. Inflige-moi plutôt toute autre punition.

MNÉSILOQUE.

Tu me parois une mère ſenſible; mais le ſang de de la victime n'en coulera pas moins. Tiens, regarde.

(*Ici Mnéſiloque donne un grand coup de couteau dans l'outre.*)

L'ATHÉNIENNE.

Ç'en eſt donc fait! mon enfant, tu as reçu le coup mortel. Mania, Mania, approche-moi un grand vaſe. Que je reçoive au moins le ſang d'une victime auſſi chère.

MNÉSILOQUE.

Oui reçois ſon ſang, & remplis-en une jatte. C'eſt une faveur que je veux bien encore t'accorder.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Pauvre Mica, ma voiſine! quelle main barbare t'a privé de ton fils unique?

L'ATHÉNIENNE.

Tu vois l'aſſaſſin; je te le remets en garde; & je vais, aſſiſtée de Cliſthène, porter ma plainte au Prytanée.

*FIN DU TROISIÈME ACTE.*

# ACTE IV.

La bisarrerie des expédiens dont Aristophane fait s'aviser Mnésiloque, pour se délivrer des mains des femmes; l'étrange nature de son dialogue avec Euripide, où domine une parodie poussée jusqu'à l'abus & dont le sel aujourd'hui nous échappe, parce qu'elle porte presque toujours sur des ouvrages que nous n'avons plus; &, plus que tout cela, l'indécence effrénée de la majeure partie des détails du quatrième & du cinquième Acte, ne nous permettant point de les traduire, nous nous contenterons d'en donner une idée.

L'intervalle du troisième Acte au quatrième est rempli par un Chœur satyrique, où les Athéniennes font le procès des Athéniens, où la femme en un mot fait la satyre de l'homme. C'est un des morceaux des plus remarquables, des plus piquans & des plus curieux qui se trouvent dans tout Aristophane.

LE CHŒUR *des Athéniennes.*

Il est tems de nous tourner vers les Spectateurs, pour plaider devant eux l'apologie de notre sexe. Nous serons nous-mêmes nos avocates. Nous re-

pousserons les imputations grossières qu'on nous fait si souvent ; nous examinerons s'il est juste qu'on ose dire que les femmes sont les fléaux des hommes; que d'elles dérivent les procès, les rixes, les séditions, les guerres, toutes les misères qui affligent l'humanité. Eh ! Messieurs, je vous prie, si nous sommes vos fléaux, pourquoi épousez-vous ces fléaux? Pourquoi nous empêchez-vous de sortir, & souvent même de mettre la tête à la fenêtre? Pourquoi nous gardez-vous si soigneusement ? Qu'une femme, son mari étant allé en ville, ne se trouve point rentrée au logis à son retour, quel vacarme ne fait-il point ! c'est un vrai fou furieux; & cependant de quoi se plaint-il? ne devroit-il pas au contraire se réjouir, si ce que vous appellez le fléau d'une maison en est sorti. Lorsqu'une femme Athénienne après avoir pris chez sa voisine le plaisir de la danse, s'endort de fatigue sur un lit de repos, son mari vient regarder dormir son fléau & faire la visite tout au tour de ce lit. Si quelqu'une de ces pestes de l'homme, se montre à une fenêtre, vous voilà tous la vue fixée sur ce cher mal; & si la pudeur la fait se retirer, vous désirez d'autant plus ardemment de la revoir une seconde fois. Tant il est vrai que la femme est infiniment meilleure que l'homme; ce dont vous vous convaincrez facilement par une simple liste de comparaison. Par exemple, Kharminus ne vaut pas

Naufimakha ; cela eft évident ; & toute méprifable que foit Salabakkha, Cléophon l'eft encore davantage. Eft-il, dites-moi, aucun de vous qui osât difputer de mérite avec une Ariftomaque ou avec cette célèbre Stratonice de Marathon. Vous prétendez peut-être qu'Eubula eft inférieure en procédés vertueux à quelqu'un des Sénateurs de l'année précédente, à celui, je fuppofe, qui a cédé fon emploi à un compétiteur qu'il jugeoit avoir plus de capacité que lui : & bien non, Meffieurs, je ne conviendrai jamais qu'Eubula ait moins de mérite que cet excellent citoyen ; & c'eft lui-même que j'en fais juge. J'en conclus donc qu'en général il y a plus de bien à dire de nous que de vous. On ne vit jamais aucune de nous, après avoir volé au Fifc cinquante talens, fe faire traîner infolemment par la ville, dans un char à deux chevaux ; car le plus fort larcin qu'une femme faffe à fon mari, c'eft une fébille de froment ; encore la reftitue-t-elle, & fouvent le même jour. Tous ces exemples font certainement pour nous & contre vous, Meffieurs. Oui, je foutiens que parmi vous on trouve plus de gourmands, plus d'envieux du bien d'autrui, plus de mauvais plaifans, & plus de plagiaires. J'ajouterai que nous favons mieux que vous conferver notre patrimoine, & notre trouffeau. Notre cornette, notre coëffe, notre panier à ouvrage, & notre parafol, tout ce mobilier eft

encore chez nous dans ſon entier : au lieu que dans vos anti-chambres on cherche ſouvent en vain votre épée de bataille, & juſqu'à votre lance. Elles ont paſſé l'une & l'autre au prêteur ſur gages. Et quant au bouclier, ſi pluſieurs de vous en manquent, c'eſt qu'ils l'ont jetté à terre un jour de bataille. Nous pourrions donc, Meſſieurs, compter avec vous & vous demander des dédommagemens ſur quantité de points eſſentiels Mais je me borne à ces prétentions-ci : ne feroit-il pas de ſtricte équité qu'il y eût une diſtinction établie pour toute Dame Athénienne, mère d'un bon citoyen, d'un bon capitaine, d'un bon général, & qu'on lui aſſignât aux fêtes Sténiennes ou Sciriennes, ou aux autres jours ſolemnels, la première place d'honneur : & qu'au contraire il fut décerné une mortification humiliante, contre quiconque feroit la mère d'un citoyen lâche, d'un mauvais chef d'eſcadre, d'un mauvais capitaine de terre. Peut-on, par exemple, voir ſans indignation la mère d'Hyperbolus, vêtue de blanc & les cheveux flottans, aſſiſe à côté de la mère de Lamakhus ?

Tel eſt ce Chœur où Ariſtophane a déployé & comme épuiſé la liberté républicaine, & la licence ſatyrique. Paſſons à l'examen du reſte de l'Acte :

Mnéſiloque, gardé à vue par les femmes, trouve moyen de faire ſavoir ſon danger à Euripide, qui arrive déguiſé en Ménélas. Il a, ſous ce déguiſement, un dialogue avec Mnéſiloque, avec Hélène, c'eſt-à-dire avec Mnéſiloque qui, à la faveur de ſon accoûtrement de femme, joue le perſonnage de cette Princeſſe. Intervient la femme du premier Magiſtrat du Prytanée. Sa vue fait peur au nouveau Ménélas. Il ſe retire en proteſtant qu'il n'épargnera ni ruſes ni ſtratagêmes pour délivrer ſon allié. Mnéſiloque eſt remis en garde à un Licteur, qui le lie étroitement à la vue & à la grande ſatisfaction des Dames Athéniennes.

*FIN DU QUATRIÈME ACTE.*

# ACTE V.

MNÉSILOQUE, toujours vêtu d'habits de femme, & toujours ferré de près par le Licteur, prend le parti de déclamer des passages du rôle d'*Andromède*, d'autant qu'il est enchaîné comme elle. Euripide accourt aussi-tôt déguisé en *Persée*; mais le faux *Persée* ne peut réussir à délivrer la fausse *Andromède*, & l'impitoyable Licteur n'est point la dupe de ce stratagême. Ce Licteur, pour le dire en passant, est un personnage indécent, un sbire grossier, très-licentieux dans ses propos comme dans sa conduite, & l'une des raisons qui rendent ce dernier Acte intraduisible en français. Quoiqu'il en soit, ce gardien intraitable se moque ouvertement de Mnésiloque & d'Euripide. Celui-ci ne réussit pas mieux auprès de ce Scythe, en empruntant en sa présence le personnage d'Écho dans la même Tragédie d'Andromède. Voyant que tous ses stratagêmes sont inutiles, il s'éloigne, revient sans déguisement, & propose la paix aux femmes avec promesse de ne plus les maltraiter dans ses vers. Elles font difficulté d'accéder à sa proposition; mais il les y force en les menaçant

d'attendre les maris au retour de la guerre, pour leur raconter la conduite que leurs femmes ont tenue en leur abſence. Cela produit une paix forcée. Les femmes conſentent à tout. Elles fourniſniſſent à Euripide un vêtement de vieille. Sous ce déguiſement il vient de leur part retirer Mnéſiloque des mains du Licteur, à qui le Chœur des Dames Athéniennes avoit confié la garde du priſonnier.

*FIN DU TROISIÈME VOLUME.*